N° 72 SEPTEMBRE 1925.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'action de Jésus en chacun de nous (1)

Jésus n'est pas un mort dont on ne peut que préciser le souvenir par des recherches historiques. Il vit mieux que jamais. Sorti du tombeau le surlendemain de son trépas, « il s'est montré plein de vie à ses apôtres, leur en donnant des preuves nombreuses, leur apparaissant pendant quarante jours (2) ». Le quarantième jour il les conduisit hors de Jérusalem sur le mont des Oliviers, et là, tandis qu'il les bénissait, il s'éleva peu à peu, et une nuée le déroba à leurs regards. « Je monte vers mon Père et votre Père (3)... », avait-il dit, et maintenant c'était chose faite. « Le Seigneur Jésus fut enlevé au ciel et il s'est assis à la droite de Dieu. Quant aux disciples, ils s'en allèrent prêcher partout, le Seigneur travaillant avec eux, et confir-

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, mars 1925, p. 537.
(2) Act., I, 3.
(3) Joan., XX, 17.

mant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient. » Par ces lignes s'achève l'évangile selon saint Marc.

Ainsi donc Jésus est maintenant assis à la droite de Dieu. Cette formule imagée signifie qu'il règne au-dessus de toute créature dans la béatitude divine. Partout la Trinité peut se manifester et communiquer son bonheur aux âmes. Mais le corps de Jésus a besoin d'être situé dans un lieu. Encore que nous ne puissions préciser l'endroit où il se trouve, nous savons que le ciel est déjà assez vaste pour lui fournir un séjour et que la puissance divine est capable d'organiser toute une ambiance appropriée à la vie de son corps glorieux. Émanant de Jésus lui-même en qui habite corporellement la plénitude de la divinité, la toute-puissance crée autour de lui le paradis. C'est une façon toute simple d'expliquer que le Christ entre le premier dans le ciel au jour de son Ascension. Et l'on comprend aussi qu'il pût dire en toute vérité, au moment de quitter ses disciples : « Je vais vous préparer une place. » Notre-Seigneur est le centre du paradis. C'est près de lui que se rassemblent les élus au fur et à mesure que Dieu les appelle à la récompense éternelle. La vision de saint Étienne sur le point d'être lapidé lui faisait pressentir pour son compte cette réunion que le Christ avait annoncée en disant : « Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi... (1) » Les yeux levés, le visage radieux, Étienne s'écriait : « Voici que je vois le ciel ouvert et le fils de l'homme debout à la droite de Dieu... », et au moment de mourir il priait : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit (2). »

Mais Notre-Seigneur ne se contente pas d'accueillir là-haut les âmes des élus, il assiste ceux qui peinent encore

(1) Joan., XVII, 24.
(2) Act., VII, 55-59.

ici-bas. L'évangile le dit expressément dans le texte cité tout à l'heure : « Les disciples s'en allèrent prêcher partout, le Seigneur travaillant avec eux. » En quoi consiste cette collaboration du Seigneur Jésus? D'abord en ceci que mentionnent les épîtres de saint Paul : « Sa vie là-haut est d'intercéder pour nous auprès de son Père (1). » Ce Jésus dont la pensée a dès le premier instant de l'Incarnation embrassé tout le temps à venir et s'est reposée avec un amour fervent sur toutes les âmes qu'il venait racheter, continue d'y songer, surtout au fur et à mesure que les besoins de leur vie spirituelle deviennent actuels et pressants. Et il requiert Dieu d'y subvenir. Les mérites de sa Passion, dont il garde les cicatrices, appuient si bien sa requête que le Père ne peut rien lui refuser.

Mais le don et l'accroissement de la vie divine dans l'humanité ne sont pas seulement accordés à la prière de Jésus. Dieu charge Jésus lui-même d'en faire la transmission. C'est ainsi que les mots de l'Évangile parlant du travail de Jésus assistant les disciples prennent vraiment tout leur sens. Il suffit d'ouvrir le livre où sont racontés les Actes des Apôtres pour y saisir sur le vif l'influence du Christ. Nous le voyons venir au secours des chrétiens. Il apparaît en personne à Saul sur le chemin de Damas (2). « Une vive lumière m'environna, qui descendait du ciel, raconta Saul plus tard. Je tombai à terre. J'entendis alors une voix qui me disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Je demandai (ignorant à qui j'avais affaire) : « Qui es-tu « donc, Seigneur? » La réponse fut : « Je suis Jésus de « Nazareth que tu persécutes (3). » Plus tard c'est dans une vision qu'il parle à Paul converti, pour l'envoyer évan-

(1) Rom., VIII, 34 ; Hebr., VII, 25.
(2) Act., IX, 3 ss.
(3) Act., XXII, 6-8.

géliser les nations (1), comme il avait, dans une vision aussi, décidé Pierre à donner le baptême au centurion Corneille (2). Ordinairement et de façon courante, c'est par de simples inspirations que son Esprit intervient mystérieusement et guide ses disciples (3). Il leur donne en temps opportun l'impulsion nécessaire et les fortifie dans leur labeur. « Sa force agit puissamment en moi », dit saint Paul aux Colossiens (4). Mais toujours le Christ, d'une manière ou de l'autre, assiste efficacement les siens.

Quelle différence entre Jésus et tout autre maître, tout autre entraîneur d'âmes! Un sage peut enseigner une doctrine qui lui survivra. Un saint peut laisser le souvenir édifiant d'une vie héroïque. Mais aucun n'a prétendu faire après sa mort ce qui même durant sa vie est impossible à l'homme : agir dans l'âme elle-même par une influence pénétrante qui l'éclaire et la transforme. L'opération humaine s'arrête à la porte des sens. Dieu seul peut mouvoir l'esprit et le cœur. Or ce genre d'action que Dieu seul a en son pouvoir, voici que Jésus l'exerce aussi, même et surtout après sa mort.

Les disciples sont perpétuellement sous son influence. « Dans le Christ Jésus », c'est une formule qui revient à chaque page dans les lettres de saint Paul. Lorsqu'elle a son sens plein, elle s'apparente à une autre expression du même apôtre parlant de Dieu : « En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes. » Il suffit d'un peu de réflexion philosophique pour comprendre ces dernières paroles. Nous vivons en Dieu mieux que l'oiseau dans l'air qui le porte et le vivifie, mieux que l'éponge au milieu de l'Océan qui l'entoure tout entière et la pénètre au dedans.

(1) Act., XXII, 18 ss.
(2) Ibid., X, 9 ss.
(3) Act., XIII, 2 ss. ; XVI, 6 ss. ; XVII, 16 ; XX, 22 ; etc.
(4) Colos., I, 29 ; cf. II Tim., IV, 17.

Ces comparaisons matérielles, qui frappent heureusement l'imagination et orientent l'intelligence vers une idée juste, sont très au-dessous de la réalité. Dieu est tout entier au plus intime de notre être comme celui qui nous donne l'existence, entretient perpétuellement notre vigueur, donne l'impulsion initiale, constante et définitive à chacun de nos mouvements. De même que notre âme est la vie de notre corps, ainsi Dieu est la vie de notre âme. Voilà l'analogie la moins imparfaite. « O vie de ma vie, ô soutien de mon être! » s'écriait sainte Thérèse, qui sentait sourdre en elle l'énergie créatrice.

Mais voici que saint Paul s'écrie pareillement, en parlant du Christ lui-même, de cet homme qui jadis a passé son temps de vie sur la terre parmi les autres hommes : « Je vis, non plus moi, mais le Christ en moi (1). » Cette fois-ci la raison humaine s'arrête toute surprise. La raison du chrétien elle-même demandera, à l'exemple de la prudente Vierge Marie au jour de la grande Annonciation : « Comment cela peut-il se faire? » Saint Paul nous a fourni tous les éléments de la réponse. Recueillons à travers ses épîtres les lumières qu'il a projetées sur ce mystère, *le mystère du Christ*, comme il l'appelle.

« Dieu, dit l'Apôtre, avait formé en lui-même un grand dessein pour le réaliser dans la plénitude des temps, et ce dessein était de réunir toutes choses dans le Christ, celles qui sont aux cieux et celles qui sont sur la terre (2). » « Pour nous, écrit-il encore, il n'existe qu'un Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et pour qui nous sommes, et un Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui aussi nous sommes (3). » Nous entrevoyons déjà

(1) Gal., II, 20.
(2) Eph., I, 9-10.
(3) I Cor., VIII, 6.

que Dieu et le Christ ne sont pas au même titre les animateurs de l'univers et particulièrement du monde des âmes. Dieu est l'unique Auteur de la vie et de la grâce, et l'humanité du Christ n'est que l'organe par lequel ces dons nous sont conférés. Mais retenons bien que tout passe par lui. Ainsi le Père en a décidé. Notre existence à nous chrétiens est une existence en Dieu et dans le Christ.

Si Dieu est l'âme de nos âmes, Jésus est la tête du grand organisme mystique que forment toutes nos âmes réunies. Nous lui sommes incorporés comme des membres à leur chef. Nous sommes tous si bien « récapitulés » en lui que Jésus apparaissant à Saul, qui s'en allait à Damas persécuter les chrétiens, lui dit : « Saul, pourquoi me persécutes-tu?... Ce ne sont pas seulement mes serviteurs, mes disciples, mes frères, ce sont mes membres, c'est moi-même que tu persécutes. » Dès lors Paul commença d'avoir l'intuition de ce grand mystère du Christ sur lequel il reviendra sans cesse : « Dieu, dit-il, a établi Jésus-Christ tête sur toute l'Église (1). » Prenons ces mots au pied de la lettre. Habitués que nous sommes à comparer une société à un corps organisé, nous risquons de ne voir entre Jésus et les siens que l'union morale qui règne entre un chef quelconque et les divers membres de la corporation qu'il gouverne. Or il s'agit ici d'une union réelle, vraiment semblable à celle qui s'établit entre la tête et les membres du corps humain, sauf, bien entendu, que nous avons affaire ici à un organisme spirituel, et que Jésus, à la différence de notre tête qui n'a pas de vie séparée du corps, possède une vie distincte de l'Église. Néanmoins c'est sa propre vie spirituelle qui s'écoule en nous, comme de la tête par le système nerveux l'influx vital se répand dans tous les membres.

(1) Eph., II, 22.

L'âme seule est productrice de l'énergie humaine. Et de même la grâce vient de Dieu seul. Mais l'âme qui vivifie tout le corps, la tête aussi bien que les membres, se concentre d'abord dans la tête pour irradier ensuite le reste de l'organisme. Et c'est par la tête et par les ramifications multiples du système nerveux que la sensibilité et le mouvement sont donnés à tout le corps. Pareillement Dieu a doté de sa vie divine le Christ tout d'abord, pour que celui-ci nous la communique à tous. Jésus est « plein de grâce, écrit saint Jean, et de cette plénitude nous participons tous (1). » « C'est la même grâce, dit saint Thomas (2), qui sanctifie l'humanité du Christ et le met en mesure de sanctifier les autres, en qualité de chef de l'Église. »

N'est-il pas vrai que cette doctrine provoque en l'esprit chrétien qui s'y applique pour la première fois une joie profonde, mêlée de crainte cependant, joie de se savoir si proche de Jésus et en même temps crainte qu'il y ait là une pieuse exagération? De fait une difficulté se présente presque aussitôt à la pensée : c'est la distance qui nous sépare du Christ élevé dans les cieux. Empressons-nous de résoudre cette difficulté, et disons hardiment que la distance ne compte pas ici, pas plus qu'entre la tête du corps humain et le membre le plus éloigné d'elle. La tête agit avec la même force et la même promptitude dans n'importe quel membre, éloigné ou proche. Car l'âme qui vivifie tout le corps fait la liaison entre la tête, où elle accumule d'abord son énergie, et tout l'organisme, où cette énergie se répand ensuite. La même raison vaut pour le corps mystique du Christ. Car Dieu en est l'âme, et par sa présence universelle toute distance est comblée. Le Christ est en Dieu, et nous aussi nous sommes en Dieu.

(1) Joan., I, 14-16.
(2) III^{a}, q. 8, a. 5.

La grâce que Dieu donne au Christ pour nous, arrive instantanément du Christ à nous, portée par Dieu et voulue par le Christ dont elle revêt la marque authentique. C'est pourquoi saint Paul dit indifféremment que nous recevons l'Esprit du Christ ou l'Esprit de Dieu. « Vous, écrit-il aux Romains, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit, s'il est vrai que l'*Esprit de Dieu* habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'*Esprit du Christ*, il ne lui appartient pas (1). » Et aux Galates il condense le tout dans cette magnifique formule : « Dieu a envoyé dans vos cœurs l'*Esprit de son Fils*, qui crie : Abba, Père (2). »

Le théologien qui voudra rendre compte parfaitement de ces expressions de l'Apôtre devra dire, à la suite de saint Thomas (3), que Dieu est la cause principale, et Jésus, l'instrument conscient auquel Dieu veut recourir pour donner son esprit. Or quand nous nous servons d'un instrument pour faire quelque travail, tout l'effet vient en même temps de nous et de l'instrument, et porte la marque de cette double cause. Le plus bel exemple de cette causalité instrumentale, nous le trouvons encore dans la tête, qui est l'organe de l'âme pour la transmission de la vie à travers le corps humain. Notre vie manifeste tout à la fois la valeur de notre âme et celle de notre système nerveux concentré dans le cerveau. Nous revenons ainsi à la grande comparaison de saint Paul : Jésus tête de l'Église dont Dieu est l'âme. Ainsi nous comprenons que l'Esprit dont sont gratifiés les membres de l'Église est réellement l'Esprit du Christ en même temps que l'Esprit de Dieu.

Écoutons encore le grand Apôtre : « Il n'y a qu'un seul

(1) Rom., VIII, 9.
(2) Gal., IV, 6.
(3) III^{a}, q. 8, a. 1, ad 1 ; q. 42, a. 5.

Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, qui agit par tous, qui est en tous. Mais à chacun de nous la grâce a été donnée selon qu'il a plu au Christ de la lui dispenser. C'est pourquoi l'Écriture dit : « Il est monté sur les hauteurs. Il a emmené une foule de captifs. Il a fait des largesses aux hommes. »... C'est lui qui a fait les uns apôtres, d'autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs, pour disposer les saints en vue de l'œuvre du ministère, en vue de l'édification du corps du Christ (1). »

Ces ministres du Christ sur la terre, saint Paul les compare aux muscles qui relient les uns aux autres les membres du corps. Leur action n'est qu'extérieure. Jésus seul, en qualité de tête, donne intérieurement à tous les membres la vie de la grâce. C'est saint Thomas qui le dit (2), et il est pleinement d'accord avec saint Paul dans le texte que j'ai commencé de citer et qui se termine ainsi : « Il faut que, professant la vérité, nous croissions à tous égards dans la charité, en lui qui est la tête, c'est-à-dire dans le Christ. *C'est sous son influence* que le corps entier, assemblé et uni par le moyen des muscles de service et selon la mesure d'action dévolue à chacun, réalise la croissance du corps pour son édification dans la charité (3). »

A quoi se ramènent les fonctions des ministres du Christ? A ces trois points : enseigner la doctrine révélée, administrer les sacrements, gouverner l'Église. Tout se suit logiquement comme dans l'ordre donné par Jésus : Allez, prêchez toutes les nations, baptisez ceux qui croient et gouvernez les baptisés réunis en société. Mais celui qui remplit la première fonction, le prédicateur, fût-il un saint Paul, ne peut rien sur les esprits si le Seigneur ne

(1) Eph., IV, 6-12.
(2) III[a], q. 8, a. 6.
(3) Eph., IV, 15-16 ; cf. Coloss. II, 19.

les illumine. L'Écriture sainte nous en donne un bel exemple. L'Apôtre des Gentils parle pour la première fois en Macédoine. « Or dans l'auditoire se trouvait une femme nommée Lydie : c'était une marchande de pourpre de la ville de Thyatire, craignant Dieu; et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour qu'elle fût attentive à ce que disait Paul (1). » Tel est dans sa simplicité le récit des Actes, et l'on se rappelle ici tout naturellement les beaux versets de l'*Imitation* : « Parlez, Seigneur mon Dieu, vous la lumière de tous les prophètes et l'esprit qui les inspirait.

« Sans eux, vous pouvez seul pénétrer toute mon âme de votre vérité; et sans vous ils ne pourraient rien.

« Ils peuvent prononcer des paroles, mais non les rendre efficaces.

« Leur langage est sublime; mais si vous vous taisez, il n'échauffe point le cœur.

« Ils exposent la lettre, mais vous en découvrez le sens.

« Ils proposent les mystères, mais vous rompez le sceau qui en dérobait l'intelligence.

« Ils publient vos commandements, mais vous aidez à les accomplir.

« Ils montrent la voie, mais vous donnez des forces pour marcher.

« Ils n'agissent qu'au dehors, mais vous éclairez et instruisez les cœurs.

« Ils arrosent extérieurement, mais vous donnez la fécondité.

« Leurs paroles frappent l'oreille, mais vous ouvrez l'intelligence (2). »

Jésus a institué, pour les confier à ses ministres, sept sacrements qui sont comme les récepteurs des ordres

(1) Act., XVI, 14-15.
(2) *Imitat.*, l. III, ch. II.

invisibles de la grâce. Il le fit par bonté pour nous. Notre nature a besoin de ces signes qui nous donnent la certitude de notre sanctification. C'est par eux normalement que s'opère notre salut; et ceux qui refuseraient d'y recourir ne pourraient recevoir et développer en eux la grâce chrétienne. Le premier de ces sacrements est le baptême. Par lui on est incorporé au Christ. C'est une sorte de greffe. « Enté sur le Christ Jésus », comme dit saint Paul (1), le baptisé meurt par là même à sa vie ancienne, et désormais Jésus le vivifie intérieurement. Il peut dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (2). »

Le grand malheur du chrétien serait d'imiter le Colossien dont parle l'Apôtre : « se détacher du chef, de la tête par l'influence de qui tout le corps qui se nourrit et tient ensemble grâce aux jointures et ligaments réalise sa divine croissance (3). » « Demeurez en moi et moi en vous », disait Jésus lui-même en son discours d'adieu, et, se servant d'une comparaison semblable à celle de saint Paul, il ajoutait : « Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus si vous ne demeurez en moi. Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire (4). » Mais sauf le péché, dont on se rend volontairement coupable, rien ne peut détacher de Notre-Seigneur celui qui lui est uni. « Qui nous séparera de l'amour du Christ? La tribulation? L'angoisse? La persécution? La faim? La nudité? Le péril? Le glaive? Selon qu'il est écrit : « A cause de toi nous « sommes mis à mort tout le jour. On nous regarde « comme des brebis de boucherie. » Mais en tout cela nous

(1) Rom., VI, 5.
(2) Galat., II, 20.
(3) Coloss., II, 19.
(4) Joan., XV, 4-5.

sommes plus que vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. Oui, je suis assuré que ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni choses futures, ni puissances, ni hauteur ni profondeur, ni rien de créé ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ, Notre-Seigneur (1). »

C'est par le baptême que normalement on devient membre du Christ; c'est par les autres sacrements, et surtout par la sainte Eucharistie, que se fortifie et s'entretient la vie qui émane du Christ. Mais les sacrements sont loin d'épuiser la vertu sanctifiante de la sainte Humanité de Jésus. Les âmes qui sont dans l'impossibilité de recourir à ces moyens salutaires vivent sous l'influence directe du Seigneur. Il s'incorpore lui-même les hommes de bonne volonté qui ne peuvent recevoir le baptême. Et les chrétiens fervents, à qui ne suffit pas la communion sacramentelle de chaque matin, peuvent communier au Christ spirituellement, et réellement quand même, aussi souvent qu'ils le désirent.

Ah! si l'on prenait bien conscience de cette vérité! Formés par les apôtres, et particulièrement saint Paul et saint Jean, les disciples de l'Église primitive avaient le sentiment très vif que Jésus leur était présent. Ils se savaient comme enveloppés dans le regard du Seigneur. Au IIe siècle l'évêque Abercius en Phrygie faisait graver sur son tombeau une épitaphe symbolique où l'on pouvait lire : « Je suis le disciple d'un pasteur pur qui paît ses troupeaux de brebis par monts et par vaux et qui a des yeux très grands qui voient tout. » Les premiers chrétiens vivaient avec le Christ comme avec l'ami intime, avec l'hôte de leur âme. Au juge qui s'étonnait et demandait à Ignace d'Antioche : « Tu portes donc le Christ au-dedans

(1) Rom., VIII, 35-39.

de toi? — Oui, sans doute, répondait l'illustre confesseur, car il est écrit : « J'habiterai en eux et j'accompagnerai « tous leurs pas. »

Les saints, au cours des âges, ont vécu de cette conviction qu'il y a toujours, à chaque instant, une relation personnelle entre l'humanité du Christ et la nôtre. A plusieurs Jésus fit cette grâce extraordinaire de se manifester parfois d'une façon sensible. Ces visions avaient pour but de leur rendre palpable et de rappeler à nous tous la vérité que l'on vient d'expliquer.

Écoutons sainte Gertrude raconter, avec son charme habituel, la première grâce de ce genre qui lui fut accordée : « A l'heure qui suit complies, heure si favorable du crépuscule, vous aviez résolu, ô Dieu qui êtes la vérité plus pure que toute lumière et plus intime que tout secret, d'éclairer les épaisses ténèbres qui m'environnaient. Usant d'un procédé plein de douceur et de tendresse, vous commençâtes par apaiser le trouble qu'un mois auparavant vous aviez excité dans mon cœur. Ce trouble, je le crois, était destiné à renverser la tour de vaine gloire et de curiosité élevée par mon orgueil. Orgueil insensé! car je ne méritais même pas de porter le nom et l'habit de la Religion. Toutefois c'était bien le chemin que vous choisissiez, ô mon Dieu, pour me révéler votre salut. J'étais donc à cette heure au milieu du dortoir, et, selon les usages prescrits dans l'Ordre, je venais de m'incliner devant une ancienne, lorsque, relevant la tête, je vis devant moi un jeune homme plein de charme et de beauté. Il paraissait âgé de seize ans, et tel enfin que mes yeux n'auraient pu souhaiter voir rien de plus attrayant. Ce fut avec un visage rempli de bonté qu'il m'adressa ces douces paroles : « *Cito veniet salus tua; quare mœrore consumeris? Numquid consiliarius non est tibi, quia innovavit te dolor?* Ton salut viendra bientôt. Pourquoi es-tu consumée par le cha-

grin? Est-ce que tu n'as point de conseiller pour te laisser abattre ainsi par la douleur? (1) » Tandis qu'il prononçait ces mots, quoique je fusse certaine de ma présence corporelle dans ce dortoir, il me sembla néanmoins que j'étais au chœur, en ce coin où je fais habituellement une oraison si tiède : c'est là que j'entendis la suite des paroles : « *Salvabo te et liberabo te, noli timere* : Je te sauverai, je te délivrerai, ne crains pas. » Après ces mots, je vis sa main fine et délicate prendre ma main droite comme pour ratifier solennellement ces promesses. Puis il ajouta : « Tu as léché la terre avec mes ennemis et sucé parmi les épines quelques gouttes de miel. Reviens vers moi, et je t'enivrerai au torrent de ma volupté divine » (Ps. xxxv, 9). Pendant qu'il parlait ainsi, je regardai, et je vis entre lui et moi, c'est-à-dire à sa droite et à ma gauche, une haie s'étendant si loin, que ni devant ni derrière je n'en découvrais la fin. Le haut de cette haie était tellement hérissé d'épines que je ne voyais aucun moyen de passer jusqu'à ce bel adolescent. Je restais donc hésitante, brûlante de désirs et sur le point de défaillir, lorsque lui-même me saisit tout à coup et, me soulevant sans difficulté, me plaça à côté de lui. Je reconnus alors, sur cette main qui venait de m'être donnée en gage, les joyaux précieux des plaies sacrées qui ont annulé tous les titres qui pouvaient nous être opposés (2). »

On est assez habitué à lire de tels récits dans les Vies des Saints du moyen-âge, et souvent on n'y voit que de jolies légendes. On serait plus impressionné par des faits contemporains. Nous allons en rapporter.

Voici ce que notait Madeleine Sémer, dans son journal, en avril 1912 : « Le soir du 9, dans l'excitation de la fati-

(1) 1er répons du 2e dimanche de l'Avent.
(2) Sainte Gertrude, *Révélations*, Mame, t. I, p. 67-69.

gue, les pensées lourdes, en secouant la tête comme pour chasser l'ennui de moi-même, j'ai vu à côté de mon visage un visage doux et beau, une épaule offerte à mon inquiétude, et je garde le souvenir d'une claire seconde où j'ai souri à Jésus. »

En décembre 1917 elle y revient : « Plus de cinq années ont passé sur cette merveille, et je m'en souviens comme au premier jour. Aucun visage humain ne m'a laissé une impression aussi vivante (je veux dire sûre, durable, que je reconnaîtrais), que celle de cette vision de lumière. Elle était à ma gauche. En penchant la tête j'aurais touché l'épaule. Elle disparut aussitôt. J'étais sûre que je venais de voir Jésus. Mais, au lieu d'admirer, de bénir, de constater mon émotion et l'oubli de mon souci, je ne pensais qu'à trouver les impossibles raisons de discuter la vision merveilleuse. Ne pouvant nier, je l'appelais un *rêve*, ce qui était une *fausseté* puisque je l'avais vue *debout*, de mes yeux, avant de me coucher. Je voulais que ce fût une réponse à mon désir, la suite d'une inconsciente suggestion ; je voulais n'importe quoi, excepté reconnaître la vérité du miracle.

« Depuis, avec la foi qui entrait en moi, j'ai appelé la belle vision, j'ai prié, je *l'ai voulue* de tout mon désir ; plus jamais je ne l'ai revue.....

« J'ai oublié de noter, et je m'en souviens clairement, que le soir de la vision j'avais pensé, en secouant la tête comme pour chasser la peine : « Qu'importe la douleur, « puisque *je veux le bien, le bien par-dessus tout?* » Alors je L'avais vu (1). »

Ce fut à partir d'un sentiment semblable, mais dès le premier éveil du sens moral, qu'une petite fille (plus tard

(1) *Madeleine Sémer, convertie et mystique, 1874-1921*, par l'abbé Félix Klein, p. 60-62.

religieuse et morte récemment), fut aussi favorisée d'une vision de Jésus. Elle va nous raconter elle-même ce fait émouvant :

« C'est vers la fin de cette année-là (3 ans) que, pour la première fois, j'eus conscience que j'existais ; je sentais comme un vide immense en moi et hors de moi ; alors une profonde tristesse s'empara de mon âme. O mon Dieu, c'est vous qui me manquiez. Je me voyais microscopique et toute seule à l'entrée d'un chemin très long qu'il me fallait absolument parcourir ; découragée, je me mis à sangloter. On s'aperçut de mon chagrin, on m'interrogea, mais je refusai de répondre, voulant garder pour moi seule mes douloureuses découvertes. Chaque soir, arrivant dans ma chambre à coucher, je courais vers la fenêtre et j'appelais quelqu'un, ce quelqu'un que je ne connaissais pas, et qui était Vous, ô mon Dieu !... Je m'endormais en vous réclamant encore.

« Dans l'été de 1884, je fus confiée à mes grands-parents Corsi, qui, chaque année..., séjournaient pendant quelques semaines dans leur villa de Saint-Michel, près de Savone.

« La maison était entourée de terres cultivées et d'un jardin d'agrément. Mon grand-père voulait que les plates-bandes et les petites allées fussent soigneusement entretenues ; il n'y tolérait pas le moindre brin d'herbe. Une allée plantée d'arbres conduisait de la maison à la porte d'entrée, qui était dissimulée par un bouquet de magnolias.

« J'accompagnais mon grand-père dans ses visites journalières au jardin. D'un geste, souvent répété, il me montrait les grosses feuilles tombées des magnolias ; et je devais les ramasser. Je ne le faisais qu'à contre-cœur.

« Un jour, après midi, j'étais assise toute seule dans l'avenue, brodant pour mon père une paire de pantoufles (j'avais alors quatre ans et demi). Le vent jetait sur le sol les grandes feuilles jaunies des magnolias et j'éprouvais

un secret déplaisir à la pensée que mon grand-père me les ferait toutes ramasser. Mais en même temps, j'eus honte de cette lâcheté, et je me dis : « Non, Luisa, tu ne feras jamais plus rien par force. A partir d'aujourd'hui, sans que personne te le dise, tu iras ramasser toutes les feuilles, de bonne grâce, par amour pour le bon Dieu. » Et j'y courus...

« Que se passa-t-il alors, et comment l'exprimer?... Je le vis, Lui, que je ne connaissais que de nom. L'ai-je vu avec mes vrais yeux, ou seulement avec les yeux de l'âme?... Comment pourrai-je le dire? Je ne m'en suis pas mise en peine. Je ne savais plus d'ailleurs, à ce moment-là, si j'avais des yeux ni un corps. Ce que je puis dire, c'est que je l'ai vu... et que de Lui j'ai reçu cette assurance : « Tu as fini d'être seule, désormais je suis avec toi, moi, « Jésus. » L'ai-je entendu de mes oreilles ou autrement? Je ne sais...

« Quand je me ressaisis, je me trouvai prosternée, et me relevai toute craintive... Alors un fleuve de prière déborda de mon âme. Pour être plus à l'aise, je me retirai sous les orangers, j'y priai longtemps, je crois, et je me sentis portée à vouer à Dieu ma virginité... Revenue vers mes grands-parents, j'étais étonnée que ce jour si extraordinaire pour moi fût un jour ordinaire pour eux. Tout ce qui n'était pas Jésus me semblait sans réalité (1). »

Citons, pour finir, l'expérience d'un homme, d'un aumônier militaire tué dans l'exercice de ses fonctions le 16 août 1917, le Père Doyle. Le fait que nous allons rapporter date de l'année 1911. Le Père venait de s'imposer une mortifi-

(1) *Sœur Marie-Joséphine de Jésus, née Luisa Cepollini d'Alto et Caprauna, 1880-1917. Une adoratrice du Sacré-Cœur*, 2e édit., Lyon, p. 24 ss.

cation terrible qui le laissait dans une grande souffrance. « Alors, dit-il, soudain, quand la peine était la plus grande, une extraordinaire paix, bonheur et joie emplit mon âme, et bien que je ne visse rien avec les yeux soit de l'âme, soit du corps, j'eus la conviction que Jésus se tenait près de moi; — le sentiment certain qu'on a quand une personne est dans une chambre obscure, bien qu'on ne puisse la voir. Ce qui eut lieu, je ne puis le dire, mais il me sembla qu'il me remerciait d'essayer de supporter cette agonie pour Lui, et alors il me sembla me demander ce que je voulais avoir de lui en retour. « Remplissez mon cœur de « votre amour, très cher Seigneur », je me souviens que je dis cela. Et alors je restai sans mouvement, toute souffrance me parut avoir cessé, tandis que Jésus (je ne puis exprimer le fait que de cette sorte) prit son propre Cœur et versa son amour dans le mien jusqu'à ce que le sien semblât presque vide (1). »

Même dans la vie des saints ces manifestations sont rares et durent peu. Mais l'âme qui en a été gratifiée sait bien que l'action de Jésus sur elle est perpétuelle (2). Et les chrétiens fervents, qui n'ont jamais joui personnellement de visions, le savent aussi. Témoin ces lignes qu'écrivait un homme du monde, Augustin Cochin : « Vous ne pouvez comprendre, ô philosophes! combien nous aimons le

(1) *Un ascète irlandais contemporain, le Père William Doyle, S. J.*, par le P. L. de Grandmaison, Revue d'Ascétique et de Mystique, avril 1921, p. 143.

(2) « Je te regarde toujours, je t'aime de tout mon cœur », disait Notre-Seigneur à la vénérable Esprite de Jésus, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (1628-1658). Cf. Saudreau, *Les divines paroles*, t. I, pp. 93-94. « Notre-Seigneur me prit la main, écrit la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant sa retraite de profession, et me fit entrer dans un souterrain où il ne fait ni froid ni chaud, où le soleil ne luit pas, où la pluie n'a pas d'accès; un souterrain où je ne vois rien qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux les yeux baissés de la face de Jésus. »

Christ et ce qu'il est pour nous. Il est là, toujours là, devant nos yeux en quelque sorte, la main sur notre épaule. Quand viennent les heures solitaires, les heures sombres, la visite de l'injustice, de l'ingratitude, de la maladie, du désenchantement, du long ennui, sans cause et sans trêve, il est là. Mais aussi quand viennent les heures saintes, les heures de combat généreux, d'effort isolé contre tous, de lutte pour opérer le bien, réaliser le beau, les heures où, à un degré quelconque, l'on sacrifie ce qui est bas et agréable à ce qui est pénible et haut, il est là... Passez, passez, visions charmantes des poètes, ombres adorées, divinités inspiratrices, muses des arts, démons familiers; passez aussi, apparitions réelles, dames des chevaliers, charmeuses de la vie; passez vous-même encore, saintes affections, femmes chéries, enfants aimés, souvenirs d'une mère, trésors du cœur! Ni poésie, ni passion, ni charme, n'égaleront jamais le réel, énergique et tendre amour que nous inspire certainement la personne de Jésus-Christ (1). »

Dans l'état où se trouvent habituellement les âmes, il leur semble que Jésus les abandonne à leurs propres efforts. Mais qu'elles ne s'y trompent pas. Il coopère sans cesse avec elles. Il agit dans les objets qui frappent leurs sens, et dans les événements qui viennent modifier leurs desseins, dans les paroles qu'elles entendent et les exemples qui leur sont donnés, dans les joies qui les réconfortent et surtout dans les épreuves qui les purifient, dans le trouble salutaire et les saintes espérances, dans les pieuses réflexions et les résolutions généreuses. Pas une grâce extérieure ou intérieure qui n'émane de Lui. Il est en tout et se sert de tout à leur bénéfice. « Nous savons, dit saint Paul, que Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment, de ceux qui sont appelés selon son dessein. Car

(1) Augustin Cochin, *Les espérances chrétiennes.*

ceux qu'il a distingués d'avance, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils pour qu'il soit un premier-né parmi un grand nombre de frères. Et ceux qu'il a prédestinés il les a aussi appelés, ceux qu'il a appelés il les a aussi justifiés (1)... » Autant d'actes successifs qui se termineront par la glorification, et qui tous sont l'œuvre de Dieu élaborée par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Voulant graver définitivement cette idée dans l'esprit des Irlandais qu'il avait convertis, saint Patrick leur apprenait à chanter ces exclamations :

« Le Christ avec moi, le Christ devant moi,
Le Christ derrière moi, le Christ au-dedans de moi,
Le Christ au-dessous de moi, le Christ au-dessus de moi,
Le Christ à ma droite, le Christ à ma gauche,
Le Christ dans la forteresse,
Le Christ sur le siège du char,
Le Christ sur la poupe du navire,
Le Christ dans le cœur de tout homme qui pense à moi,
Le Christ dans la bouche de tout homme qui parle de moi,
Le Christ dans tout œil qui me voit,
Le Christ dans toute oreille qui m'entend (2). »

Le plus souvent nous ne prenons conscience de ces interventions de Jésus dans notre vie que plus tard. En voyant à quel but nous avons été suavement conduits, nous reconnaissons la façon du divin Maître. Comme les disciples d'Emmaüs, il nous revient alors en souvenir l'impression que sa grâce produisait en nous et à laquelle nous n'avions pas pris garde : « Notre cœur n'était-il pas rempli d'ardeur tandis que l'Inconnu nous parlait le long du chemin ? » Mais parfois aussi l'action de Jésus devient sensible au moment même. Nous expérimentons que c'est

(1) Rom., VIII, 28-30.
(2) Cité d'après L. DE GRANDMAISON dans le Dictionnaire apologétique de la foi catholique, au mot *Jésus*, n° 449.

vraiment lui qui nous mène, et nous sommes passifs, bien que consentants, sous l'influence de son esprit. Des âmes ont fait cette expérience à la date de leur conversion. Les mystiques la connaissent mieux encore.

C'est au premier de ces cas que le P. Lacordaire faisait allusion dans ce passage dramatique d'une de ses conférences : « Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête ; on écoute, et une voix nous dit dans la conscience : Voilà Jésus-Christ. Moment céleste où, après tant de beautés qu'elle a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre, d'un regard fixe, la beauté qui ne trompe pas ! On peut l'accuser d'être un songe quand on ne l'a pas vue ; mais ceux qui l'ont vue ne peuvent plus l'oublier. Au lieu qu'en toute autre contemplation la lumière, si pure qu'elle soit, tombe sur des êtres changeants et corruptibles, ici la lumière est éternelle, l'objet inaltérable, et la rencontre de l'un avec l'autre, de l'idéal sans tache avec le réel parfait, produit dans l'âme la plus grande passion dans la plus grande vertu, une passion qui échauffe la vertu, une vertu qui embaume et immortalise la passion. Tandis que l'âge et les accidents troublent nos plus chères amitiés, l'amour de Dieu par Jésus-Christ s'alimente de tous nos malheurs et de toutes nos faiblesses. On peut le perdre au sortir de l'enfance, parce qu'on ne l'a conçu que par autrui sur les genoux de sa mère ; mais lorsqu'une fois il nous est devenu propre, le fruit de notre expérience et de notre virilité, rien n'en ébranle plus en nous les hautes certitudes. Il remplace ce qui s'y amoindrit et s'y décolore chaque jour (1). »

Les âmes qui, par suite d'une grande fidélité, sont parvenues à l'état mystique éprouvent fréquemment et lon-

(1) LACORDAIRE, 5e conférence de Toulouse (Œuvres, Poussielgue, 1872, t. VI, p. 396-397).

guement cette action de Jésus qui les émeut dans l'intime de leur cœur et, par l'organe des dons du Saint-Esprit, prend la direction de leur vie. Je ne parle plus de visions, mais d'une grâce normale, bien que très haute. « Je peux écrire que Jésus vit en moi, note Madeleine Sémer dans son journal, qu'un appel de tendresse souvent fait battre son cœur dans le mien, que je ne savais pas avant ces deux jours ce que c'était que la communion spirituelle et que cette nuit j'ai été réveillée par une douceur si nouvelle qu'émerveillée j'ai dû me lever pour prier d'amour, d'admiration, de reconnaissance (1). »

Plus fortes encore sont les lignes suivantes de M. Olier : « Je suis tellement animé de l'esprit de mon Jésus, qu'il me semble être ma seconde âme, l'âme de mon âme. Tout ce qu'il veut, je le veux : tout ce qu'il commande, je l'accomplis ; ce qui lui plaît me plaît ; ce qu'il ne désire pas, je ne le désire pas. Il est tout en moi. Il est en mes mains pour écrire, et pour m'en empêcher quand il n'est pas à propos. Je l'ai expérimenté plusieurs fois. Il est en mes yeux, pour voir et pour lire, ou pour rendre ma vue impuissante et mon esprit inhabile à entendre. Il est dans ma bouche, pour parler, pour me faire dire ce qu'il veut, et pour me faire taire lorsqu'il veut (2). »

(1) Madeleine Sémer... p. 186.

(2) *Esprit de M. Olier*, p. 153. — Pour citer encore un bel exemple je veux reproduire ici la belle prière que le P. Doyle, S. J., écrivait en janvier 1911 : « Mon cher aimant Jésus, que demandez-vous de moi ? Vous semblez jamais ne me laisser seul — grâce éternelle vous en soit rendue ! mais vous restez là à demander, demander. J'ai essayé dernièrement de faire pas mal de choses pour vous, et j'ai fait maints petits sacrifices qui m'ont pas mal coûté, mais vous ne semblez pas encore satisfait de moi, et vous me demandez davantage.

« La même pensée me hante constamment, revient sans cesse ; j'ai beau la combattre, je ne puis m'en délivrer ou me cacher à moi-même ce que vous me demandez réellement. Je le réalise mieux et plus, chaque jour. Mais, mon doux Jésus, je suis effrayé, je suis si lâche, si attendri sur moi-même et mes propres aises, que je reste

*
* *

Que le Christ agisse en nous par les entraînements triomphants de sa grâce opérante ou qu'il nous accorde simplement le concours voilé de sa grâce coopérante, c'est toujours lui qui a le premier et le dernier mot dans le travail de notre sanctification. « Seigneur, disons-nous dans une belle oraison liturgique, prévenez nos actes par votre aspiration, et ne cessez pas de nous aider, afin que toute

hésitant et refusant de me rendre à vous, et de faire ce que vous me demandez.

« Laissez-moi vous dire ce que je pense que c'est. Vous demandez de m'immoler moi-même à votre bon plaisir ; de devenir votre victime en m'infligeant des souffrances ; de me crucifier par tous les moyens ; de ne rester jamais, si c'est possible, sans une peine ou une gêne ; de mourir à moi-même et à mon amour du bien-être et du confort ; de m'accorder ce qui est nécessaire pour vivre, sans plus (et je pense que ce nécessaire pourrait être largement réduit sans dommage pour ma santé) ; de crucifier mon corps par toutes les voies imaginables, supportant la chaleur, le froid, les petites souffrances, sans soulagement, constamment ; toujours, si c'est possible, portant quelque instrument de pénitence ; de crucifier mon appétit en essayant de prendre aussi peu de douceurs que possible ; de crucifier mes yeux par une modestie vigilante ; d'abandonner tout confortable, toute indulgence à mon endroit ; de sacrifier mon amour des aises, mon goût de dormir à certains moments ; de travailler, de peiner pour les âmes, de souffrir, de prier toujours. Mon Jésus, me trompai-je ? N'est-ce pas ce que vous voulez de moi et m'avez demandé si longtemps ?

« Je sens que c'est cela. Car la pensée d'une telle vie, si naturellement effrayante, me remplit de joie ; car je sais que je ne pourrais en accomplir même une parcelle par mes propres forces, et que tout sera l'œuvre de votre grâce et de votre amour. J'ai éprouvé également que, plus je donne, plus je fais, plus je souffre, et plus fort devient cet attrait.

« Jésus, vous savez mon attrait pour devenir un saint. Vous savez quelle est ma soif de mourir en martyr. Aidez-moi à prouver que ces désirs sont sérieux, en vivant cette vie de martyre. O Jésus aimant, aidez-moi maintenant à ne plus combattre contre vous... Jésus, aidez-moi ! » (*Art. cité*, p. 145-146.)

notre œuvre commence sous votre impulsion et soit par elle menée à bon terme. »

Cette pensée doit nous dicter la bonne manière de comprendre le travail de notre perfection. Il est remarquable que saint Paul aime à donner ses conseils d'ordre pratique après avoir exposé la doctrine du « corps mystique de Jésus (1) ». Pour lui cette doctrine est le fondement de la morale. Le but du chrétien doit être de remplir son rôle de membre du Christ, de travailler, en bonne harmonie avec les autres membres, à la perfection du corps mystique de Jésus.

Il s'en faut que Jésus ait, dans sa courte vie de trente-trois ans en Palestine, réalisé tout son idéal. Sa vie individuelle a été parfaite sans doute. Mais c'est le genre humain tout entier qu'il veut conduire à la perfection. Et c'est pourquoi, après s'être fait homme au jour de l'Incarnation, il a résolu de se faire en quelque sorte toute l'humanité par l'incorporation de toutes les âmes à sa personne. Il compte sur chacun de nous pour l'aider à se réaliser pleinement dans ce grand corps mystique. Saint Paul l'avait compris pour son compte et, fidèle à sa vocation, il pouvait dire : « J'achève en moi ce qui manque au Christ pour son corps qui est l'Église (2). » Ainsi nous tous, en des conditions que Jésus n'a pas personnellement vécues, — femme, époux, père, vieillard, homme d'une autre race, d'un autre temps, d'une autre profession que lui, — nous devons continuer son œuvre, et accomplir ce qu'il ferait à notre place. Notre-Seigneur a reçu la grâce nécessaire pour y réussir, et il nous la transmet à cette fin.

(1) Rom., XII, 4 ss. ; Cor., XII, 12 ss. ; Eph., IV, 12 ss. ; Col. II, 19 ss.

(2) Coloss., I, 24.

Reprenons cette même idée sous un autre aspect. Parlons non plus cette fois de l'humanité à perfectionner, mais de la gloire que la création doit offrir à Dieu, et disons avec M. Olier : « Notre-Seigneur est venu en ce monde pour rendre à Dieu son Père tout l'honneur qu'il peut recevoir hors de lui. Car de même que le Verbe rend à son Père tous les hommages qu'il peut recevoir au-dedans de lui-même, ainsi le Verbe fait chair lui rend toute la gloire qu'il peut recevoir du dehors...

« Étant donc venu au monde afin d'honorer son Père de toute manière possible, il a eu sans cesse devant les yeux les moyens de procurer sa gloire, et intérieurement il les a tous acceptés de grand cœur, quelque pénibles qu'ils pussent être à notre nature. Ainsi, il n'y a pas de tourments capables d'honorer ce Père bien-aimé, qu'il n'ait souffert en son âme. Mais, comme il ne pouvait pas les supporter tous en son propre corps, après avoir pris sur lui les plus pénibles, il a partagé les autres entre ses membres qui souffrent ce qu'il a déjà enduré lui-même intérieurement. Ils lui servent ainsi de supplément, puisqu'il achève par eux ce qu'il avait commencé en son âme, et puisqu'il accomplit par leur secours, pour la gloire de son Père, ce qu'il n'aurait pu faire extérieurement. En cela ils sont proprement ses membres. Car comme les membres font ce que le chef ne saurait faire seul, et exécutent ce qu'il a conçu et ordonné, l'Église et ses enfants font ce que Notre-Seigneur a résolu, et qu'il ne peut accomplir lui-même... Quel bonheur pour nous que cette impuissance de Jésus, qui l'oblige à nous rechercher pour trouver en nous de quoi porter l'excès de son amour! Quelle faveur d'être de la sorte regardé comme quelque chose de Jésus!

« Ce que Notre-Seigneur a fait pour les souffrances, il l'a fait pour la religion, les respects, les louanges, et tous

les devoirs qu'il veut rendre à son Père. Il s'associe des cœurs ; il appelle à soi des âmes ; il les remplit de son zèle, de sa religion et de son culte envers Dieu. Il les excite, il les anime, il les embrase ; il ne fait qu'un seul cœur du sien et de celui de tous les saints ; il en fait un même esprit : *Unus spiritus*, pour louer et glorifier son Père dans une même pureté. Ainsi il a mille cœurs et mille bouches, et ces cœurs et ces bouches ne sont que les organes de son esprit, répandu en eux pour multiplier ses louanges : « *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, in concilio justorum et congregatione* (Ps. cx, 1). Mon « Père, je publierai vos louanges dans toute l'étendue de « mon cœur ; je confesserai votre gloire et votre magnifi- « cence durant toute l'éternité, et je répandrai mes senti- « ments et ma religion dans l'assemblée des justes et dans « la société de mes membres » : si bien que les louanges de l'Église ne sont que les sentiments mêmes de Jésus-Christ. Ce qui est répandu dans l'immensité de l'Église est donc tout compris dans ce cœur adorable (1). »

Notre-Seigneur remplit ainsi son rôle de chef, avec M. Olier nous pouvons aussi bien dire son rôle de cœur sacré du grand corps mystique. Notre rôle de membre consiste d'abord à nous tenir en communication vivante avec lui. C'est la condition indispensable pour que nous le prolongions. Aussi la première recommandation de saint Paul porte-t-elle sur ce point. Et il ne trouve pas de termes assez forts pour l'inculquer aux fidèles : « Selon que vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, dit-il, vivez en lui, enracinés en lui, fondés sur lui (2). »

Après cela que l'on s'applique soigneusement à acquérir la perfection et à rendre gloire à Dieu de toute manière,

(1) Jean Olier, *Pensées choisies*, par G. Letourneau, p. 16-19.
(2) Coloss., II, 6-7.

que l'on s'examine avec grand soin et aussi longtemps qu'il faudra, sur un point, pour passer ensuite à un autre, afin d'arriver peu à peu à se conformer au divin idéal, c'est une bonne méthode, et l'on trouvera dans les épîtres de saint Paul, spécialement dans la lettre aux Colossiens, à la suite du grand précepte que nous venons de citer, un programme des vices que nous devons extirper et des vertus qu'il nous faut acquérir pour que notre vie soit vraiment chrétienne. L'examen particulier comportant le compte exact et même l'inscription de tous les manquements jour par jour, heure par heure, forme le nerf de cette méthode. On verra, le soir, s'il y a amendement par rapport au matin. On comparera le second jour avec le premier, puis une semaine avec l'autre. Ce procédé est célèbre. Incontestablement il a ses avantages. Les moralistes incroyants aussi bien que les ascètes chrétiens en reconnaissent la valeur.

Avant tout cependant, le chrétien qui prend conscience de son incorporation au Christ saura qu'il doit chercher dans l'union à son divin chef le secret de la perfection. Saint Paul a bien dressé en détail, pour l'opposer à l'ascèse équivoque des missionnaires de Colosse, un magnifique programme de vie chrétienne que l'on méditera toujours avec profit (1). Mais l'on remarquera aussi que pour l'apôtre la faute primordiale de ces visionnaires orgueilleux consiste à « se détacher du chef par l'influence de qui tout le corps réalise sa divine croissance (2) ». Par contre, il l'a dit aussi clairement, le devoir fondamental des chrétiens est de « vivre en Jésus, enracinés en lui, fondés sur lui (3) ».

(1) Coloss., III, 5 ss.
(2) Coloss., II, 19.
(3) Ibid., II, 6, 7.

Chrétiens, regardez Jésus, contemplez-le souvent et avec amour. — Cette pratique est facile à qui se fait une vie recueillie, exempte de conversations inutiles, de lectures dissipantes, de sollicitudes excessives. — Prolongez au cours de la journée l'oraison réglementaire et la communion sacramentelle par de fréquentes oraisons jaculatoires et des communions spirituelles (1). Bref, soumettez-vous à l'influence de Notre-Seigneur. Et sur votre âme exposée de la sorte au rayonnement de la sienne, ses dispositions saintes peu à peu déteindront. Peut-être même vous dispenserez-vous sans grand dommage de l'examen particulier que l'on décrivait tout à l'heure. Je goûte assez ces remarques qu'un saint missionnaire du XVII[e] siècle adressait à des religieuses : « Mes chères sœurs, si par malheur ou par mégarde vous avez fait quelque mauvais pas, ne le repassez pas trop dans votre esprit. Vous irez, par fréquentes réflexions sur vous-mêmes, presque à l'oubli de Jésus-Christ qui doit être votre vie et votre voie. Aussi Satan tâche de vous arrêter aux revues de vos propres défauts pour vous faire chopper davantage... Gardez bien de vous trop regarder. Allez toujours bien humblement..., sans

(1) « Quand on aime, écrivait le P. de Foucauld dans une lettre du 29 novembre 1896, on voudrait parler sans cesse à l'être qu'on aime, ou au moins le regarder sans cesse ; la prière n'est pas autre chose : l'entretien familier avec notre Bien-Aimé. On le regarde, on lui dit qu'on l'aime, on jouit d'être à ses pieds, on lui dit qu'on veut y vivre et y mourir. » Telle fut la vie de l'ermite de Nazareth, de Beni-Abbès, de Tamanrasset. « Le Bien-Aimé », ce mot revient souvent sous sa plume. — Saint François d'Assise s'écriait aussi : « Qui es-tu, mon cher Seigneur et Dieu, et qui suis-je le plus humble des vers de terre entre tes serviteurs ? Mon Seigneur bien-aimé, combien je voudrais t'aimer ! Mon Seigneur et mon Dieu, je te donne mon cœur et mon corps — mais avec quelle joie je voudrais faire davantage par amour pour toi, si je savais comment ! » — Tous les saints en sont là. Un jour qu'une religieuse demandait à la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Que dites-vous à Jésus ? » Elle murmura doucement : « Je ne lui dis rien, je l'aime. »

amusement sur vous-mêmes; ne regardez rien, je vous prie, que ce qui est beau; nous sommes sans doute bien laids, et Jésus tout exprès est si beau qu'il doit heureusement ravir notre vie (1). » « Vous avez tant de fois expérimenté, écrivait aussi le Père de Condren, qu'il n'y a rien qui vous tire plutôt de votre mal que la communication de quelque personne affectionnée à votre bien; parce que ce vous est un divertissement qui vous éloigne de la considération de vous-même, et par conséquent de ce qui vous nuit. Or il est bien vrai que personne n'aime le bien de votre âme en comparaison de Notre-Seigneur. Il est seul tout-puissant pour vous secourir; personne ne peut vous aider sans lui, mais lui le peut sans personne. Et ne doutez point que, si vous conversez et vous entretenez avec lui, vous n'en receviez un grand soulagement (2). » « Il nous faut lier à Jésus, disait le Cardinal de Bérulle, comme à celui qui est le fond de notre être par sa divinité; le lien de notre être à Dieu, par son humanité; l'esprit de notre esprit, la vie de notre vie, la plénitude de notre capacité. Notre première connaissance doit être de notre condition manquée et imparfaite, et notre premier mouvement doit être à Jésus, comme à notre accomplissement; et en cette recherche de Jésus, en cette adhérence à Jésus, en cette profonde et continuelle dépendance de Jésus est notre vie, notre repos, notre force, et toute notre puissance à opérer; et jamais nous ne devons agir que comme unis à lui, dirigés par lui et tirant esprit de lui, pour penser, pour porter et pour opérer, faisant état que, sans lui, nous ne pouvons ni être, ni agir pour le salut (3). »

(1) *La vie de Messire Antoine Roussier*, Paris 1645, pp. 71-72.

(2) *Lettres*, p. 125.

(3) *Œuvres de Bérulle* (Migne), p. 1181. — « Mes sœurs, écrivait le même Bérulle à ses carmélites, vous devez toutes regarder Jésus incessamment, et le regarder comme celui qui est tout, et qui s'ap-

De tels conseils ne font qu'appliquer la doctrine de saint Paul et de saint Thomas que nous avons exposée plus haut. Qu'un thomiste convaincu se range auprès du Père de Condren et du Cardinal de Bérulle, c'est normal. Il est persuadé de sa misère et de sa totale impuissance, surtout quand il s'agit d'élévation surnaturelle. Il sait que Dieu seul peut le transformer et que la sainte humanité de Jésus est, en même temps que la cause méritoire de notre salut, l'organe intelligent auquel Dieu confie le soin de dispenser toutes ses grâces. Le mot de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne lui sert de consigne. Jésus disait : « Je suis celui qui est, et tu es celle qui n'est pas... Pense donc à moi, et je penserai à toi. » Dans ces conditions, il est vain de chercher à conquérir la perfection de sa propre initiative et selon son plan personnel. Il faut au contraire mettre tous ses soins à suivre les inspirations de ce Christ qui pense à nous d'avance, qui travaille réellement, j'oserai dire physiquement, notre âme pour y réaliser au jour le jour son plan à lui et en faire cette âme chrétienne que Dieu eut en vue de toute éternité. Le thomiste est ainsi parfaitement logique.

Mais, de grâce, que le paresseux, capable seulement de pratiquer le laisser-aller, ne se figure pas trouver place de ce côté plutôt que de l'autre. Pour se tenir toujours aux

pelle lui-même la vie et votre vie. Et vous ne devez vous regarder vous-mêmes que comme chose qui n'est rien, qui n'était rien il y a peu d'années, et qui n'est rien encore à présent, que par la grande miséricorde de Jésus ; qui n'est rien en effet, si vous n'êtes à Jésus, et qui êtes en danger d'être éternellement pis que rien. En vous considérant ainsi, et vous abaissant devant Jésus, vous devez vous offrir et vous donner à lui, n'être et ne vivre qu'en lui et pour lui ; vous devez n'être qu'une pure capacité de lui, tendante à lui et remplie de lui ; vous devez n'aspirer qu'à lui et ne respirer que sa grâce et son esprit. » (*Œuvres*, p. 1358). J'ai trouvé ces textes de Roussier, Condren et Bérulle dans H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. III, pp. 145 (3), 397, 85 et 86.

écoutes des appels divins et pour obéir docilement à leurs exigences, il faut de l'effort, autant, sinon plus, que pour suivre la première méthode. Un examen aussi est nécessaire, bien que d'autre sorte. Ai-je soin d'utiliser les bonnes dispositions où Jésus me met? N'ai-je pas opposé des refus formels ou du moins l'inertie à ses suggestions saintes? S'il en est besoin, je réveille mon âme, je rectifie le courant de ma vie, je m'adapte au travail actuel de la grâce en moi.

Ce n'est plus l'examen particulier de tout à l'heure : concentrer toute son attention sur un point spécial, établir la statistique très exacte de ses victoires et de ses défaites sur ce point-là, sauf à laisser le reste dans l'ombre, en qualifiant d'imperfections négligeables les résistances aux invitations de la grâce. Je dois travailler sur quelque terrain que ce soit à répondre aux avances de mon Sauveur. Et pour cela, je ne me contente pas d'une surveillance superficielle de ma conduite, je descends au fond même de mon cœur, à la source d'où procède toute mon activité. Où en suis-je? Quelle est ma préoccupation dominante? L'action de Jésus me trouve-t-elle attentif, disponible, obéissant? Est-ce que je ne ferme pas l'oreille à la voix divine pour rechercher quelque satisfaction désordonnée? Grave question que je ne dois pas me poser seulement une ou deux fois le jour, mais à cent reprises. Chaque fois que je sors de l'automatisme pour prendre conscience de ma vie, il est à souhaiter que je le fasse de cette manière.

On le voit, tandis que, suivant la première méthode, les âmes s'appliquent activement à se corriger point par point, à revêtir Jésus vertu par vertu, cette seconde méthode m'amène surtout à fréquenter spirituellement le Maître, pour subir la contagion de ses mœurs, en mettant tous mes soins à ne réagir en rien contre la divine influence. Et je ne compte pas sur une simple influence

morale comme serait celle d'un beau modèle défunt dont il ne reste qu'un souvenir édifiant. Car je considère le Christ comme il est en vérité, toujours vivant et produisant lui-même ma transformation spirituelle (1).

F.-D. JORET, O. P. (2)

(1) Remarquons après tout que les deux méthodes ne sont pas exclusives, si ce n'est dans les cas extrêmes. Le moraliste qui se tient en marge des réalités surnaturelles ne comprend rien à la seconde. Le mystique qui vit sous la conduite habituelle de l'Esprit de Jésus n'a que faire de la première. Mais entre ces deux cas il y a place pour une combinaison des deux méthodes. La première a son utilité dans les commencements surtout, quand l'homme, tout en s'appuyant sur la prière, semble n'avancer que par ses initiatives personnelles. La seconde devient de plus en plus efficace à mesure que l'âme se fait plus intérieure, et que les dons du Saint-Esprit s'éveillent de plus en plus fréquemment.

(2) Cet article, ainsi que celui paru en mars, fait partie d'un ouvrage qui paraît chez Desclée, Paris-Lille, sous le titre : *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur*, in-12 de 280 pages, 7 fr. 50.

L'Épiphanie de Notre-Dame

Nuptiae factae sunt in Cana Galilæae : et erat Mater Jesu ibi (Jo., II, 1).

Mystérieuse réponse

L'objet de la fête de l'Épiphanie, telle que la célèbre l'Église latine, se présente à nous comme un triptyque dont l'adoration des Mages forme la partie principale, tandis que le baptême du Christ et les noces de Cana occupent les deux volets latéraux. La liturgie a groupé et coordonné de la manière la plus suggestive, dans l'admirable antienne de *Benedictus*, les trois éléments dont se compose le royal mystère de l'Épiphanie : « Aujourd'hui l'Église s'unit à son Époux céleste, le Christ, qui a lavé ses péchés dans le Jourdain; les Mages accourent avec des présents aux noces royales où l'eau changée en vin fait la joie des convives (1). »

Ayant déjà considéré, ici même (2), l'adoration des Mages, c'est-à-dire le mystère du Christ Jésus reconnu Seigneur et Roi par toutes les nations de la terre, nous ne reviendrons pas sur ce sujet dont le développement remplit à lui seul l'office et la messe de l'Épiphanie. Rappelons cependant, puisque l'occasion s'en présente, toute la part

(1) « Hodie caelesti Sponso juncta est Ecclesia, quoniam in Jordane lavit Christus ejus crimina : currunt cum muneribus Magi ad regales nuptias, et ex aqua facto vino laetantur convivae. »

(2) *L'Épiphanie de Notre-Seigneur* (Vie Spirituelle, janvier 1925).

qui revient à Notre-Dame dans l'épisode de l'adoration des Mages. Un petit mot bref et rapide de l'Évangile nous renseigne amplement : « *Et intrantes domum invenerunt Puerum* CUM MARIA MATRE EJUS. En entrant dans la maison, les Mages trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère (1). » Ce n'est pas sans dessein que la Sagesse éternelle a confié à la Vierge Marie le soin de présenter elle-même aux princes de la Gentilité le Roi de l'univers. Il fallait, dans la pensée divine, que les Mages, en adorant leur Souverain Seigneur, reconnussent du même coup la noblesse de sa divine Mère, et rendissent à celle-ci l'hommage que réclamait sa suréminente dignité.

L'épisode du Baptême, dont s'occupe exclusivement l'Église orientale, nous propose un autre aspect du mystère de l'Épiphanie. Lui aussi, si nous savons bien l'entendre, nous parle de la royauté du Sauveur, car c'est au sortir des eaux du Jourdain que le Christ Jésus, sur le témoignage de son Père céleste, se révèle à nous comme le *nouvel Adam* ou le *Chef* de l'humanité régénérée. Notre-Dame ne figure pas aux côtés de Jésus dans cette deuxième épiphanie, parce qu'il entrait dans le plan divin qu'une circonstance spéciale complétât la scène du Jourdain en nous manifestant la *nouvelle Ève*. Le Christ ne saurait se donner à nous comme le nouvel Adam, le Sauveur du genre humain, sans nous faire connaître la femme qui lui est inséparablement unie comme aide et compagne dans l'œuvre de notre rédemption. C'est pourquoi la manifestation du nouvel Adam sur les bords du Jourdain ne serait pas complète sans la manifestation de la nouvelle Ève aux noces de Cana.

Dès les premiers mots de son récit, saint Jean, qui fut

(1) Matth., II, 11.

lui-même témoin du miracle de Cana, fait ressortir la place qui revient à Notre-Dame dans cet événement : « Le troisième jour il se fit des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus était là. » *Et erat Mater Jesu ibi.* C'est sur l'initiative miséricordieuse et discrète de la Vierge Marie que s'ouvre la scène : « Le vin étant venu à manquer, la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. » A la suite de la réponse mystérieuse du Sauveur, sur laquelle nous allons revenir, Notre-Dame, qui a parfaitement compris les paroles de son Fils, dispose toutes choses en vue de la réalisation du miracle et dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il « vous dira. » De nos jours, la piété chrétienne ne se méprend plus sur la portée d'un épisode dont elle entrevoit, comme d'instinct, la réelle importance et où elle sait reconnaître le gage le plus certain de la toute-puissance maternelle de la Vierge Marie. Nous n'oserons pas dire cependant que toute la lumière soit faite sur la scène très mystérieuse de Cana. L'élément le plus important de cet épisode, celui-là seul qui peut nous permettre d'en pénétrer tout le sens, est sans nul doute l'énigmatique réponse du Seigneur à sa Mère : « FEMME, QU'Y A-T-IL ENTRE MOI ET VOUS? MON HEURE N'EST PAS ENCORE VENUE. » Or, ces paroles, en raison de la multiplicité et de la diversité des explications dont elles ont été l'objet jusqu'à ce jour, nous laissent encore assez hésitants sur leur signification véritable et profonde. Nous le verrons bien, quand, après avoir éliminé les interprétations notoirement défectueuses ou insuffisantes, nous nous trouverons en présence de celle qui nous paraît aujourd'hui la meilleure. Nous pourrons constater qu'elle non plus ne rend pas compte de tout ce qui est contenu dans la réponse de la Sagesse incarnée et qu'elle ne va pas jusqu'au bout de la pensée divine.

Explications défectueuses ou insuffisantes

Exégètes et théologiens abandonnent aujourd'hui sans beaucoup d'embarras l'interprétation qui prévalut jusqu'au jour où la Vierge Marie eut été solennellement reconnue Mère de Dieu, Θεοτόκος. Avant l'insigne victoire d'Éphèse (431) et la proclamation du dogme de la maternité divine, racine de tous les privilèges de Notre-Dame, les Pères ne s'inquiétaient pas de concilier à tout prix les données de l'Évangile avec l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. La surprenante réponse que le Seigneur oppose à la sollicitation miséricordieuse, et si discrète pourtant, de sa Mère en faveur des convives de Cana, ne les embarrassait guère. N'entendons-nous pas saint Jean Chrysostome mettre la maternelle démarche de la Vierge Marie sur le compte de la vaine gloire : « Volebat enim se splendidiorem per filium reddere (1) »? La réflexion du Sauveur devient ainsi sur les lèvres du plus tendre des fils un dur reproche à l'adresse de sa Mère. Devant cette interprétation qui choque vivement aujourd'hui le sens chrétien, saint Thomas, malgré son grand respect pour la doctrine des « saints » Pères, ne peut s'empêcher de dire que l'illustre docteur a dépassé la mesure : « In verbis illis Chrysostomus excessit (2). » Si, en dépit de ce dur reproche, le Sauveur avait réalisé le miracle sollicité, c'était, d'après saint Jean Chrysostome, à contre-cœur et pour ne pas infliger publiquement à sa Mère un trop pénible désaveu.

Sans aller aussi loin, saint Augustin suppose, lui aussi, que le Christ a pour dessein d'écarter purement et simplement une demande qu'il juge inopportune, déplacée même sur les lèvres de sa Mère. Il n'appartient pas à Notre-Dame,

(1) In Joan., Hom. XXI, 2. P. G., LIX, 130.
(2) III^{a}, q. 27, a. 4, ad 3^{um}.

sa mère selon la chair, d'intervenir dans des œuvres qui relèvent de sa nature divine. « Jésus, au moment de faire une œuvre toute divine, semble méconnaître le sein de sa mère et lui dire : Vous n'avez pas engendré ma divinité; mais comme vous avez engendré ma nature faible et mortelle, je vous reconnaîtrai lorsque cette nature sera attachée à la croix (1). »

Inutile de nous attarder à la critique d'une exégèse qui est aujourd'hui universellement abandonnée non seulement à cause des graves inconvénients qu'elle présente du point de vue dogmatique, puisqu'elle méconnaît les privilèges de la maternité divine, mais aussi parce qu'elle s'harmonise mal avec le contexte. Comment se fait-il qu'au lieu de se sentir rebutée par la réponse de son Fils, la Vierge Marie, escomptant la réalisation du miracle, dise aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira »? Et en effet le prodige s'accomplit sur-le-champ.

En écartant résolument l'exégèse dont nous venons de parler, reconnaissons toutefois que l'esprit si pénétrant dont il était doué a suggéré à saint Augustin plusieurs remarques, dont, le moment venu, nous ferons notre profit. Il faut bien dire aussi que, malgré ses graves défauts, l'exégèse des plus anciens Pères présentait le réel avantage de respecter la valeur exacte des expressions employées par le Sauveur et de conserver, sans l'affaiblir, le sens propre des mots.

La promulgation solennelle du dogme de la maternité divine au concile d'Éphèse marque très certainement pour le culte de la Vierge Marie le point de départ de son vrai développement. Une fois la Mère du Christ reconnue Mère de Dieu, le principe était posé, et il ne restait plus qu'à dégager successivement les multiples prérogatives impli-

(1) In Joan., Tr. VIII, n. 9.

citement contenues dans le titre de Θεοτόκος. Docteurs et théologiens s'y employèrent avec ardeur. Depuis lors la gloire de Notre-Dame n'a cessé de grandir. Mais ce nouvel état de choses devait rendre plus délicate et plus laborieuse l'interprétation de certains textes scripturaires qui semblent se concilier malaisément avec le suréminent privilège de la maternité divine. Or, la réponse du Christ Jésus aux noces de Cana est, parmi ces textes d'une explication difficile, celui qui a peut-être le plus exercé la sagacité des exégètes. Comment ne pas voir dans le *Quid mihi et tibi est, mulier?*, sinon, comme le voulait saint Jean Chrysostome, un reproche formel du Sauveur à sa divine Mère, du moins le désaveu d'une démarche intempestive? Atténuer et adoucir, autant qu'il se peut, les paroles du Christ à la Vierge Marie parut au plus grand nombre l'unique moyen de résoudre la difficulté. On se préoccupa surtout d'enlever à la réponse divine de Jésus toute nuance d'amertume ou de dépit, pour ne lui plus faire exprimer qu'un mouvement de surprise et de réserve. On ne parlerait plus d'une réprimande, mais d'une simple réflexion écartant doucement, familièrement, une intervention que le Seigneur ne blâme pas, mais qu'il juge, dans son infinie sagesse, inopportune et prématurée.

Du premier coup, on discerne ce qu'un tel procédé a par lui-même de factice. Mais son plus grave défaut, disons-le tout de suite, est de ne sauver que les apparences, car il ne sauvegarde que d'une manière très insuffisante l'honneur de Notre-Dame. Ce n'est pas assez que les paroles du Christ cessent d'être dures et choquantes, il faut encore que l'intervention de la Vierge Marie soit justifiée, qu'elle ne demeure pas inopérante, qu'elle n'apparaisse pas indiscrète et précipitée. Nous ne voulons pas admettre une exégèse laissant subsister entre la Mère et le Fils le plus léger dissentiment, moins encore, l'ombre

d'un dissentiment. Il suffit, du reste, de parcourir quelques-unes des solutions proposées, pour en découvrir aussitôt le point faible ou défectueux.

Voici, pour commencer, quel est le moyen le plus radical d'enlever aux paroles du Seigneur le sens d'un refus désobligeant. Il consiste à modifier la ponctuation en plaçant un point d'interrogation après *nondum venit hora mea*, de telle sorte qu'on puisse traduire : « Femme, laissez-moi faire. Est-ce que mon heure n'est pas venue? » D'excellents exégètes ont repris, de nos jours, cette manière élégante de tourner la difficulté (1). Mais on a beau faire valoir en faveur d'une ponctuation évidemment tendancieuse le double témoignage de Tatien et de saint Grégoire de Nysse, nous ne saurions nous résoudre à considérer comme traditionnelle une exégèse aussi peu satisfaisante. En effet, l'interjection : *Quid mihi et tibi*, ne signifie pas proprement : Laissez-moi faire, comptez sur moi, mais plus simplement et nettement : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? (2) C'est le rejet formel d'une intervention, le refus d'entrer en rapport avec une personne. Or, c'est déjà chose grave que de détourner une locution familière de son acception normale. Mais surtout, dans une telle hypothèse, l'intervention de Notre-Dame, rapportée à dessein par l'évangéliste, n'a plus aucune utilité. La seule conclusion qu'on puisse légitimement tirer de l'épisode de Cana ainsi compris, c'est que la sainte Vierge Marie n'a pas la moindre part dans le miracle qui se réalise sous ses yeux et dont le Christ se réserve jalousement tout l'honneur.

(1) En particulier le P. Knabenbauer, dans son commentaire de l'évangile de saint Jean, p. 118. Cette interprétation a été également proposée avec une faveur marquée par le R. P. Durand, dans les *Recherches de science religieuse* (1912), p. 157.

(2) Cf. II Reg., XIX, 22 ; III Reg., XVII, 18 ; IV Reg., III, 13 ; Matth., VIII, 29 ; Marc, I, 24 ; Luc, VIII, 28, etc...

Bien qu'elle puisse, elle aussi, revendiquer l'autorité de quelques anciens, l'interprétation de Cajetan mérite d'être écartée plus résolument encore, car elle fait ouvertement violence au sens littéral, et ne s'harmonise pas du tout avec le contexte. Comprenant bien qu'il faut dissiper à tout prix ce pénible désaccord que les plus anciens Pères croyaient découvrir entre le Christ Jésus et la Vierge Marie, Cajetan n'hésitait pas à donner de la réponse du Sauveur cette interprétation fort inattendue : « Que nous importe *à nous deux* ce manque de vin? Ni vous ni moi ne sommes chargés d'y pourvoir. » Le désaccord est atténué. Le refus est adouci et voilé, soit. Mais la réponse du Seigneur n'en demeure pas moins un refus opposé à la demande de sa Mère, et, de ce chef, elle se heurte au contexte, qui nous fait assister à la réalisation immédiate du miracle (1).

Prêter aux paroles du Christ la seule apparence d'un reproche parut à d'autres le meilleur moyen de sauvegarder le sens littéral, sans compromettre en quoi que ce soit l'honneur de Notre-Dame. Telle fut précisément l'ingénieuse solution à laquelle un de nos plus sûrs exégètes modernes ne craignit pas de recourir. Commentateur trop avisé pour se méprendre sur la signification précise des termes employés par la divine Sagesse, Maldonat imagina l'hypothèse d'un semblant de refus, d'un reproche simulé, dont le seul but aurait été d'instruire les disciples et de nous apprendre à nous-mêmes que nous ne devons pas déférer aux instances de nos proches, lorsque nous avons à remplir une œuvre surnaturelle. Disons franchement que cette explication a tout juste la valeur d'un expédient,

(1) Cf. R. P. Durand, *La Réponse de Jésus aux noces de Cana* (*Recherches de science religieuse*, loc. cit.). Cette exégèse figure déjà dans les *Questions et réponses aux orthodoxes*, faussement attribuées à saint Justin (P. G., VI, col. 1389) et dans le commentaire d'Euthyme sur l'évangile de saint Jean (P. G., CXXIX).

voire d'un dangereux expédient. Car « il nous semble dangereux de supposer dans l'Évangile de telles scènes calculées, concertées, tout artificielles, comme si les événements réels et les paroles vraies ne suffisaient pas à notre enseignement. » Et de plus, — remarquons-le avec Dom Delatte, auquel nous empruntons ces judicieuses réflexions (1) —, l'hypothèse d'une leçon indirecte ne s'accorde pas avec la réalisation du miracle. « L'heure n'est pas venue, la demande est importune et elle est exaucée quand même ! Alors que devient la leçon ? Est-ce que le miracle final n'autorise pas, au contraire, toutes les indiscrétions, si indiscrétion il y a ? »

L'intercession de Notre-Dame a-t-elle avancé l'heure du Christ ?

Nous ferons grâce au lecteur de beaucoup d'autres solutions dont l'extrême subtilité ne rend que plus sensible la réelle insuffisance, et dont l'examen se poursuivrait sans aucun profit. Mieux vaut en venir à une explication qui se recommande d'autant plus à notre attention qu'elle a été mise en honneur par celui qui fut la lumière du concile d'Éphèse, le grand champion de la maternité divine, saint Cyrille d'Alexandrie, et qu'aujourd'hui encore elle se trouve rallier la majorité des exégètes et la plupart des théologiens (2).

D'après l'interprétation dont nous avons à parler, la réponse du Seigneur à sa Mère demeure non pas un refus

(1) *L'Évangile de N.-S. J.-C. le Fils de Dieu*, t. I, p. 111.

(2) Cette interprétation a été adoptée par le P. Corluy dans son *Commentaire sur l'évangile de saint Jean*, p. 63 ; le R. P. de la Broise, dans son excellente monographie sur *la Sainte Vierge*, p. 161 ; et le R. P. d'Alès, dans son article sur *Marie, Mère de Dieu* (Dictionnaire d'apologétique, t. III, col. 147) ; etc...

catégorique de changer l'eau en vin, mais, du moins, une constatation très nette et très ferme que l'heure n'est pas encore venue pour le Fils de Dieu de manifester sa puissance par des prodiges. *Nondum venit hora mea*, cela veut dire, remarque saint Cyrille d'Alexandrie, le moment n'est pas encore venu pour moi de me manifester par des signes et des miracles (1). Au regard du plan divin, la demande de Notre-Dame est donc inopportune et prématurée. Le Seigneur le lui signifie sans ambages. Mais, loin de constituer un douloureux reproche à l'égard de la Vierge Marie, la réponse du Christ Jésus aurait pour seul dessein de mettre en pleine évidence la souveraineté de sa divine Mère, dont la prière est assez puissante, l'intercession assez efficace pour avancer l'heure des miracles et modifier ainsi, au profit des hommes, le programme tracé par Dieu (2). Comment n'être pas séduit par une explication qui semble concilier sans effort les exigences de la lettre avec les prérogatives de la maternité divine?

Pourtant, la vérité nous oblige à le dire, cette interprétation, si recommandable à première vue par son aisance et sa simplicité, ne rend pas compte de toutes les particularités que présente le récit évangélique. Et d'abord, puisque Notre-Dame avait appris de son divin Fils que l'heure n'était pas venue pour lui de manifester sa puissance, comment se fait-il qu'au lieu de s'incliner spontanément et docilement devant une volonté qui lui était plus chère que tout au monde, la Vierge Marie persista dans son propre dessein? Chose étrange, Notre-Dame se voit déjà

(1) « Nondum enim, inquit, venit tempus manifestationis meae, per signa videlicet ac miracula. » *Commentaire sur l'évangile de S. Jean*, l. V, c. 1.

(2) « Significat ergo Jesus petitionem matris *sancte importunam sanctam Filio vim* inferentem, ita ut ob petitionem matris tempus patrandi miracula praevenire aliquomodo cogatur. » Corluy, *loc. cit.*

exaucée, alors que rien dans la réponse du Sauveur ne laissait entrevoir la possibilité du miracle, que rien ne faisait soupçonner le caractère conditionnel du décret divin. Dans une autre circonstance, il est vrai, Notre-Seigneur accorda à la Chananéenne la faveur qu'il lui avait d'abord refusée, mais ce fut précisément en raison des instances réitérées et touchantes que l'humble femme opposa au refus lui-même. La situation était, du reste, bien différente. Ajoutons que l'expression par laquelle le Christ écarte l'intervention de sa Mère : *Quid mihi et tibi est, mulier?* demeure, dans l'hypothèse que nous envisageons, inexplicable.

D'autre part, est-il très exact de dire que l'heure n'était pas venue pour le Christ Jésus de manifester sa puissance par des miracles? Ne sommes-nous pas arrivés à une époque où la vie publique du Sauveur était déjà plus que commencée? Déjà il avait été baptisé dans le Jourdain, reconnu par Dieu comme son Fils bien-aimé, désigné aux foules par Jean-Baptiste comme le Messie et l'Agneau de Dieu, déjà il avait appelé Pierre, recueilli des disciples et donné à l'un d'eux, Nathanaël, une marque de sa divinité. Dans ces conditions, il est difficile d'admettre que l'heure dont voulait parler le Christ Jésus est l'heure de sa manifestation par des miracles. Tout nous porte à croire qu'il s'agissait, entre la Mère et le Fils, de l'heure de la souffrance et de la mort. C'est ce que nous allons établir dans un instant.

Des noces de Cana au pied de la croix

Avant d'aller plus loin, nous croyons opportun de présenter au lecteur une observation très importante. Il est impossible, à notre avis, de résoudre le problème qui nous occupe en faisant abstraction de l'épisode qui constitue le

complément indispensable du miracle de Cana et dont celui-ci reçoit toute sa signification. Nous voulons parler, on le devine, de la scène où la Vierge Marie apparaît sur le Calvaire, se tenant au pied de la croix pour prendre sa part de l'œuvre rédemptrice et pour assister le nouvel Adam dans la consommation de son sacrifice.

Il est déjà bien remarquable que Notre-Dame, qui n'intervient que deux fois seulement dans le récit de saint Jean, apparaisse précisément dans ces deux épisodes dont l'un commence et l'autre achève l'activité messianique du Christ Sauveur, pour y jouer un rôle de la première importance. Du reste, le rapport entre les deux événements n'avait pas échappé à l'œil pénétrant de saint Augustin, qui avait relevé la chose, sans en fournir, il est vrai, l'explication désirable. Ce qui donne à ce rapprochement son fondement le plus solide, et ce qui, à nos yeux, le rend manifeste, c'est que l'heure dont il est parlé aux noces de Cana : *Nondum venit hora mea*, ne peut désigner le moment d'effectuer des miracles, mais l'instant suprême, l'heure unique de notre Sauveur, celle de son sacrifice, l'heure pour laquelle le Verbe est descendu sur la terre : *Propterea veni in horam hanc* (1). Il est indubitable que dans le quatrième évangile le terme *hora* employé *sine addito* ne désigne jamais autre chose que la Passion du Sauveur (2). Saint Augustin l'avait bien remarqué. *Nondum venit hora mea*, qu'est-ce à dire sinon que le Christ ne croyait pas opportun de mourir? « Quare ergo dixit : *nondum venit hora mea*? Magis quia in potestate habebat quando moreretur, nondum videbat esse opportunum ut illa potestate uteretur (3). » Sans doute, en plus

(1) Joan., XII, 27.
(2) Cf. VII, 30 ; VIII, 20 ; XII, 27 ; XVII, 1.
(1) In Joann. tr. VIII, 12.

d'un endroit de l'Évangile, le terme *hora* désigne un autre événement que la Passion, mais dans ce cas il est toujours suivi d'une locution qui en détermine la signification particulière : « L'heure vient... où les morts entendront la voix du Fils de Dieu » (v, 25). « L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles » (xvi, 25; cf. iv, 21; xvi, 2; xvi, 32 (1). Est-il étonnant que la perspective de la Passion se fasse entrevoir aux noces de Cana, dès le début du ministère du Sauveur, alors que les premiers événements de la vie publique sont déjà tout chargés de cette pensée? Dans sa prédication, saint Jean-Baptiste présente la victime du Calvaire, l'Agneau de Dieu. L'expulsion des vendeurs du Temple, qui suit immédiatement l'épisode de Cana, fournit au Christ l'occasion de prophétiser sa mort et sa résurrection (ii, 19). L'entrevue avec Nicodème s'achève sur l'évocation du sacrifice de la Croix (iii, 14 et ss.), dont l'entretien avec la Samaritaine développe les merveilleux résultats, les conséquences magnifiques.

Une fois bien établi le sens exact du : *Nondum venit hora mea*, il ne nous paraît plus très difficile de déchiffrer la mystérieuse réponse de la Sagesse incarnée à la Vierge Marie, et d'en dégager les sublimes enseignements qu'elle renferme. A sa divine Mère qui lui fait observer très discrètement que les convives manquent de vin, le Christ Jésus répond que son intervention est inopportune parce que l'heure de sa Passion n'a pas encore sonné. A Notre-Dame qui lui demande une chose, le Christ répond en

(1) En admettant que *hora* ne désigne pas ici directement la Passion, le sens de la réponse du Seigneur ne pourrait être que celui-ci : « l'heure n'est pas venue pour moi *de donner le vin dont ils ont besoin* ». Ce qui serait une allusion très claire à l'œuvre de la Croix, comme nous le montrons dans la suite. De toute manière le Seigneur ne parle pas de *manifestation*. Sa manifestation a déjà eu lieu sur les bords du Jourdain.

parlant d'une autre. Par un procédé qui lui est très familier, le Seigneur déplace volontairement la question, en prêtant à une demande d'ordre temporel une signification spirituelle. Cette manière d'agir nous la trouvons employée d'un bout à l'autre de l'évangile. Sous ce rapport rien n'est plus caractéristique que l'entretien au bord du puits de Jacob. Tandis que la Samaritaine continue à l'entretenir d'une eau matérielle, son divin interlocuteur s'obstine, de son côté, à lui proposer une eau céleste dont il se donne lui-même comme la source vivante (IV, 7-16). Le Seigneur n'agit pas autrement dans le grand discours qui suivit la multiplication des pains, et où il promet avec insistance aux Juifs, qui lui demandent une nourriture terrestre, l'aliment tout spirituel de sa chair immolée (VI, 25-59). Avec ses propres disciples le Christ Jésus emploie constamment ce procédé qu'il aime. Lorsqu'en Samarie, après l'entretien du puits de Jacob, les apôtres apportent au Seigneur de quoi réparer ses forces humaines, il leur répond qu'il a une autre nourriture que celle-là : *Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis*, ce qui fait croire aux disciples qu'on lui a déjà porté des provisions (IV, 30-34). Lorsque saint Thomas demande au Christ le lieu où il va et le chemin qu'il faut prendre pour le suivre, Jésus répond qu'il est lui-même la Voie, la Vérité et la Vie (XIV, 4, 5). A Marthe qui le prie de rendre à son frère Lazare la vie du corps, le Sauveur donne l'assurance qu'il vient ressusciter les âmes de la mort du péché (XI, 21-25).

Ici, c'est avec sa divine Mère la Vierge Marie que le Christ Jésus emploie ce système de diversion, système fort habile pour dégager doucement les âmes des préoccupations terrestres, et les faire s'élever à sa suite dans les régions supérieures que jamais il ne quitte. N'est-il pas vrai que les choses sensibles sont faites non pas pour retenir notre esprit, mais pour l'élever jusqu'à Dieu? Comme

Notre-Dame, dans sa sollicitude pour les convives, représente à son divin Fils que le vin fait défaut, Jésus lui déclare que le moment d'intervenir n'est pas venu pour elle, puisque l'heure où il doit donner aux hommes le vrai breuvage dont ils ont besoin n'est pas encore arrivée. Si l'heure n'est pas venue pour le nouvel Adam de répandre son sang vivifiant, comment l'heure serait-elle venue pour la nouvelle Ève, pour *la femme* — car c'est bien à dessein que le Seigneur appelle ainsi sa Mère — de s'unir à son Époux afin de procurer aux hommes le fruit qui rend la vie?

Voici, en d'autres termes, ce qu'opère la réponse du Sauveur. Elle change le sens de l'intervention de la Vierge Marie. Notre-Dame demande du vin matériel, le Christ lui fait demander un breuvage spirituel, son propre sang, et il ne lui refuse ce qu'elle ne demande pas que pour lui promettre de l'associer étroitement à l'œuvre de notre salut. Car c'est sur la croix, assisté par son épouse, et sa compagne, *adjutorium simile sibi*, que le nouvel Adam répandra pour le salut du monde ce vin précieux, qui, étant son propre sang, est aussi celui de la Vierge Marie, comme Bossuet le déclare avec son éloquence coutumière : « Sa chair est votre chair, ô Marie, son sang est votre sang; et il me semble que ce sang précieux prenait plaisir à ruisseler pour nous à gros bouillons sur la croix, sentant bien que vous étiez la source d'où il découlait (1). » En effet, il fallait attendre l'heure du Calvaire pour que le Christ réalisât vraiment et en toute magnificence la demande de Cana. Et voilà comment, sous l'apparence d'un refus, le Sauveur promettait à sa divine Mère de lui donner tout ce qu'il voulait qu'elle demandât pour le salut des hommes. Manière divinement habile, infiniment

(1) *Sermon pour la fête du Rosaire*, éd. Lebarq, t. I, p. 87.

délicate et aimable, de rattacher sa propre Passion à la demande compatissante de la Vierge Marie, de faire dépendre d'elle l'effusion de son sang, et de lui reconnaître une sorte de juridiction sur tous les écoulements d'un breuvage dont elle-même était la source très pure.

Tandis que l'intelligence de la Samaritaine, pauvre femme ignorante et pécheresse, ne devait s'ouvrir qu'avec beaucoup de lenteur et de peine à la lumière divine, la sainte Vierge Marie, mère de la Sagesse incarnée, comprit du premier coup la réponse de son Fils et en découvrit tout le mystère. Ce n'était pas un refus, mais la promesse qu'il se réaliserait entre eux sur le Calvaire une admirable alliance, une communauté plus étroite encore, et plus intime, et plus profonde, que celle qui existe entre un époux et son épouse. Notre-Dame comprit tout de suite le sens que le Sauveur avait donné à sa propre demande. Grâce à l'Esprit de Sagesse dont elle avait la plénitude, elle conclut, sans hésitation, que le miracle sollicité par elle n'était pas écarté, mais qu'il allait recevoir dans l'intention du Christ une signification profonde. Le vin de Cana sera accordé moins pour lui-même et pour satisfaire un besoin matériel, que pour devenir le gage et le symbole d'une liqueur bien autrement enivrante, le sang de Jésus. Et ainsi le bienfait opéré sur la requête de la Vierge ne sera pas un prodige quelconque, mais il sera, au sens propre du mot, un *signe*, parce que, en manifestant la vertu divine du Christ, il représentera par avance l'œuvre salutaire de la Croix (1). Notre-Dame comprit si bien la pensée

(1) Tous les miracles rapportés par saint Jean, ou presque tous, ont un caractère symbolique : ils ont pour but non seulement de prouver la divinité du Christ, mais de traduire les différents aspects de son œuvre rédemptrice. Ainsi en est-il de la guérison du paralytique, de la multiplication des pains, de la guérison de l'aveugle-né, de la résurrection de Lazare. Le miracle de Cana nous annonce la Croix et l'Eucharistie.

de son Fils, qu'au lieu de retirer sa demande, elle enjoignit aux serviteurs de prendre leurs dispositions en vue du miracle qui allait s'accomplir, et leur dit avec une tranquille assurance, comme si elle savait ce qui allait arriver : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Nous connaissons les suites de cette intervention. L'eau contenue dans six urnes de pierre fut changée par le Sauveur en un vin exquis, qui provoqua cette exclamation du maître du festin, s'adressant à l'époux : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et, après qu'on a bu abondamment, le moins bon; mais toi, tu as gardé le bon jusqu'à ce moment. *Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc.* » Sans le savoir, le maître du festin rendait un témoignage prophétique que nous retrouvons sur les lèvres de l'Église, et où elle-même exprime son allégresse et sa reconnaissance lorsqu'elle se fait, à son tour, dispensatrice du sang rédempteur (1). Au surplus, si nous voulons savoir quels étaient les sentiments de la Vierge Marie à la suite d'un miracle qui avait comblé son cœur, nous ne pouvons faire mieux que de nous adresser à l'Église. N'est-ce pas la reconnaissance de Notre-Dame qui déborde, dans ce chant de l'offertoire, dont la liturgie fait suivre le récit du miracle de Cana : « Acclamez Dieu, vous tous habitants de l'univers, chantez un hymne à la gloire de son nom. Venez écouter, et je vous raconterai, à vous tous qui craignez Dieu, ce que le Seigneur a fait à mon âme : *Venite et audite, et narrabo vobis, omnes qui timetis Deum,* QUANTA FECIT DOMINUS ANIMAE MEAE (2). » Nous retrouvons ici les mêmes sentiments qui se donnent libre cours dans le Magnificat : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes, quia* FECIT MIHI MAGNA QUI POTENS EST : *et sanc-*

(1) Messe du deuxième dimanche après l'Épiphanie, antienne de la Communion.

(2) Offertoire de la même messe.

tum nomen ejus. Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum.

Après avoir donné le jour au Sauveur du monde, la Vierge Marie pouvait-elle espérer un plus grand privilège que celui de devenir l'Épouse du Verbe et sa coopératrice dans l'œuvre de notre rédemption?

Conclusion

L'explication que nous venons de développer parvient-elle à concilier pleinement les exigences de la lettre et l'honneur de la maternité divine? Nous avons lieu de le croire.

La propriété des termes, et de *tous* les termes, ne peut être sauvegardée, semble-t-il, de manière plus rigoureuse. D'abord, nous conservons à la négation du Seigneur : *Nondum venit hora mea,* toute son exactitude, puisque, en réalité, l'heure du Christ, cette heure unique dont dépend toute l'histoire du monde, l'heure du Calvaire, en un mot, n'était pas encore arrivée. Le moment n'était pas venu de verser aux hommes le breuvage salutaire dont ils avaient soif. Mais, de plus, nous restituons sa vigueur et sa force à l'exclamation surprenante du Christ Jésus : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Pour justifier cette expression, il ne suffit pas d'en atténuer la rigueur. Quand on a dit, comme le font les commentateurs, que le terme *mulier,* femme, appliqué à Notre-Dame, n'impliquait aucune nuance de mépris, on n'a pas encore expliqué pourquoi le Christ, dans sa sagesse infinie, donnait à une mère tendrement aimée une appellation si insolite et si étrange sur les lèvres du plus aimant des fils. C'est que, pour comprendre la signification véritable de ce terme et son divin à-propos, il faut se rappeler qu'aux noces de Cana, comme au Calvaire, c'est moins le Fils de Marie qui s'adresse à sa Mère, que le nouvel Adam à la nouvelle Ève, l'Époux à son Épouse. Comment ne pas voir que le

mot *femme* contient une allusion mystérieuse à la première parole de salut qui suivit la sentence de notre condamnation : « Je poserai des inimitiés entre toi et *la femme*, entre sa descendance et la tienne; elle t'écrasera la tête et tu chercheras à la mordre au talon (1) »? — Aux noces de Cana, le Christ promet à la Vierge Marie qu'une heure viendra où ils s'uniront dans la douleur, pour donner naissance à une humanité nouvelle. Plus tard, lorsque l'union aura été consommée sur le Calvaire, au prix d'incomparables souffrances, le nouvel Adam remettra à son Épouse, en la personne de saint Jean, le fruit de leur commun sacrifice : « *Femme*, voici votre Fils. » Tout bien considéré, il est très vrai de dire que, depuis le début de la vie publique jusqu'à l'heure de la Croix, il n'y a plus rien de commun entre la Mère et le Fils, puisque le rôle maternel de la Vierge Marie à l'égard de Jésus a pris fin avec le temps de la vie cachée, et que son rôle d'Épouse ne commence proprement qu'avec la Passion du Sauveur. De telle sorte que la coopération *active* de Notre-Dame à l'œuvre de notre salut se trouve comme suspendue pendant tout le cours de la vie publique.

Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier les avantages d'une solution qui justifie rigoureusement tous les termes du récit évangélique, en coordonne avec aisance les diverses parties, et qui, de plus, établit un lien solide entre deux épisodes visiblement conjugués.

Mais surtout, comment ne pas reconnaître que le signe de Cana ainsi expliqué fait admirablement valoir le rôle de Notre-Dame dans l'économie surnaturelle? Il nous plaît de découvrir que l'œuvre rédemptrice est subordonnée par le Sauveur lui-même, non plus au consentement, mais à la demande empressée de sa divine Mère, à qui il procurera sur la croix le vin précieux que sollicite sa tendresse

1) Gen., III, 15.

maternelle. A Cana, la Vierge Marie ne se contente pas de prendre l'initiative du miracle, mais elle préside encore à la dispensation du merveilleux breuvage. Et comme ce breuvage symbolise le sang précieux du Christ Jésus, nous découvrons du même coup le droit qui revient à Notre-Dame sur tous les écoulements du sang rédempteur.

Pour dire les choses plus simplement, *les noces de Cana furent pour la Vierge Marie l'occasion de se manifester à nous comme l'Épouse du Verbe fait chair*. Car la Vierge Marie est unie au Christ, non pas seulement en qualité de Mère, mais, de plus, et très véritablement, au titre d'Épouse (1). Épouse du Christ, Notre-Dame l'était déjà sans doute, en raison de l'union hypostatique, puisqu'en elle la nature humaine s'unissait au Verbe de Dieu, mais elle devait l'être encore, et plus proprement, du fait de sa participation au sacrifice de la Croix et de l'assistance qu'elle prêta directement au Sauveur dans l'acte même de notre rédemption. Aux noces de Cana, dans une circonstance dont tous les détails étaient divinement appropriés à ce mystère, le Christ Jésus annonça l'union qui, l'heure venue, devait se consommer entre lui et la Vierge Marie, pour le salut du monde. C'est pourquoi, tandis que l'épisode de l'adoration des Mages nous faisait saluer dans la Mère de Jésus la Mère du Roi des rois, le miracle de Cana nous révèle, de plus, que Notre-Dame est l'Épouse de ce Seigneur des seigneurs, dont elle partage à tout jamais, au ciel et sur la terre, la royauté, la puissance et la gloire :

Adstitit Regina *a dextris tuis.*

fr. Emmanuel Flicoteaux, O. S. B.

Oosterhout,
en la fête de la Visitation de Notre-Dame.

(1) Sur ce titre d'*Épouse*, donné par la tradition et par la liturgie à la sainte Vierge, nous renvoyons le lecteur à l'excellent ouvrage du Père Terrien : *La Mère de Dieu*, t. I, l. II, c. 3.

L'art de la direction spirituelle [1]

Essayons maintenant de faire la psychologie du directeur lui-même et de fixer quelques-unes des nuances de la tactique qu'il doit observer à l'égard de ses dirigés. Cette discipline peut tenir dans quelques aphorismes qu'il suffira de commenter brièvement.

1. *Manifester de l'intérêt et de la confiance aux âmes.*

La confiance mutuelle est si nécessaire à la direction qu'elle en est comme l'atmosphère respirable. La confiance qu'éprouve le pénitent pour son guide est la plus indispensable. Encore faut-il en quelque degré tout de même que le directeur ait foi, lui aussi, au moins dans le bon vouloir, les intentions, les dispositions de son subordonné, et qu'il sache le lui signifier discrètement. Là est le stimulant précieux qui, avec la grâce divine, soulève au-dessus d'elles-mêmes les pauvres âmes déjà trop souvent accablées du poids de leurs défauts. Rien ne les paralyse comme de sentir dans leur ambiance un relent habituel de mécontentement et de suspicion. Il faut leur montrer qu'on s'intéresse à elles, sans aller toutefois jusqu'à amuser leur vanité ou leur sensibilité par des attentions trop spéciales.

Cet intérêt confiant manifesté n'a absolument rien de

(1) Voir *Vie Spirituelle*, juillet 1925.

commun avec ce qu'on appelle l'affection naturelle et sensible. L'affection sensible lui est à ce point opposée qu'elle en vicierait l'air pur à l'égal d'un véritable gaz toxique. Que l'on ne se méprenne donc pas sur ce genre apparemment tendre qu'ont cru pouvoir adopter même certains saints. Les mêmes mots ont un sens différent selon la bouche qui les prononce. Bien présomptueux est celui qui se croit en situation d'utiliser le lexique d'un saint François de Sales, avant d'avoir appris, à son exemple, comme on l'a dit, à « gouverner ses adjectifs ».

2. *C'est un art que de savoir faire accepter un reproche.*

Celui-là ne cesse pas d'inspirer la confiance, tout au contraire, qui s'évertue à redresser les travers. Il faut bien sévir parfois. S'en abstenir par faiblesse ou, ce qui est pire, par crainte d'être abandonné de ses pénitents, équivaudrait à une capitulation aussi peu digne qu'elle serait funeste. Mais cet art a ses secrets. Qu'on l'apprenne des éducateurs consommés, des saints, mieux encore du Saint-Esprit lui-même. Il nous avertit, « spirituels » que nous sommes, de reprendre « en esprit de lénité ». Nous ne serions pas inspirés de la sagesse d'en haut, nous dit saint Jacques, si nous avions le « zèle amer ».

Quelles sont donc les sages recettes que dicte l'esprit de douceur? Le voici, exprimé en rapides formules, lesquelles peuvent être d'un grand profit même pour la direction extérieure et publique, celle par exemple d'un curé à l'égard de ses paroissiens.

En beaucoup de choses répréhensibles, faites semblant de ne pas voir, sans négliger toutefois de vous appliquer à tout savoir, car cette science peut vous servir un jour ou l'autre. — Ne vous emballez pas sur un soupçon et tenez votre langue tant que vous n'êtes pas péremptoirement

sûr. — Ne reprenez pas pour tout; le patient y succomberait, aussi bien sous le faix de la confusion à porter que des efforts multiples à produire. La multiplicité d'efforts n'est ni opportune ni nécessaire, une victoire partielle étant toujours de quelque manière totale. Qu'il vous suffise d'aller d'abord soit au plus urgent, soit au plus facile. — Ne reprenez pas aussitôt la faute. L'homme surpris en flagrant délit tend tous ses ressorts, justes et injustes, pour la défense. Et puis toute faute emporte avec elle son humiliation; y ajouter l'humiliation d'un reproche serait faire déborder la coupe. A noter au surplus qu'il est difficile au correcteur dans ce cas d'observer le calme voulu, puisque la soudaineté et l'imprévu ne lui ont pas laissé le temps de se composer pour la circonstance. — Pour reprendre, sachez attendre le moment psychologique. *Serva verbum tempori* (Eccle., XVII, 13). A une pénitence qui lui découvrait ses défauts dont elle s'était finalement aperçue, M. Olier répond : « Il y a six mois que je vous attendais là. » — Enfin et surtout soyons encourageants d'abord et censurons ensuite. Autant la sotte vanité humaine se raidit contre les coups, autant elle se fait câline et plate devant les caresses. Commençons par la prendre doucement par son faible; cela nous donnera pour la suite tous les droits. Un compliment discret à l'adresse, non pas des qualités personnelles, dons de l'esprit ou du cœur, ce qui serait vaine amorce pour l'orgueil, mais de tel acte généreux accompli, de telle disposition de bon vouloir constaté (et toujours l'on trouve quelque menu fait à relever), voilà, suffisamment colorée pour qu'elle passe, la pilule de la monition : avec un léger chloroforme la sensibilité s'endort et le chirurgien opère pacifiquement. Là-dessus l'Esprit-Saint semble nous inviter à son école. Non pas qu'il nous recommande la flatterie, *non in sermone adulationis*, mais la vérité équitable et engageante. Avons-nous remarqué la

manière qu'il emploie pour admonester les anges des sept Églises d'Asie? Avec trois d'entre eux, qui ont besoin d'encouragement, il débute par la reconnaissance de leurs bonnes actions : « Je sais tes œuvres, ton travail et ta patience... » Et ensuite : « Mais j'ai quelque chose par devers toi... » L'état de deux autres exige que l'on frappe un grand coup pour les ressusciter ou les réveiller, car l'un, l'Évêque de Sardes, est mort; l'autre, celui de Laodicée, est assoupi dans une insouciante tiédeur. Aussi le Saint-Esprit parle-t-il plus haut dès l'abord.

La préoccupation générale de glisser le témoignage de satisfaction à côté du blâme, ou mieux de le faire passer avant, répond à ce fait que les timides et les faibles surtout sont toujours portés à se croire l'objet d'un mécontentement qu'ils tendent à exagérer d'ailleurs, ce qui leur enlève toute force de réaction. Si l'on mesure ses invectives, si l'on ne ménage pas ses encouragements, la nature en est allégée d'autant et retrouve son équilibre.

Pourquoi, dira-t-on, tant de précautions pour corriger, ce qui est du reste un devoir? Parce qu'une correction manquée produit souvent plus de mauvais résultats que de bons, quand il s'agit surtout de la direction publique. Combien de maladresses irréparables, occasionnées d'ordinaire par un zèle bien intentionné, mais intempestif! D'autre part l'habileté dans la censure confère le droit de tout dire; et souvent il arrive que les plus battus soient les plus satisfaits.

Certains cas exceptionnels commandent une tactique un peu différente. Une sévérité plus démonstrative et plus immédiate est de mise s'il s'agit par exemple d'écarts gravement scandaleux, ou encore lorsqu'on veut éprouver mûrement une âme en l'humiliant de façon peu commune. L'abbé Chaumont s'entendait à cette discipline de

l'humiliation. Le P. Chevrier surtout y excellait. En veut-on un échantillon? Voici comment il formait au mépris d'elle-même Mlle Tamisier, l'initiatrice des Congrès eucharistiques : « Vraiment, lui écrivait-il en 1872, rien n'arrête votre présomption. Vous voulez retourner le monde avec le Saint-Sacrement adoré comme vous l'entendez. Vous vous croyez capable de donner des idées aux autres, vous ne serez jamais propre à rien. Vous végéterez toujours, pauvre être inutile... Faites votre pauvre salut, ce sera déjà bien beau. Tison de purgatoire, hélas! que vous aurez à expier, avec votre orgueil! Vous n'obtiendrez rien, parce que vos désirs ne sont pas assez purs... Jamais, entendez bien, le bon Dieu ne se servira de vous. » Un autre jour : « Avec vos écritures, de l'encre et du papier, vous n'aboutirez à rien... Inutile de me dire vos projets, vos enchaînements d'œuvres, tout cela ne vaut rien. Servez le bon Dieu humblement dans votre coin. Disparaissez. Pourquoi vous mettre toujours en évidence? » Une autre fois encore : « Tout le monde vous connaît. Vous êtes reçue par les évêques, et cela vous va. Ils vous bénissent, mais toutes ces bénédictions n'entrent pas à cause de votre orgueil. Ah! je vous connais bien! »

A ce ton de langage on serait porté à croire que le P. Chevrier s'est trompé. Il s'est trompé si peu que, sans cette probation d'humilité, nous n'aurions vraisemblablement pas connu ces admirables manifestations eucharistiques que déjà Léon XIII considérait comme une des plus grandes consolations de son pontificat. Et qui pourrait mesurer l'étendue du mouvement qui en est issu en faveur de la dévotion à l'Eucharistie? Quel chemin parcouru depuis cinquante ans! S'il n'est pas téméraire d'attribuer à de petites causes de grands efforts, quel bien précieux pour l'Église qu'un bon directeur!

Et tel fut le système de ce saint prêtre, rude parfois pour

les âmes d'élite, il était d'une bonté extraordinairement prenante pour les pauvres pécheurs. Si bon que cela lui donnait le pouvoir efficace de tout faire accepter. « Personne, a écrit une de ses pénitentes, personne ne m'a autant signalé mes défauts et dit des choses aussi fortes, j'allais presque dire des choses aussi dures, si l'on pouvait se servir de ce terme avec le plus doux, le plus paternel des directeurs. »

3. *Exploiter la qualité dominante.*

C'est une loi que l'on doive attendre un fruit de chaque essence selon sa vigueur de sève : « Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons? » est-il dit en saint Matthieu (*Matth.* VII, 16). « On ne récolte pas, dit saint Luc, de figues sur les épines, et l'on ne vendange pas le raisin sur un buisson » (*Luc*, VI, 44). « Est-ce que, dit saint Jacques, une fontaine peut faire couler de la même source une eau douce et amère? Un figuier peut-il porter des raisins, et une vigne des figues? Ainsi l'eau salée ne peut faire de l'eau douce » (*Jac.*, III, 11, 12).

Il faut donc se contenter de tirer de chaque fonds de nature ce qu'il est apte à produire. Cette richesse foncière sera chez les uns le cœur avec ses généreux élans, chez les autres le savoir-faire pratique; en celui-ci l'esprit d'initiative, la ténacité persévérante en celui-là; dans le premier, le don d'influence et d'entraînement, dans le second un talent de faire beaucoup de besogne sans bruit.

Au directeur, il appartient de discerner le grand ressort, s'il en est un. A vrai dire, tous ont leur qualité dominante, comme chacun a son défaut dominant.

Ce qui importe surtout, c'est la mise en valeur de cette ressource essentielle. Le mieux, souvent, sera d'en tirer parti tout en la laissant ignorer; car le plus urgent n'est

pas de révéler les hommes à eux-mêmes, du moment que sont utilisées les meilleures facultés dont ils disposent.

En fait, nos directeurs de jeunesse et de patronages peuvent en témoigner, on arrive à mettre en branle, d'une façon parfois surprenante, certaines dispositions ou que les jeunes gens possèdent, ou qu'on a réussi à exalter à leurs yeux. Ce que d'aucuns s'appliquent à cultiver chez les scouts, par exemple, le sens de la discipline et de l'honneur, d'autres s'essaient également à le faire sur un autre terrain en aiguisant le sentiment du surnaturel. Le sens du surnaturel, dans une âme baptisée qu'on a pris la peine de former et d'instruire, est un mobile d'une efficacité plus profonde et plus commune qu'on ne pense.

Mais les qualités naturelles présentent aussi leur intérêt pratique. Que le directeur, comme le jardinier qui à la fois émonde et épargne, tienne en sage réserve les vigoureux rejetons qu'il rencontre.

4. Faire vouloir.

Parmi les qualités choisies pour une spéciale culture, il faut donner la primeur à l'initiative de la volonté.

Le propre de la direction n'est pas que le directeur substitue sa volonté personnelle à celle de son pénitent, même sous prétexte que rien n'est plus méritoire que l'obéissance. Pousser à l'extrême cette tendance serait exposer le dirigé à ne plus avoir de volonté du tout, à devenir passif dans les grandes et petites choses, et même, ce qui est plus funeste encore, à ne plus rien savoir décider par lui seul, étant asservi à une volonté étrangère. Plusieurs en arrivent à ce système aussi fastidieux pour le conseiller que nuisible au consultant, à demander avis pour les détails les plus insignifiants.

Ni Bossuet ni saint François de Sales n'ont entendu

mener les âmes de cette manière. Le premier ne les conduit pas, il les fait se conduire elles-mêmes, d'après l'esprit de Dieu en elles, c'est-à-dire, en fin de compte, d'après leur propre volonté guidée par le mouvement de l'Esprit-Saint. C'est assez que sa direction, à lui, assure la rectitude et la subordination exacte de la volonté aux divines influences de la grâce.

Aussi est-il à propos de ne diriger que dans les grandes lignes, et par principes, laissant à chacun le soin de faire l'application de détail dans la conduite pratique.

5. *Plutôt demander que commander.*

C'est un peu la conséquence de ce qui vient d'être dit. L'attention à respecter chez les âmes la libre expansion de la volonté entraîne chez le directeur une attitude d'autorité plutôt réservée. A première vue, cela peut paraître une faiblesse.

Bien que, en plusieurs cas, le ton du commandement soit de saison, avec les scrupuleux, par exemple, avec les tempéraments perplexes, irrésolus et abouliques, parce qu'il faut leur rapprendre à se déterminer, la direction spirituelle n'est pas précisément un régime de for externe. Saint François de Sales était si peu pour la contrainte, qu'il exerçait sa maîtrise beaucoup plus par désirs exprimés que par vouloirs impérieusement signifiés. « Souventes fois, disait sainte Chantal, j'ai eu peine de ce qu'il ne me commandait pas assez. » Est-ce elle qui a raison de se plaindre, ou lui qui aurait tort? L'attitude du saint Docteur paraît bien un système raisonné et voulu. Le P. Chevrier, dont nous avons parlé, si rude parfois dans le ton et si personnel, professait un souverain respect pour la spontanéité de la volonté. Selon le propos d'une de ses pénitentes, rapporté par son biographe, « dans l'œuvre de

la perfection, comme aussi dans toutes les pratiques non essentielles de la vie chrétienne, le Père a toujours eu pour principe de ne rien imposer. Il disposait l'âme et il attendait qu'on agît par soi-même ». « Il faut laisser les âmes vouloir par elle-mêmes, disait-il, alors on peut espérer plus de constance. »

6. *Ne pas exiger la perfection du premier coup.*

Les progrès sont nécessairement lents. C'est une illusion propre aux commençants que de croire la perfection à la portée de la main. L'erreur serait non moins grossière chez le guide qui les y jugerait aptes à bref délai.

La nature ne fait rien par saut. Ni la grâce. Pour l'ordinaire du moins. Et il y aurait témérité de mettre un commençant parmi les exceptions, puisque, par hypothèse, l'expérience faisant défaut, rien ne justifierait une mesure exceptionnelle.

Plusieurs inconvénients sont à craindre si le débutant embrasse plus de pratiques qu'il ne convient, ou de pénitences que ne comportent ses forces physiques et la grâce actuelle. Péril de présomption qui fait croire qu'on est déjà parfait; or une sainteté prématurée est fort sujette à caution, comme sont d'une fragilité inquiétante ceux qui grandissent trop vite. Péril de recul. Pas plus que le voyageur qui, le matin, entreprend une longue route, les âmes ne gagnent à s'essouffler dès l'aube. Le stationnement forcé est déjà une sorte de lâcheté, à plus forte raison le recul. Celui qui ne reste pas à la hauteur de ses résolutions se montre indigne du Dieu qu'il voulait servir plus étroitement. Il se paralyse lui-même en ce sens que, pour avoir présumé des forces qu'il n'avait pas, il va être tenté de ne plus croire à celles qu'il a. Était-ce la peine de se mettre si largement en frais, pour choir lamentablement, avec

une difficulté accrue de reprendre la marche? Combien prudent est le « modérateur » — son nom même est un programme — qui use autant et plus du frein que de l'aiguillon et qui apprend aux âmes à aller doucement pour aller longtemps !

7. *Peu de paroles.*

C'est faire preuve d'une grande maîtrise de soi en même temps que d'une science consommée que de savoir parler peu, quand on enseigne. Idéal difficile à atteindre. Encore est-ce quelque chose d'y tendre. C'est aussi l'art du vrai directeur.

S'il s'agit de direction écrite, notons seulement que, là, une sobriété de paroles particulièrement s'impose, ne voulût-on que sauvegarder l'ascendant de sa plume. Tel un Bossuet, maître dans l'art de ne dire que ce qu'il veut dire, et de le dire en des termes qui ne souffrent, pour ainsi parler, ni équivalents ni variantes. Si mesuré est-il qu'on le voit ne répondant pas toujours à tout ce qu'on lui demande. Entendez bien que ce silence doive être interprété comme une réponse; il le déclare et il le veut.

La direction orale ne sera pas différente. Qu'on ne s'y perde point en de longs verbiages qui seraient la pire corruption de la meilleure chose. Si plusieurs ont paru surpris de voir un saint François de Sales supporter patiemment pendant des heures le caquetage d'importunes visiteuses, ce qui, disait-il, ne laissait pas de leur être bienfaisant, nul n'a jamais soutenu que l'entretien se soit éternisé par sa faute à lui.

8. *Enfin varier les exigences et le ton suivant les progrès accomplis.*

Les commençants sont exposés à certaines défectuosités

particulières qui réclament une répression dont le besoin ne se fait pas sentir avec ceux qui sont plus avancés, et surtout avec les parfaits. C'est ainsi qu'ils sont enclins à exagérer les pénitences, à se croire élevés en oraison pour quelques suavités ressenties, à concevoir facilement une bonne opinion d'eux-mêmes, à critiquer volontiers les autres ou à se scandaliser. Ces tendances demandent à être refrénées d'autant. Par ailleurs les débutants appellent une plus grande indulgence et, comme les enfants, veulent être encouragés et soutenus.

Avec les progressants, il faut se rappeler que chez eux l'exercice des vertus est plus approfondi. L'humilité change d'aspect avec les progrès réalisés. Loin d'être de surface comme celle qui consiste à avoir de bas sentiments de soi-même, elle accepte les mépris venus du dehors, ce qui est autrement difficile. C'est donc une forme de vertu plus solide qu'il faut leur prêcher. De même pour ce qui regarde les façons d'aller à Dieu dans l'oraison. Elles évoluent selon la marche ascendante, depuis l'oraison de méditation jusqu'à l'oraison d'affection, jusque, parfois, à l'oraison de simplicité et d'union.

Avec les parfaits, à cause des épreuves spéciales qui leur sont souvent réservées, le directeur usera de charité et de compassion, les portant à la confiance, sans cesser de les maintenir dans une humble défiance d'eux-mêmes.

*
* *

Sur le lieu et le temps de la direction, il suffirait de noter que, en principe, la direction des âmes se fait au saint tribunal. Cette règle se justifie d'elle-même. Toute autre manière a besoin d'être légitimée par de bonnes raisons, et en même temps conditionnée par des réserves de dis-

crétion et de prudence que dictent le bon sens et l'esprit de foi, quand il s'agit de certaines directions du moins.

Deux questions, à cette occasion, peuvent se poser :

Est-il à propos de diriger par lettre? Se peut-il que le directeur ne soit pas en même temps le confesseur?

La direction par correspondance est une forme jusqu'à un certain point consacrée par l'expérience. Nous voyons des saints et d'éminents personnages qui ont cru pouvoir et devoir s'occuper de la conduite de telles ou telles âmes en écrivant à leur adresse de plus ou moins longues épîtres. Les lettres de saint François de Sales sont un modèle du genre. Celles de Fénelon et de Bossuet revêtent une valeur objective, indépendemment du bien très personnel poursuivi chez leurs destinataires; et chacun peut y trouver le charme et l'intérêt d'une manne secrète qui s'adapte à tous les goûts et à tous les besoins. Pour citer des noms plus rapprochés de nous, la correspondance spirituelle de Mgr d'Hulst et celle de Mgr Gay nous offrent, avec une réelle jouissance pour l'esprit, des vues ascétiques générales infiniment précieuses.

Abstraction faite de la façon magistrale d'écrire, qui n'est donnée qu'au très petit nombre, faut-il ranger ce genre épistolaire dans la catégorie des choses exceptionnelles, en tant que méthode de direction? Ou convient-il de l'ériger en système?

Nous pensons qu'une sobriété qui ne sera jamais excessive s'impose en cette délicate matière. L'on pourrait apporter plus d'une raison sérieuse. Une lettre, écrite plus ou moins en retard, ne répond déjà plus à l'état d'âme actuel qui est souvent chose essentiellement mouvante.

D'autre part elle n'est jamais qu'un monologue succédant après un certain intervalle à un autre monologue, ce qui est fort loin de valoir ce dialogue vivant où les idées exprimées en s'entre-croisant vont s'éclaircissant et se

précisant l'une par l'autre. Elle est encore, si l'on n'y prend garde, une trop facile mise en scène de la personnalité par ce qu'elle a de petits côtés : désir de faire occuper de soi, de s'attirer l'estime et la louange, recherche de discours plus ou moins subtils plutôt que de solides vertus, prétention au parler mystique, ou, ce qui ne vaut pas mieux, tendance à amuser le cœur plus qu'à nourrir l'esprit, dans l'oubli total de la grave sentence de l'Imitation : *Nec velis quod aliquis tecum in corde suo occupetur, neque tu cum alicujus occuperis amore.* Vaine occupation qui risque de retenir même ceux qui s'en défendent, à plus forte raison ceux qui la caressent. Enfin il y a l'inconvénient léger, toujours possible, que ne se mêle à la conversation l'oreille d'un tiers, plus que cela peut-être, le regard indiscret de tout le monde, puisque, selon le proverbe, *scripta manent.*

Sont-ce là des motifs suffisants pour condamner le genre? Il nous semble que la direction épistolaire est affaire d'ordre plutôt exceptionnel, et ne cesse, même lorsqu'elle a sa raison d'être, de commander de sages réserves.

Si l'on admet en thèse générale que la direction ne fasse qu'un en principe avec la confession, il paraît bien de ce chef qu'elle doive être régulièrement orale. C'est là sa nature première et spécifique. Se présentant d'ailleurs sous des allures tout intimes et de for interne, elle demande à être protégée d'un voile de discrétion d'où la ferait sortir en quelque mesure toute communication écrite, laquelle devient par le fait très voisine du domaine public. Sans doute le plein assentiment du correspondant délie le confident de toute responsabilité de révélation. Mais les pénitents ont besoin parfois d'être défendus contre eux-mêmes.

Régime d'exception donc et qui appelle plusieurs pré-

cautions. Rien selon toute apparence ne le légitimerait entre correspondant et correspondante de première jeunesse. Jeunes ou non, que l'un et l'autre, s'ils ne veulent ni perdre le temps ni se compromettre, aient à cœur de se rappeler, en vue du ton à observer, ce que Bossuet appelle si bien « l'incompréhensible sérieux de la vertu chrétienne ». Chez celui-ci jamais de ce style badin et plaisant qui, s'il fait voir qu'on est spirituel, ne montre guère qu'on l'est dans le sens où il le faudrait. Pas davantage de ces airs flatteurs et complimenteurs, encore qu'on soit encourageant. Rien enfin de ce qui entretiendrait ou l'amour-propre ou le sentiment naturel, ce que l'on devrait considérer comme le rebours de la direction. Et puis trêve des inutilités et du remplissage !

Autre question. Est-il à propos qu'une personne ait un directeur et un confesseur distincts? Ou ne vaut-il pas mieux qu'on s'adresse au même prêtre tant pour la confession que pour la conduite ?

Posons encore comme règle générale que le confesseur possède plus que quiconque l'ensemble des éléments nécessaires pour juger sainement des états d'âme parfois très complexes, ce qu'un directeur sans la confession ignore le plus souvent. La direction appartenant plus ou moins comme partie intégrante au ministère du saint tribunal, celui-là a principalement grâce pour diriger qui a grâce pour absoudre. Les deux fonctions ne demandent pas à être disjointes, au contraire. Sainte Thérèse ne craignait pas de solliciter pour sa conduite une direction à quelque humble vicaire de village à qui elle se confessait par hasard au cours de ses voyages.

Pour démontrer que non seulement les curés des grandes villes, mais encore ceux des petites paroisses de campagnes ont grâces d'état pour bien diriger, M. de Lantages prend complaisance à raconter qu'une personne favorisée

de grâces exceptionnelles vint un jour trouver le curé de son village et lui dit : « On me conseille d'aller bien loin pour me mettre sous la direction de quelque homme très éclairé et très saint. Mais je n'ai pas d'autre pensée que de m'adresser à vous qui êtes un directeur du choix de Dieu. » Ainsi vécut-elle saintement sous la seule direction de son curé, qui était un pasteur de vocation et avait la grâce de son état. Ce qui fait dire au même auteur : « Tous les curés du choix de Dieu ne manquent pas des qualités nécessaires pour être de fort bons directeurs, s'ils vivent selon leur grâce. »

Il n'en est pas moins vrai que, dans certains cas particuliers et pour des raisons jugées suffisantes, quelqu'un éprouve le besoin de s'adresser pour la direction à un autre que le confesseur. L'intention droite et l'utilité peuvent rendre légitime le procédé, pourvu qu'on ne l'adopte pas sans discernement, qu'on y ait recours avec mesure, et plutôt pour les choses plus importantes. Le prêtre sollicité dans ce sens ne doit s'y prêter qu'à très bon escient. S'il arrive un conflit entre les deux autorités, cela peut créer un embarras pour la personne qui a partagé sa confiance. Bossuet voulait dans ce cas, c'est ainsi qu'il s'en explique à Madame du Mans, qu'on lui soumît la difficulté, à lui directeur, et que, en attendant, on demeurât pleinement soumis au confesseur. Il apparaît d'ailleurs assez clairement qu'il s'arrangeait le plus souvent pour être finalement d'accord avec ce dernier.

La conclusion qui semble s'imposer est qu'il serait infiniment souhaitable que tous les confesseurs se rendent assez habiles dans le gouvernement de toutes les âmes pour que quelques-unes d'entre elles ne se croient trop aisément en nécessité d'aller chercher ailleurs un supplément d'information. Ils agiront ainsi en conformité avec la grâce de leur état, comme avec la nature et la vertu du sacrement

qui attend d'un seul ministre la plénitude de ses effets. Saint Paul mentionne bien les *divisiones ministrationum*. Ici les fonctions ne sont pas de celles qui s'opposent ni même qui soient simplement étrangères l'une à l'autre. Ne séparons pas sans raison suffisante ce que Dieu a uni.

L. P.

Dans l'intimité du Sacré-Cœur

La Mère Jeanne de Saint-Matthieu Deleloë[1]

Moniale bénédictine (1604-1660)

II. — *Les secrets du Cœur divin.*

Ayant donc conduit la Mère Deleloë à ces hauteurs spirituelles, Notre-Seigneur commença de lui confier, dans un commerce affectueux et fréquent, ses « secrets ». Ces *Communications* durèrent peut-être quatre ans, en tous cas trois ans au moins : de juin 1645 à mai 1648 (2). A les lire, rapportées par la Mère Deleloë, on est frappé de constater avec quelle précision et même avec quelle ampleur la doctrine du culte du Sacré-Cœur y est exposée, — encore que tous les éléments en soient dispersés à travers les *Communications* et non pas coordonnés en une synthèse dogmatique. Le résumé de la théologie de la dévotion au Sacré-Cœur, avec ses précisions actuelles, permettra d'en mieux juger.

(1) Cf. *Vie Spirituelle,* juillet-août 1925.

(2) A cette date sainte Marguerite-Marie n'était encore qu'une enfant âgée de dix mois, étant née le 22 juillet 1647.

Le culte du Sacré-Cœur est, de toute évidence, en relation directe et intime avec l'Incarnation, avec l'apparition en notre monde d'un Homme-Dieu : il en est une conséquence logique. De ce fait on peut déjà augurer une certaine complexité de la dévotion au Sacré-Cœur. L'objet de cette dévotion se présente en effet comme assez complexe : il apparaît cependant que l'élément premier en est *le cœur matériel et organique* du Christ. Ce cœur, partie de son humanité, a droit à nos adorations en raison de l'union substantielle de l'humanité du Christ au Verbe divin. Mais le culte rendu au Cœur ne s'arrête pas à lui : il va jusqu'à la personne même du Christ : en adorant le Cœur de Jésus, c'est sa personne que nous adorons, comme en baisant la main de quelqu'un, c'est à ce quelqu'un que nous rendons hommage. De cette première façon le culte dépasse déjà le cœur de chair lui-même. Il le dépasse encore en ce que, adorant le cœur du Christ, nous adorons ce qu'il *symbolise* pour nous : *l'amour de Jésus*. Deux éléments constituent donc la dévotion : l'un sensible, matériel : le cœur de chair; l'autre spirituel : l'amour qu'il symbolise. Si le culte ne doit pas s'arrêter au premier élément comme tel, il n'est cependant pas autorisé à l'oublier pour ne retenir que le second. En un mot, le cœur de chair est bien *l'objet* du culte, non pas en lui-même, ni pour lui-même (1),

(1) En lui-même et pour lui-même, le cœur de chair du Christ, comme aussi bien toutes les perfections créées du Christ, aurait droit à un culte de dulie, ou plutôt, si l'on veut, d'hyperdulie. C'est le culte que nous rendons au Cœur très pur de la sainte Vierge. Mais l'Église, pour éviter les erreurs possibles, n'a pas consacré l'usage ou la pratique officielle de ce culte, qui demeure seulement implicite en son esprit. Le danger serait, en effet, de s'en tenir à cette vénération et à ce culte inférieurs du Christ, de ne plus considérer en lui que l'homme et d'oublier le Dieu.

En réalité, envers le Christ, *Dieu Incarné*, le culte premier et essentiel est latreutique, c'est-à-dire d'adoration, et le culte de dulie n'est qu'accessoire et complémentaire.

mais en tant que symbole, emblème de l'amour de Jésus, de ses excellences intimes, de ce qu'il a fait et souffert pour nous. Nos hommages ne s'adressent ni à l'amour en lui-même, ni au cœur en lui-même, mais *au cœur aimant*, ou bien encore à l'amour de Jésus « sous la figure de son cœur de chair », comme s'exprimait sainte Marguerite-Marie. Ces deux éléments sont inséparables, et la vraie et sainte dévotion au Sacré-Cœur est celle qui évite de négliger l'un aux dépens de l'autre.

Si le culte ne s'arrête pas au cœur de chair, il ne s'arrête pas non plus à l'amour, entendu au sens étroit du mot. Toute notre vie, en effet, affective, intellectuelle et morale, a son retentissement dans notre cœur. Impossible dès lors d'honorer le cœur vivant du Christ sans honorer du même coup la vie intime de Jésus, qui nous conduira encore comme naturellement à la personne même de Jésus. De sorte que la dévotion au Sacré-Cœur se présente « comme la dévotion à Jésus se montrant à nous, en nous montrant son cœur dans sa vie intime et ses sentiments les plus personnels, lesquels d'ailleurs ne disent qu'amour et amabilité (1) ». Ainsi se justifient ces modalités du culte du Sacré-Cœur : Cœur méconnu et outragé, Cœur agonisant, Cœur eucharistique, insistant sur certains aspects de la vie et de la personne du Christ qui mettent en un plus saisissant relief son amour et son amabilité. En définitive, l'objet principal et unificateur, en lequel se résument tous les autres, du culte du Sacré-Cœur est l'amour, l'amour de Jésus, son amour créé, humain. Mais est-ce son amour pour les hommes ou son amour pour Dieu ? Premièrement, et sans aucun doute, c'est son amour pour les hommes, puis son amour pour Dieu, source du premier, et envisagé comme l'un des sentiments les plus parfaits qui animent son Cœur.

(1) P. Bainvel, S.J., *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 131.

La dévotion au Sacré-Cœur peut-elle aller plus loin et, s'appuyant sur ce fait que le Christ est un Homme-Dieu, que son humanité est substantiellement unie à sa divinité, s'étendre à l'Amour incréé, donc proprement divin du Christ? Oui, dans la mesure où le cœur de chair symbolise l'Amour incréé, considéré dans la personne du Verbe incarné comme cause de l'Incarnation et de la Rédemption. C'est donc en tant que l'amour créé dépend de l'Amour incréé, et le suppose, qu'il peut le symboliser et le signifier, bien qu'indirectement. Or, d'une part, l'Amour divin est la source et fait la perfection de l'amour humain du Christ; et d'autre part, toute l'humanité du Christ, son corps, son âme, et donc son amour, sont instruments de la grâce et de notre sanctification entre les mains de Dieu, de l'Amour incréé. « La dévotion au Sacré-Cœur a donc bien le droit de remonter jusqu'à l'amour divin par la vertu duquel nous sommes reliés physiquement dans notre sanctification au Cœur de chair et à l'amour humain de Jésus. » Le culte du Sacré-Cœur honore bien tout l'amour, humain et divin, de Jésus. Or l'amour incréé de Jésus, qu'est-ce sinon l'amour divin, intratrinitaire lui-même, l'amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit? Ainsi le culte du Sacré-Cœur, dévotion sensible s'il en fut, nous achemine et nous introduit jusqu'au sein même de l'ineffable Trinité d'Amour. Réalisation magnifique des paroles du Christ : « Je suis la voie..... Personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler. »

On trouve cette doctrine dans les *Communications*, non pas sans doute avec une si rigoureuse précision, — il était encore trop tôt et la Mère Deleloë n'est pas une théologienne comme sainte Gertrude, — mais profondément, amoureusement vécue, avec *ce sens catholique* des saints. Dans son oraison la Mère Deleloë avait grand soin d'aller à Dieu par l'humanité du Christ, le sûr et droit chemin;

dans sa dévotion au Sacré-Cœur elle n'a garde de s'écarter de cette voie. Si dans les *Communications* le Bien-Aimé est plus souvent le Verbe, il est aussi l'Homme-Dieu, le Jésus des Évangiles revêtu de notre corps mortel, celui qui a uni la Mère Jeanne à son Humanité sainte par les mystiques épousailles :

« Le 17 juin, étant devant le Saint Sacrement, honorant les souveraines grandeurs de mon Seigneur, il m'approcha amoureusement le cœur de son Cœur divin, disant : « *Ce Cœur m'appartient* » (p. 202). — « Le 2 août après avoir communié, mon Bien-Aimé se représenta dans mon intérieur avec grande majesté, me communiquant une grande lumière pour me faire voir et entendre comme il est vrai Dieu *et vrai homme*, fils du Père céleste par la génération éternelle et ineffable, *et fils de la glorieuse Vierge Marie par sa naissance temporelle et très adorable*. Puis il me fit entendre..... qu'en vertu de ses mérites infinis qu'il nous avait acquis *en tant qu'homme*, il m'appliquait... l'efficace de l'indulgence de ce jour » (p. 205-206). — « ... Comme nos cœurs se regardaient en s'entre-aimant intimement, j'entendis de ce cœur très aimable : « *Je suis ce même cœur qui s'est tout donné à vous, ma bien-aimée* » (p. 212). — « *Vous à moi et moi à vous, ma bien-aimée* ». Puis ce divin Seigneur donna à entendre comme il est l'Époux de mon âme » (p. 215). — « ... J'entendis de ce très aimable Époux au plus intime de moi-même : « *Je vous ai donné mon cœur divin afin que vous m'aimiez avec icelui* » (p. 233). — « Mon âme était presque continuellement avec cette agréable compagnie *du Bien-Aimé et* des trois Personnes divines » (p. 214).

Le Sacré-Cœur lui apparaît comme un cœur souffrant, celui qui a souffert la Passion, qui a été immolé en « propitiation pour nos péchés, rassasié d'opprobres, brisé de douleur pour nos péchés, obéissant jusqu'à la mort, percé par la lance (1) », — bref, comme le Crucifié du Calvaire :

« J'entendis intérieurement de mon Bien-Aimé que l'amour

(1) *Litanies du Sacré-Cœur*, invocations 22 à 26.

excessif qu'il portait à nos âmes avait été cause qu'il voulut *pâtir* seul sans aucun soulagement ni réconfort » (p. 220). — « Je remerciais mon Bien-Aimé de l'amour avec lequel il avait enduré et souffert les *peines* et *affronts* de sa douloureuse mort et passion » (p. 223). — « Il me fut alors vivement représenté les *peines* et *souffrances* que ce divin Seigneur avait pâties pour notre amour ; mais particulièrement *les extrêmes langueurs, détresses, angoisses et alangourissements de ce Cœur* divin et très aimable étant *en croix et aux abois* » (p. 224). — « ... Il se donnait tout à mon âme,... en possession et jouissance comme son propre héritage, que sa Majesté nous avait acquis par les mérites infinis de ses peines et travaux » (p. 238). — « ... Cette adorable Trinité se complaît infiniment dans l'amour de ce Cœur sacré, par lequel sa Majesté regarde nos âmes et les aime infiniment, comme étant *le prix de son sang précieux* » (p. 256). — « Je voyais que toutes ces grâces m'étaient faites et acquises par l'amour et *les douloureuses souffrances* de mon Bien-Aimé » (p. 261).

Ce Cœur, qui « a tant aimé les hommes » qu'il a souffert la passion et subi la mort pour les racheter, s'est acquis par là même le droit d'être auprès d'eux le premier et universel dispensateur de la grâce, de toute grâce, et d'être entre les mains de Dieu l'instrument de leur sanctification, et leur Médiateur tout-puissant :

« ... Voyant et expérimentant mon extrême pauvreté et indigence, aussitôt l'abondance et infinie affluence de ce Cœur se représente amoureusement pour satisfaire et subvenir à toutes les nécessités de mon âme » (p. 243). — « Je voyais par une connaissance et certitude comme *mon très unique Bien-Aimé opérait* [ces grâces] en moi et par moi, *par son Cœur très aimable;* mais particulièrement lorsque je me disposais pour communier, ce très adorable Seigneur *me disposait* de même *par son Cœur très aimable,* embellissant et enrichissant mon âme par ses mérites infinis » (p. 248). — « Il me fut aussi alors donné à entendre comme tous les saints et les bienheureux avaient *reçu la purification et la sanctification de leurs âmes de cette source et abîme d'amour* et de toute pureté et sainteté. Je vis aussi que *toutes les grâces, qu'ils ont reçues* en terre, *et nous*

aussi, et la gloire qui leur est communiquée au ciel, *procèdent de ce principe d'amour, le Cœur de mon Bien-Aimé,* comme les rayons procèdent et dépendent du soleil » (p. 251). — « Je vois que ce très aimable Cœur ne cesse à tout moment de nous offrir et communiquer ses grâces pour y (à la dignité d'enfants de Dieu et cohéritiers) parvenir » (p. 256). — « Cette souveraine bonté me fit voir et me donna à entendre que *c'était par sa souveraine sainteté et par ses mérites infinis que les bienheureux* du ciel étaient *sanctifiés et glorifiés* » (p. 242) (1).

Plus encore que souffrant, le Sacré-Cœur est pour la Mère Deleloë le Cœur eucharistique. A cette époque, où les doctrines de Jansénius écartent les âmes de la sainte communion, la prieure des bénédictines s'approche souvent, très souvent même, de la sainte Table. Comme avec prédilection, c'est dans le sacrement de son Corps et de son Sang qu'elle aime contempler le Cœur divin, son Bien-Aimé; nombre de faveurs et de communications lui sont accordées au moment de ses communions. Par sa pratique même et par les communications qu'elle doit consigner par écrit, la Mère Jeanne proteste contre l'erreur janséniste et dénonce la saine doctrine de l'Église. Ne dirait-on pas que la Providence se plaît à susciter en ce XVII[e] siècle des âmes saintes dont la vie et les écrits s'opposeront comme un rempart aux doctrines pernicieuses de Jansénius? (2)

« Adonc, ce très aimable cœur tout de bonté se manifesta au plus intime de mon âme. Avec cela il me fut donné une vue fort vive de sa très amoureuse présence au Saint-Sacrement de l'autel » (p. 199). — « Je considérais la grande libéralité du divin Sauveur de s'être ainsi donné à nous dans le Saint-Sacre-

(1) « Lorsque la lance m'ouvrit le côté, j'ai présenté, dans mon Cœur, le breuvage de vie à tous ceux qui avaient puisé en Adam le breuvage de mort, afin qu'ils devinssent tous fils de la vie éternelle et fils du salut en moi qui suis la vie. » Sainte Mechtilde, *Le livre de la grâce spéciale,* 1re p., ch. 18.

(2) Cf. *La Vie Spirituelle,* juillet 1924, p. 439 et 440.

ment. Sa divine bonté me communiqua alors une grande lumière pour connaître ses souveraines grandeurs et l'*amour infini de son Cœur divin*, qui reluit merveilleusement *en cette donation de sa divine personne* ». (p. 212). — « Le 18 octobre (1647), comme j'achevais de communier, mon très aimable Seigneur se manifesta avec grande démonstration d'amour au plus intime de mon intérieur, comme un très puissant et très débonnaire Époux » (p. 237). — « Une autre fois après, *comme j'avais communié*, je recevais encore une faveur si grande de mon Bien-Aimé que je ne saurais jamais suffisamment la déclarer. Il m'était montré par une vue et lumière fort élevée comme ce très aimable Seigneur *m'ouvrait son Cœur divin* et avec des caresses inexplicables me disait amoureusement : « Puisez, ma bien-aimée, comme vous désirez, de ces délices et richesses infinies » (p. 238). — « Le 17 novembre, comme j'assistais à la messe, mon âme connut par une manière fort spirituelle la venue de Jésus-Christ en la sainte hostie et elle fut en un instant attirée amoureusement en ce divin Seigneur, et unie étroitement à ce Cœur divin et plongée en icelui comme en la vraie fournaise d'amour » (p. 243).

Mais voici de quoi surprendre au premier abord. Dans le Saint-Sacrement la Mère Deleloë voit non seulement le Sacré-Cœur, mais la Trinité tout entière :

« La veille de saint Pierre (28 juin 1645), le matin, entrant dans l'oratoire et me prosternant devant le Saint-Sacrement, je fus soudainement prévenue d'une grande faveur de la *très sainte Trinité, qui me manifesta son adorable présence en ce Saint-Sacrement* » (p. 204). — « Le 15 septembre (1649), ayant communié, mon âme s'employait toute à aimer, honorer et reconnaître la *très adorable Trinité en ce Saint-Sacrement* que j'avais reçu » (p. 231).

Prises à la lettre, ces expressions seraient évidemment inexactes. Mais il ne faut pas se laisser tromper sur leur vrai sens, et il n'est que de les bien entendre pour en saisir l'orthodoxie sous la gaucherie des formules. Dans l'Eucharistie, il y a premièrement le Corps et le Sang, auquel sont conjoints l'Humanité et la Divinité du Verbe. Sous les

espèces sacramentelles sont donc présents d'abord le Corps et le Sang du Christ, mais unis substantiellement et personnellement à la Personne divine du Verbe. Comme d'autre part le Père et le Saint-Esprit sont inséparables du Verbe, on peut dire que le Père et le Saint-Esprit sont présents dans le Saint-Sacrement, mais *seulement par concomitance.* Avec ces réserves on peut dire la Trinité présente dans le Saint-Sacrement (1). Ces formules d'ailleurs, par lesquelles la Mère Jeanne tâche à s'exprimer de son mieux, montrent que sa dévotion s'adresse bien à la personne de Jésus, à toute sa personne. Si dans le Sacré-Cœur elle honore la sainte Humanité et l'amour créé du Christ, elle adore aussi en lui le Verbe : « le cœur adorable de son Bien-Aimé lui donne à entendre comme il [est] la sapience éternelle,... le vrai soleil de justice et de sapience », et lui montre « une gloire et splendeur si admirable procédant de ce cœur adorable, que toute la splendeur et clarté du soleil et toutes les beautés qu'il vous découvre ne sont rien en comparaison de cette divine splendeur et gloire admirable » (p. 210-207; *cf. aussi* p. 235). (*cf. Litanies du S.-C., invocations 1, 9, 14*). Dans l'oraison lui sont « données à connaître de merveilleuses grandeurs et excellences avec d'incompréhensibles trésors du Cœur adorable de (son) Bien-Aimé » (p. 219). Le Cœur divin ne contient-il pas en soi toutes les perfections divines?

« ... Ce doux principe d'amour et de tout bien [la sainte Trinité] se manifesta dans mon intérieur par la présence amou-

(1) Nous avons déjà trouvé, sous la plume d'une mystique du XVII[e] siècle, une expression semblable, appelant les mêmes réserves. Cf. *La Vie Spirituelle*, juillet 1924, p. 426 et note 1. — Je ne crois pas que l'on puisse relever de telles expressions, plus inexactes d'ailleurs de forme que de fond, chez les grands mystiques : saint Augustin, saint Bernard, sainte Mechtilde, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, etc...

reuse du Cœur adorable de mon Bien-Aimé qui *contient en soi toutes ces souveraines perfections de la divinité* » (p. 205). — « Il me fut donné une particulière connaissance de l'excellence, sublimité et grandeur de l'amour divin... [et] une nouvelle connaissance que ce Cœur très adorable de mon Bien-Aimé *contient en soi ce souverain bien* » (p. 226-227). — « Le 8 mars (1648), après avoir communié, mon Bien-Aimé me donna une vue ou connaissance qui me continua quelque temps, dans l'intime de son Cœur très adorable, avec une extrême douceur, affabilité et grande démonstration d'amour par laquelle il me manifesta quelque chose de *sa vie divine et infiniment parfaite*, dans laquelle je vis que ce Cœur souverainement adorable *vit et règne de cette vie divine d'une manière incompréhensible et infiniment aimable dans le sein immense du Père éternel*, où ces divines Personnes s'aiment et se complaisent infiniment dans de souveraines communications et jouissances de leurs incompréhensibles grandeurs et perfections. » (p. 261)

A vrai dire, ici il n'y a plus que la personne du Verbe, Fils éternel du Père, contemplé dans l'incompréhensible mystère de sa vie d'Amour. Mais la pensée de la Mère Deleloë ne reste pas toujours à ces hauteurs inaccessibles. Comme dans un incessant flux et reflux d'amour elle va de l'Humanité sainte au Verbe et du Verbe à l'Humanité sainte, selon que le veut le Cœur du Bien-Aimé :

« Soudainement le divin Époux m'approcha le cœur de son Cœur divin et le tint amoureusement uni à soi presque des offices tout entiers, le tenant occupé à aimer et honorer ses divines grandeurs et de la très adorable Trinité *en ce Cœur et par ce Cœur* très aimable » (p. 203). — « Mon âme était presque continuellement avec cette agréable compagnie du Bien-Aimé *et* des trois Personnes divines... » (p. 214). — « Il m'était donné à connaître que cette faveur m'était faite de mon Bien-Aimé afin que mon âme qui était toute à sa Majesté ne se présentât seule devant le Père éternel pour le connaître et aimer; mais étant accompagnée et unie à ce divin Seigneur et comme toute transformée et changée en unique objet de ses délices éternelles, elle aima et honora davantage sa Majesté divine *avec le Cœur*

et par le Cœur très adorable de son très unique Fils, mon Bien-Aimé » (p. 231).

« Mon âme était admise avec ces divines Personnes, *pour aimer mon très unique Bien-Aimé, le Verbe éternel.* Ce divin Seigneur me tenait toujours le Cœur fiché par un amoureux regard sur son cœur divin comme sur la vraie source et fournaise d'amour » (p. 216). — « Étant en oraison,... mon esprit fut élevé à la connaissance des divines grandeurs du *Verbe éternel.* ... Il me fut manifesté des choses grandes et admirables de la souveraine jouissance et des délices éternelles par lesquelles *mon Bien-Aimé se complaît infiniment dans ce sein immense du Père céleste.* Je voyais l'amour réciproque de ces divines Personnes, par lequel elles s'aiment infiniment l'une l'autre » (p. 227). — « Et me fut donné à entendre comme la *souveraine et toute-puissance que l'on attribue au Père éternel et l'amour infini que l'on attribue au benoît Saint-Esprit, est aussi et se trouve avec la même perfection dans le cœur adorable de mon Bien-Aimé, le Verbe divin,* qui possède les trésors infinis de toutes les grandeurs et excellences de la divinité, *par l'union personnelle* de cette personne divine, *et par la communication ineffable et souverainement amoureuse* des trois personnes divines » (p. 253). — « Mon très aimé Seigneur me donna à connaître avec grande certitude le bien que mon âme recevait par la présence et union de son Cœur divin ; et que *par lui et en lui j'avais aussi présents le Père éternel et le Saint-Esprit,* d'autant que, bien que ces divines Personnes soient distinctes, toutefois, elles sont indivisibles et inséparables l'une de l'autre, et qu'elles ont même opération et même vouloir divin, tellement qu'*à une seule vue qu'il plut à mon Bien-Aimé me donner de son cœur très adorable, je vois au même instant que mon âme a en soi présente toute la très adorable Trinité* d'une manière admirable » (p. 254).

Certains théologiens discutent pour savoir si la dévotion au Sacré-Cœur peut s'étendre jusqu'à l'Amour Incréé et par là conduire jusqu'à la Trinité : quelques-uns même le nient. Au début de cette étude nous avons essayé de montrer comment et à quelles conditions le culte du Sacré-Cœur pouvait s'élargir jusqu'à atteindre l'Amour incréé. Quoi qu'il en soit de ces discussions théologiques, on peut

constater que la Mère Deleloë, qui n'était pas théologienne, a résolu la question dans le sens affirmatif. Ou plutôt, en fait, sous la conduite du divin Maître et à son école, elle est allée par le Sacré-Cœur au Verbe, et par le Verbe à la Trinité, par l'amour humain à l'Amour divin. Sa dévotion au Sacré-Cœur a uni ce qui dans la personne du Christ l'était substantiellement : l'Humanité et la Personne divine. Les passages que nous venons de citer le prouvent, ceux-ci le confirmeront :

« Et me fut découvert des choses admirables des excellences et souveraines grandeurs du Cœur uniquement aimable de mon Bien-Aimé. Il m'était donné à connaître comme le Père éternel s'y complaisait infiniment et comme toutes ses délices, joies et félicité sont en ce suraimable et divin objet. Je voyais comme ce Cœur est le suradorable cabinet des divins secrets de la très sainte Trinité » (p. 228). — « Ce Cœur de mon Bien-Aimé se représente aussi aucunes fois à mon âme comme un paradis de délices, et le parfait objet des délices éternelles du Père, et l'amour du Saint-Esprit; d'autant qu'en ce Cœur adorable, ces souveraines Personnes se complaisent infiniment dans ses infinies perfections et grandeurs. Mais particulièrement il me vient souvent une vue et amoureux sentiment, comme cette adorable Trinité se complaît infiniment dans l'amour de ce Cœur sacré par lequel sa Majesté regarde nos âmes et les aime infiniment, comme étant le prix de son sang précieux... Ce très adorable Cœur m'est aussi aucunes fois représenté comme le cabinet royal où se traitent tous les très hauts et incompréhensibles secrets de la très sainte Trinité avec un amour infini » (p. 256).

Qu'on nous permette de citer encore ces quelques lignes où la Mère Deleloë résume assez bien les principaux aspects de la dévotion au Sacré-Cœur montrant dans le Sacré-Cœur à la fois le Dieu et l'instrument de notre sanctification dans les mains de Dieu :

« Passé quelques années,... en m'éveillant le matin ces paroles me furent mises en l'esprit : « *Gloriosa dicta sunt de te, civi-*

tas Dei », par lesquelles il me fut donné alors à entendre que cette cité de Dieu était le Cœur adorable de mon Bien-Aimé et me fut à présent remis en l'esprit avec toutes les souveraines grandeurs que j'avais alors connues. Il m'était représenté l'infinie grandeur et étendue de cette glorieuse cité qui n'a ni bornes ni limites. Je voyais comme elle est ornée, embellie et enrichie de la beauté des incompréhensibles excellences et perfections de la divinité. Il m'était aussi manifesté l'infinie grandeur et majesté des *trois Personnes divines qui règnent et dominent comme souveraines dans cette très aimable cité,* avec le pouvoir absolu sur toutes choses de la majesté impériale de mon Bien-Aimé, et comme son amour sacré se répand et communique avec tant de suavité sur tous les bienheureux courtisans de cette tant désirable cité de Dieu. Je voyais comme ces très heureux esprits sont dans une continuelle fruition, vénération et adoration de la Majesté divine, et comme ils se tiennent toujours avec très humble soumission à sa très adorable volonté, avec l'immutabilité et solidité de leur paix et tranquillité par toute l'éternité. La vue de *ces souveraines grandeurs de cette glorieuse cité de Dieu* remplissait mon âme de grande joie et contentement, particulièrement voyant que tout y était très stable, éternel et sans fin » (p. 265).

Devant de telles prévenances, de si étranges condescendances de la part de Dieu, on ne peut que répéter, après le psalmiste : « *Mirabilis Deus in sanctis suis !* Dieu est admirable dans ses saints! » Si les débuts de la Mère Deleloë dans la vie spirituelle avaient été un peu pénibles; s'il lui en avait coûté du temps, des sacrifices, des souffrances, s'il lui avait fallu avancer dans la nuit, abandonnée de tous pour arriver aux sommets irradiés de lumière divine où Notre-Seigneur voulait qu'elle parvînt, la récompense n'était-elle pas magnifique, vraiment royale? Depuis cette année 1643 où le Christ l'avait prise pour épouse, l'intimité n'avait cessé de croître : entre son âme et le divin Époux, entre son cœur et le Sacré-Cœur, il s'était fait « une si secrète familiarité et intime confiance comme envers son très aimable époux! » Et cependant parfois

encore la crainte la saisissait, et il fallait que Jésus lui en fît de doux reproches :

« J'ai été aussi aucunes fois reprise intérieurement que j'avais trop peu de confiance au soin amoureux du Cœur aimable de mon Bien-Aimé » (p. 217). — « Le 3e de mars, étant en grandes afflictions et craintes d'être trompée, et avec de telles perplexités que je n'osais plus traiter si familièrement avec le divin Époux, je n'osais plus aussi m'appliquer à l'aimer. Ayant été quelque temps dans ces angoisses, mon Bien-Aimé m'approcha amoureusement le cœur de son Cœur divin et le caressant intimement, lui disant avec grande douceur et bonté : « Pourquoi vous éloignez-vous de moi, ma bien-aimée? » (p. 221)

Bien vite la confiance renaissait sous l'action pacificatrice du Maître, et la Mère Jeanne se laissait à nouveau envahir par la présence du Bien-Aimé, transformer en lui et par lui. Presque chaque page de ses écrits, les *Communications* surtout, affirme l'intime union de son cœur au Sacré-Cœur, chante les délices infinies de la divine présence, sa totale transformation en Dieu :

« Je sentis une très intime union et très amoureuse conjonction de nos cœurs et me semblait vraiment que j'avais le cœur tout écoulé et transformé dans ce Cœur d'amour de mon Bien-Aimé et étais faite une même chose avec icelui » (p. 233). — « Comme ma pauvre âme s'abandonnait et se délaissait réciproquement du tout à cet amour infini, il se faisait une très intime union et transformation de nos cœurs de façon qu'il me semblait que je pouvais dire avec vérité : « Mon Bien-Aimé est tout à moi et ma petitesse est toute à Lui » (p. 238). — « Mon âme s'abîmait et se coulait dans cette souveraine grandeur d'amour » (p. 241).

Et de son cœur transpercé par « la sagette d'amour » s'échappe cet hymne de louange :

« O l'excès d'amour! O excès de bonté! Pourquoi oubliez-vous ainsi votre grandeur et majesté pour vous communiquer

à un très vil vermisseau de terre comme je suis et qui vous a tant de fois offensé?... et ce même amour, ô bonté infinie, qui fait qu'à présent votre grandeur et majesté s'abaissent à mon extrême petitesse!... Que tous les esprits bienheureux vous en louent et glorifient éternellement, et toutes les créatures de la terre aussi, et que mon âme demeure inséparablement collée et attachée à cette douce fournaise d'amour par toute l'éternité pour vous aimer et glorifier! » (p. 239-40)

Mais quoi! toutes ces faveurs ne venaient-elles à la Mère Deleloë que comme les présents « d'un époux très gracieux et fidèle qui découvre le secret de ses amours et de ses richesses à son épouse à laquelle il ne peut rien cacher »? (p. 239) Non, car un jour que la Mère répugnait à relater par écrit une de ses faveurs, le Sauveur le lui reprocha doucement en ces termes : « Pourquoi voulez-vous supprimer ma gloire? » (p. 217) C'est qu'en effet la Mère Deleloë avait, comme sainte Gertrude, la grande cistercienne d'Helfta, la mission de révéler au monde quelque chose de la dévotion au Sacré-Cœur. Son influence fut, sans doute, moins étendue et ses écrits moins connus. Elle vint cependant à son heure apporter sa pierre dans la construction de l'édifice que Dieu voulait élever à la gloire de son Sacré-Cœur. On peut donc dire de la Mère Deleloë ce que l'on a dit de Sainte Gertrude :

« En appelant Gertrude à la vie mystique, Dieu ne voulait pas simplement élever son esprit à la connaissance des mystères et sanctifier son cœur par un avant-goût des joies célestes. S'il s'était préparé une demeure dans cette âme chaste et pure, c'est qu'il la destinait à un rôle spécial; il ne voulait point simplement que, sublimisée par son amour et prête à tout sacrifier pour lui, elle édifiât le prochain par ses vertus; il ne la destinait pas à frapper le monde par l'éclat de sa sainteté et par l'héroïsme de ses actions : il voulait lui confier une autre mission : celle d'être son héraut auprès des hommes pour leur annoncer les secrets de son Cœur. C'est pour cela qu'il lui imposa d'écrire en partie, et, pour le reste, de dicter le récit

des grâces qu'il lui accordait et des révélations dont il la favorisait (1). »

Pour publier les écrits de la Mère Deleloë, nul moment ne pouvait donc être mieux choisi que l'*année sainte* si proche encore de celle qui vit la canonisation de sainte Marguerite-Marie et qui, elle-même, voit canoniser un autre apôtre du Sacré-Cœur : le B[x] Jean Eudes.

*
* *

Il resterait encore beaucoup à dire pour donner un portrait complet de la Mère Jeanne Deleloë. Il faudrait la suivre pendant ses dernières années, il faudrait la voir à l'œuvre comme prieure, comme maîtresse des novices, étudier sa spiritualité dans le détail; il faudrait encore la comparer à la sainte d'Helfta, Gertrude, avec qui elle a tant de points de ressemblance. Mais telle n'était pas l'intention de cette modeste et brève étude. Qu'il nous suffise d'avoir fait ressortir le rôle de la Mère Deleloë dans l'histoire du culte du Sacré-Cœur. Dans ce dessein il a été nécessaire de dire par quelles voies Dieu l'avait menée, quelle conduite il avait tenue à son égard. Le peu qui a été dit, plus encore les passages cités auront montré suffisamment, nous l'espérons, le profit qu'il y aurait à fréquenter cette âme; ils auront révélé quelque chose de sa spontanéité et de sa fraîcheur de sentiment. Si dans ses écrits elle n'a nul souci de littérature, si elle n'a de sainte Gertrude « ni la vive imagination, ni la richesse d'expression symbolique, ni la science dogmatique et liturgique », elle s'affirme tout de même de la grande lignée des saints et des purs mysti-

(1) G. Ledos, *Sainte Gertrude*, Gabalda, 1913, p. 163.

ques, âme étonnamment équilibrée, sachant rester sur terre en vivant dans le ciel. Puissent ces pages inspirer à quelques âmes le désir de mieux connaître pour mieux l'imiter la sainte prieure des Bénédictines de Poperinghe! C'est là toute leur ambition.

Le Saulchoir.

fr. Marie-Hugues Lavocat, O. P.

L'Œuvre pastorale du Père Emmanuel

(*Suite*)

III. — La formation de la paroisse

1° *L'unité paroissiale*

Le Père Emmanuel avait en vue les âmes ; et il s'employait à les sauver une à une avec un infatigable zèle ; mais il les envisageait comme renfermées dans une paroisse, organisme vivant, où c'est l'intention de Dieu qu'elles trouvent tous les secours qui doivent les conduire au salut.

Le Père Emmanuel avait une très haute idée de la paroisse. Le chrétien est incorporé au Christ par le baptême que le curé lui administre. Désormais il ne doit plus être seul ; il est uni à d'autres âmes, sanctifiées comme lui par le baptême ; et leur accroissement dans le Christ se fait par les mêmes moyens, par les instructions qu'elles reçoivent ensemble et par les sacrements qui leur sont conférés à toutes. Cela se fait collectivement par la paroisse.

Elles doivent être unies, ces âmes, les unes aux autres, par un lien extérieur qui est la profession de la foi chrétienne et la communion des sacrements ; et par un lien intérieur, qui fait qu'elles s'aiment dans la charité et s'entr'aident par la charité. Il y a le corps visible de l'Église, qui s'exprime par la soumission aux pasteurs ; et l'âme de

l'Église, qui est l'union de charité entre toutes les âmes qui sont en état de grâce sanctifiante. C'est le Saint-Esprit qui fait cette âme collective, qui s'y épanouit, qui en fait un foyer d'apostolat ; elle est la partie invisible de l'Église.

Le but de Notre-Seigneur, c'est que les âmes soient unies, réduites à l'unité, jusqu'à exprimer entre elles la ressemblance de l'union qui existe entre les Trois Personnes divines. Il met sa gloire à opérer cette union.

Celle-ci se fait en grand dans l'Église; elle se fait en petit, mais très réellement, dans la paroisse, qui est la cellule vivante dans le grand corps.

Ah! certes le Père Emmanuel n'omettait pas les objurgations pressantes, pour que ses chrétiens constituassent ensemble le *cor unum* et l'*anima una* de l'Église primitive : formule profonde, formule rassurante, qui fait voir les chrétiens gravitant tous ensemble par la force de l'unité vers la vie éternelle, et les faibles soutenus par les forts de telle sorte qu'ils arrivent eux aussi grâce à ce soutien au but bienheureux.

Il appartient au pasteur d'être l'œil de ce corps qu'est la paroisse par la vigilance, d'en être la voix par les admonitions et les directions, d'en être l'âme par une charité qui comprend toutes les âmes et ne fait acception de personne. C'est sur lui que tout le troupeau se modèle : *Forma facti gregis ex animo* (I Pet., v, 3).

Le Père Emmanuel fut cet excellent pasteur. Chargé de paître son troupeau, il le conduisit dans les meilleurs pâturages, il le pourvut abondamment de toutes les instructions qui fortifient la foi et de tous les pieux exercices qui nourrissent la piété. Mais surtout il veilla à resserrer toujours de plus en plus la cohésion et l'unité des âmes ; et c'est ce travail que nous allons suivre surtout, parce qu'il nous révélera le secret de la vitalité et de la persistance de son œuvre.

2° *La sanctification du dimanche*

La sollicitude du pasteur se porte avant tout sur la sanctification du dimanche.

C'est le jour solennellement réservé au Seigneur, le jour dédié à son culte, le jour dont l'influence sanctifiante se répand sur la semaine entière.

C'est le dimanche que se réalise l'union de la paroisse.

Le dimanche a son élément négatif, l'abstention de toute œuvre servile ; son élément positif, le culte collectif rendu à Dieu.

En entrant dans la paroisse du Mesnil, le Père Emmanuel trouva les grandes lignes du dimanche encore reconnaissables, mais ébréchées : on ne travaillait pas scandaleusement aux champs, mais on se permettait bien des travaux à la maison ; on assistait aux offices, mais on y manquait à l'occasion sans scrupule. Chacun en somme se faisait son dimanche à sa guise.

Le pasteur fit comprendre à ses paroissiens qu'il fallait, non pas se tailler un dimanche à sa fantaisie, mais recevoir de Dieu le dimanche tel qu'il l'a fait et prescrit.

Point d'œuvre servile, a dit le Seigneur ; donc point d'œuvre servile.

Et le pasteur fut écouté ; le travail dominical fut aboli complètement. Alors même que l'urgence des travaux semblerait justifier une dispense, point de travail, jamais. Et cela fut accepté par l'ensemble de la paroisse, sans récrimination.

Le Père Emmanuel arriva à ce résultat, sans doute merveilleux, par la grande autorité que lui donnait sa foi, mais aussi en s'appuyant de considérations très fortes.

« Je n'ai pas qualité, disait-il, pour accorder des exemptions au repos dominical : l'un permet une heure de tra-

vail, celui-ci deux heures; c'est du pur arbitraire. Il faut rester dans la règle qui est formelle. »

« Celui, disait-il encore, qui met son petit doigt dans l'engrenage du travail du dimanche, y laissera prendre son corps tout entier. »

Il mit en telle lumière ces vérités pratiques, que la mentalité des gens en fut imprégnée. Ils reconnurent que la nécessité de travailler le dimanche en réalité n'existe pas. Vous les entendez dire qu'ils n'ont jamais eu à se repentir d'avoir chômé le dimanche, qu'ils ont toujours trouvé moyen de rentrer leurs récoltes en de bonnes conditions, que le repos n'est jamais plus nécessaire que dans les grands travaux, etc.

La victoire du Père fut complète. Même les non-pratiquants se rangèrent à la règle qu'il avait posée. Et les pratiquants des pays voisins ont tous adopté l'abstention pleine et entière du travail dominical.

Si le Père eut la grâce de soustraire le dimanche aux œuvres serviles, c'était pour qu'il fût consacré à Dieu; il n'entendait nullement qu'il pût être abandonné à des divertissements profanes où le péché prend une trop grande part.

Saint Augustin avait déjà dit, de son temps, à propos du dimanche : « C'est un moindre mal de labourer que de danser. » Le Père posa donc résolument son programme : Pour ceux qui veulent être chrétiens, point de danses, point de cabaret, le dimanche (1).

Il parla au nom de Dieu, qui veut son dimanche à lui; au nom des promesses du baptême qui exigent que le chrétien renonce à tout ce qui est occasion de péché. Il fut

(1) Au Mesnil, il n'y avait guère de danses, quand y vint le P. Emmanuel; mais le cabaret était très fréquenté, et il arrivait que les hommes y invitaient les femmes.

obéi, et l'obéissance dure toujours. Vous ne verrez pas à Mesnil Saint-Loup un vrai chrétien aller se divertir au cabaret le dimanche (1).

Mais ici une objection se soulève : les chrétiens du Mesnil n'ont donc pas de divertissements le jour du Seigneur. Pardon, ils en ont, et de très joyeux en même temps que très innocents. Ils les prennent sur la place de l'église; ils s'y réunissent après les offices, ils s'y distribuent, hommes et jeunes gens, femmes et filles, enfants; ils installent des jeux, boules, croquets; et ils jouent avec entrain et gaieté, et, peut-on dire, sous les yeux de Notre-Seigneur qui est là tout à côté au Saint-Sacrement.

Ces jeux sont une merveilleuse trouvaille; ils sont le complément des offices; non moins que ceux-ci, ils sont le thermomètre de la ferveur de la paroisse. Ils éveillent des réflexions importantes, sur lesquelles nous aurons à revenir. Bien entendu, ces jeux ont eu pour premier instituteur le Père Emmanuel.

3° *L'éducation liturgique*

Venons-en à la partie positive du dimanche, aux offices de l'Église.

« Vous êtes la race élue, le royal sacerdoce, la nation sainte, le peuple des rachetés, pour annoncer les vertus de Celui qui des ténèbres vous a appelés en son admirable Lumière. »

C'est en ces termes que saint Pierre interpellait les chrétiens, et faisait ressortir leur dignité (*I Pet.* II, 9). La grandeur et la beauté du sacerdoce et de la royauté de Jésus-Christ rejaillissent sur eux; ils en sont rendus participants.

(1) Un prêtre breton, de passage au Mesnil, ne se tenait pas d'admiration de ce que les cabarets ne fussent pas fréquentés. « Chez nous, disait-il, le cabaret tue l'église. »

En lui, ils sont prêtres et ils sont rois. Déjà quelque chose de semblable se produisait chez le peuple juif : mais, dans le peuple chrétien, c'est une toute autre excellence, il y a une réalité de grâce, là ou n'était qu'une ombre lointaine.

Et quelle est la mission du peuple saint, du royal sacerdoce? C'est d'annoncer, de proclamer les merveilles, et les vertus du grand Dieu qui des ténèbres a appelé ses élus en son admirable Lumière ; par conséquent de le louer, de le chanter, de le magnifier.

Saint Paul tient le même langage : « Par Lui, dit-il (par le Christ) ne cessons pas d'offrir à Dieu l'hostie de louange, à savoir le fruit des lèvres confessant son saint nom. » (*Heb.* XIII, 15).

En ces textes, il s'agit évidemment de l'office liturgique, de cette prière mêlée de louange que l'Église fait monter sans cesse vers Jésus-Christ son Époux, et qui est son œuvre primordiale et essentielle et comme sa raison d'être.

Cette prière est la même dans la plus humble paroisse et dans l'Église universelle.

Le Père Emmanuel avait l'âme liturgique à une haute puissance. Tout jeune clerc, il eût voulu se faire bénédictin; des circonstances impérieuses le contraignirent à accepter une cure; un jour vint où son évêque lui permit d'allier avec la vie curiale la profession monastique. Mais, avant d'être officiellement moine-curé, dès les débuts de son ministère, il n'eut qu'une idée, faire fleurir la vie liturgique.

Il avait une belle voix, vibrante, d'un timbre élevé et clair. En ces temps-là, il y avait encore dans nos campagnes des lutrins organisés. Il tomba à Mesnil Saint-Loup sur un excellent chantre ; il forma le fils de cet homme qui fut émérite ; il fit acheter à ses bons chrétiens des livres de chant. Et on chanta avec entrain. On chanta toutes les

pièces du graduel sans en omettre aucune, et tout le vespéral. En un mot, tout le plain-chant et rien que le plain-chant. La musique fut absolument éliminée des offices (1).

Aux fêtes, on donna plus d'ampleur au chant, en ajoutant tierce à la messe. Aux grandes fêtes, l'élan pour la louange divine fut tel, qu'on attaqua successivement toutes les petites Heures. Sans parler de Noël où l'office est intégralement célébré, des trois jours de la semaine sainte dont les nocturnes se déroulent sans lacune, à Pâques et à la Pentecôte les matines sont chantées.

Il est merveilleux d'entendre retentir dans ce petit pays la louange divine avec une ferveur si grande, avec une avidité comme insatiable. Car ce chant liturgique intégral n'est pas l'affaire de quelques dévots clairsemés, mais de toute la paroisse groupée. Et cela persiste d'année en année. Venez au Mesnil un jour de Pâques : vous entendrez, à 6 heures du matin, la paroisse entière jubiler les strophes de l'Invitatoire, s'unir aux psaumes de matines, lancer un vibrant *Te Deum*, entonner Laudes. S'il n'y avait pas ce déploiement de louanges, Pâques ne serait point Pâques. Où trouver une telle ardeur pour les offices? C'est un écho des temps primitifs ; cet élan donne une idée de l'entraînement liturgique, qui nous est raconté de saint Ambroise et de saint Grégoire.

Mais il ne suffisait pas au Père Emmanuel de faire chanter la liturgie ; il voulait en donner l'intelligence à son peuple, c'est-à-dire lui faire trouver partout dans le cadre liturgique Jésus-Christ qui en est le fond, Jésus-Christ qui en est la plénitude. Il s'appliqua aussi à en faire ressortir le mystère suave et illuminateur de Marie inséparable de

(1) Le Père maintint les cantiques en langue vulgaire que les filles chantent après le chapelet. Il les voulait simples. Il y tenait. Il en composa lui-même.

son Fils, de Marie Mère de la Sainte Espérance, de Marie dont le cycle s'entrelace si harmonieusement avec celui de Jésus. Les fêtes de la Sainte Vierge étaient célébrées avec tous les offices d'un dimanche, et attiraient de nombreuses communions.

Il s'agissait pour le grand pasteur non seulement de faire entrer Jésus et Marie dans le cœur par des pratiques de dévotion; mais encore d'en graver dans les esprits la connaissance dogmatique, profonde et indélébile. Il estimait que rien de durable n'est fait, tant que l'intelligence n'est pas saisie et conquise; et que c'est la dignité de l'homme qu'il comprenne ce qu'il profère de bouche, ce qu'il chante des lèvres; que la gloire de Dieu est intéressée à ce que sa louange soit consciente et spirituelle. *Psallam spiritu, psallam et mente*, disait l'Apôtre (*I Cor.*, XIV, 15). Ces deux expressions s'entendent d'un élan de dévotion, *spiritu*, et d'une connaissance, *mente*. Je psalmodierai avec dévotion, je psalmodierai avec intelligence.

Le Père Emmanuel fit des efforts inouïs pour donner à ses fidèles l'intelligence de la liturgie.

Chaque dimanche, il donnait deux instructions : l'une au prône de la grand'messe, l'autre à la prière du soir. Or ces deux instructions, ou au moins l'une d'elles, étaient nourries de liturgie, mais le prédicateur prenait ses sujets avec une grande liberté : c'était souvent l'évangile, mais aussi l'épître, quelquefois une oraison, un morceau chanté, qui en faisait le thème. Voyant s'étaler devant lui le champ liturgique garni de fruits et de fleurs, il cueillait ce qui lui convenait, il butinait comme l'abeille qui prend son miel où il lui plaît.

De plus, chaque dimanche, le Père avait dans l'après-midi institué des conférences, où étaient convoqués à tour de rôle les hommes et jeunes gens, les filles ou les femmes. Elles roulaient sur des questions qui lui étaient posées :

les hommes y apportaient quelquefois les objections qu'ils avaient entendues dans leurs sorties; la plupart du temps le conférencier était questionné sur des choses liturgiques, on lui demandait le sens de telle phrase d'évangile ou d'épître, de tel introït, de telle antienne, de telle oraison; il faisait à tout des réponses brèves et lumineuses, quelquefois assaisonnées d'un trait d'esprit. On ne s'ennuyait pas à ces conférences; il arrivait même qu'on y riait à plein cœur. Et, sous cette forme enjouée, elles étaient très sérieuses. Elles établissaient des rapports de respectueuse intimité entre le pasteur et les brebis; elles mettaient celui-ci à même de parfaire l'éducation liturgique de sa paroisse. Elles lui donnèrent l'idée d'apprendre le latin ecclésiastique à son peuple : non pas jusqu'à une compréhension intégrale, mais suffisamment pour saisir le sens de ce qui se lit ou se chante à l'église. Cela paraît extraordinaire; entrons en quelques détails.

Il considérait que le latin ecclésiastique est le père de notre langue française; que les mêmes mots se reproduisent de l'un à l'autre; que seule la terminaison diffère. Il pensait qu'une personne même non cultivée, avec un effort moyen d'attention, pouvait se rendre compte des formes déclinées et conjuguées, et ainsi saisir le sens d'une phrase latine avec une précision croissante. Afin de faciliter cette initiation, il publia une *Méthode facile pour entendre le latin des offices de l'Église*, dans laquelle il établit la comparaison des expressions latines et des expressions françaises, en ce qui regarde les prières les plus usuelles et les psaumes de vêpres. Comme suite à ce petit manuel, il publia quelques notions de grammaire. Puis on se mit à l'œuvre; et, la bonne volonté aidant, on arriva à des résultats, modestes sans doute, mais qui n'étaient pas à dédaigner. Si les circonstances et surtout l'état de santé du Père lui avaient permis de poursuivre sa pointe, il serait arrivé

à donner à ses gens une bonne teinture de latin ecclésiastique. Quelques-uns de ses élèves, les femmes surtout, avaient acquis assez d'assurance pour attraper le sens même d'une épître ou d'un évangile. Le cher Père était fier de ce résultat.

Cette tentative d'un curé apprenant le latin à ses paroissiens mérite le respect.

Il résulte de notre exposé que le Père Emmanuel a presque dépassé les limites du possible pour faire l'éducation liturgique de la paroisse du Mesnil. De ses efforts sortit un grand résultat. Il fit chanter intégralement la liturgie; il la fit connaître à fond; il la fit aimer. Il implanta de fortes habitudes liturgiques qui passèrent des pères aux enfants, et qui constituent un élément très important de stabilité pour la paroisse.

4° *La fréquentation des sacrements.*

Les sacrements sont les sources vives de la grâce; le soin le plus pressant d'un bon prêtre est d'y attirer les âmes.

Il y avait, avons-nous dit, cinq pieuses âmes qui communiaient tous les dimanches à la grand'messe, quand parut l'abbé André dans la paroisse du Mesnil. Le fait était remarquable, exceptionnel même; il démontrait que la paroisse n'avait rien subi des désastreuses influences du jansénisme. Le cœur du jeune pasteur en fut singulièrement réjoui et consolé.

Quand le souffle de conversion provenant de Notre-Dame de la Sainte-Espérance passa sur la paroisse et la transfigura, d'autres âmes se levèrent, toutes prêtes à s'asseoir à la table sainte. Le pasteur les invita avec zèle, les instruisit avec une touchante sollicitude; et la sainte communion commença à être fréquentée au Mesnil. Nous sommes

porté à croire que parmi elles il y eut des âmes jeunes en bonne proportion (1).

Ce fut une grande nouveauté que ce mouvement, qui amena des hommes avec des femmes à communier tous les dimanches.

Il faut se reporter au milieu du siècle dernier pour saisir tout ce que le fait avait d'insolite, car alors les communions d'hommes étaient excessivement rares ; elles n'avaient lieu, pour les bons chrétiens, qu'à Pâques et à Noël. L'homme, communiant en dehors de ces dates, était introuvable à la campagne, et difficilement trouvable à la ville. Nous parlons de nos contrées.

Aussi, quand au Mesnil on voyait les hommes se succéder à la table sainte et y apporter tant de piété, on avait l'impression d'être dans un monde nouveau.

En ces premiers temps, l'abbé André goûta une allégresse de cœur indicible à voir ses chrétiens communier.

Mais, hélas ! parmi ces communiants, il se trouva de faux frères qui, à un moment donné, jetant le masque, se tournèrent contre lui et le combattirent avec perfidie.

Ce fut là peut-être la plus douloureuse épreuve qu'il ait jamais supportée dans son ministère. Lui si ferme d'esprit, il se vit décontenancé. Il se demanda s'il n'était pas allé trop vite, s'il n'avait pas été trop pressant dans ses appels à la communion. Comme il n'avait pas les décrets de Rome pour y prendre un point d'appui, il s'arrêta un moment comme interdit.

(1) Le Père Emmanuel aimait beaucoup ses jeunes gens, et il en était aimé. Il avait pour eux les tendresses et les attentions d'un père. Citons un trait. L'un deux faisait son service militaire : or le Père s'assujettissait à lui écrire, tous les quinze jours, de son écriture serrée, quatre pages pour le tenir au courant de la menue chronique de la paroisse. Longtemps conservée, cette collection de lettres, d'un prix inestimable, fut perdue.

Mais, consultant sa foi et son amour des âmes, il continua sa propagande, qu'il rendit seulement plus circonspecte, en faveur de la sainte communion. Il eut des communions quotidiennes ; il fit communier ses bons chrétiens tous les dimanches ; il fixa un jour de communion mensuelle, qui fut le quatrième dimanche du mois (1), pour la généralité de la paroisse. En somme, l'édification de la communion fréquente resta acquise à la paroisse du Mesnil.

Entrons dans un détail. Le Père Emmanuel avait institué une fête mensuelle en l'honneur du saint Enfant Jésus, qui se célébrait le 25 de chaque mois. On s'y préparait par une neuvaine ; on récitait après la messe le petit office de Jésus Enfant. Les communions étaient assez nombreuses : quelques hommes, convertis de la première heure de la Sainte-Espérance, y prenaient part. Nous dirions difficilement combien ces communions étaient édifiantes, ces hommes nous sont restés dans l'esprit comme de véritables saints.

Depuis la publication des décrets romains, le chiffre des communions a augmenté notablement au Mesnil. Le terrain était si admirablement préparé pour cela ! Il se monte à 90 ou 100 communions par dimanche, sur une paroisse de 275 âmes ; les hommes, jeunes gens, garçons, y entrent pour un bon tiers. C'est là un spectacle qui enthousiasma plusieurs évêques qui daignèrent passer un dimanche avec nous, Mgr Chesnelong, archevêque de Sens et Mgr Penon, évêque de Moulins. L'air pénétré de tous, y compris les jeunes gens, le recueillement et la longueur de l'action de grâces les frappèrent d'admiration.

(1) Chaque quatrième dimanche, le Père faisait, et nous faisons encore, une petite fête à Notre-Dame de la Sainte-Espérance. On chante le soir les vêpres du Cœur Immaculé de Marie.

Le Père Emmanuel fut un précurseur de la communion privée. Il demanda à son évêque, Mgr Cortet, de pouvoir renoncer au système de la communion collective pour admettre par petits groupes les enfants qu'il jugerait suffisamment préparés. Il regardait cette méthode comme bien préférable au point de vue de la sécurité de l'admission des enfants. Mgr Cortet ne crut pas devoir accéder à sa requête, et les choses en restèrent là, mais, depuis que l'Église a parlé, la communion privée a pris tout son développement, et les enfants qui la font passent incontinent à la communion hebdomadaire.

Le Père Emmanuel inaugura une journée d'adoration le premier dimanche du mois. C'était à un moment où il lui semblait que la cohésion des chrétiens tendait à se relâcher. Sur un conseil qui lui fut donné, il fit venir le célèbre abbé Garnier. Celui-ci se prodigua ; il lui fut facile de constater que la paroisse était encore très consistante ; mais, pour resserrer davantage les liens, il posa les bases d'une société d'adorateurs du Saint-Sacrement. Le premier dimanche, les communions sont plus nombreuses, les groupes des associés se succèdent devant le tabernacle ; et la journée se termine par une exposition suivie d'une procession du Saint-Sacrement à laquelle tous les hommes prennent part, un cierge à la main, et qui est très édifiante.

Tout en fomentant de son mieux l'accès à la table sainte, le Père Emmanuel regardait plus à la qualité qu'au nombre des communions. Plus l'acte de communier est élevé et déifique, plus il craignait de le voir matérialisé par le manque de vraie foi, rendu inopérant par la routine. Il disait qu'il y avait plusieurs manières de communier très différentes : les uns ne voient que les espèces sacramentelles, ils n'ont pas la foi ; d'autres reconnaissent sous les espèces le corps de Jésus-Christ, mais ils croient que l'acte de la communion étant fait tout est fini et qu'il n'y a

rien à chercher au delà ; d'autres enfin cherchent dans la participation aux saints mystères l'esprit de Jésus-Christ, et la communion faite, ils s'efforcent de le cultiver, de le faire grandir en eux-mêmes. Ceux-là sont les vrais communiants.

Or le Père Emmanuel voulait de vrais communiants. Nous nous souvenons des instructions très fortes, et même plutôt sévères, qu'il nous faisait de temps à autre, et dont la conclusion était : « Après tant de communions que vous avez faites, êtes-vous meilleurs chrétiens? aimez-vous davantage Notre-Seigneur Jésus-Christ? Êtes-vous un peu plus décidés à souffrir quelque chose pour lui? »

Ce sont les communiants à l'esprit de Jésus-Christ qui font la force d'une paroisse, sa cohésion, son homogénéité ; ce sont eux qui lui donnent de résister au dissolvant de l'esprit du monde; ce sont eux qui assurent sa vitalité avec la perpétuité de ses traditions.

La paroisse du Mesnil n'a pas manqué, par la grâce de Dieu, de tels communiants.

5° *Le rappel aux promesses du baptême.*

Nous avons parlé de l'esprit de Jésus-Christ. Quel est cet esprit? Où pouvons-nous le saisir? Il est humilité, charité, douceur, patience; mais ces vertus ne sont pas extérieurement saisissables. Il nous faut un signe qui nous permette de dire de tel chrétien : Il a l'esprit de Jésus-Christ, il appartient à Jésus-Christ.

Ce signe existe, et c'est la fidélité aux promesses du baptême.

Le Père Emmanuel insistait souvent avec une très grande force sur la transformation de l'enfant d'Adam en enfant de Dieu qui se fait par le baptême, sur les

richesses de la grâce baptismale, sur l'étendue des promesses du baptême informatrices de toute la vie du chrétien. Lisez les catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem, les sermons de saint Augustin aux catéchumènes et aux néophytes, son traité vraiment exquis *De catechisandis rudibus*, vous retrouverez tous ces trésors de doctrine dans les instructions et les catéchismes du Père Emmanuel. Quand il parlait du *Credo* et du *Pater*, vous sentiez tressaillir en lui l'esprit de la vénérable antiquité qui exigeait des catéchumènes, préalablement au saint baptême, la *reddition* du Symbole et de l'Oraison dominicale. Il voulait qu'on vécût son *Credo*; il trouvait, dans une meilleure intelligence du *Pater*, la marque sûre du progrès d'une âme.

Le Père eut profondément raison de remonter ainsi aux principes; il se montra sensiblement éclairé de Dieu.

La vie chrétienne est fondée sur la grâce du baptême, elle en est le développement; or, d'après saint Paul, la grâce du baptême est à la ressemblance de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, ressuscité, ne meurt plus. Ainsi le chrétien, mort au péché, ne doit plus y retomber : la grâce dont il est revêtu emporte pour lui, s'il est fidèle, une force victorieuse du mal; par suite, la vie chrétienne se présente dans ces conditions normales, non pas comme une alternative de chutes et de relèvements, mais comme un affermissement progressif dans la justice.

Le Père Emmanuel inculquait avec force cette conception de la vie chrétienne à ses fidèles; il s'appliquait à développer en eux les vertus de foi, d'espérance et de charité, dont les semences précieuses sont au fond de toute âme baptisée; il excellait à mettre en relief le caractère surnaturel de ces vertus, montrant comment la foi diffère *toto cœlo* d'une religiosité superficielle, l'espérance d'une vague tendance à un bonheur non défini, la charité d'une sentimentalité inefficace contre le péché.

Il insistait enfin sur la portée des promesses du baptême, qui impliquent un renoncement aux dires et façons de faire du monde, une séparation morale et, en un sens, effective d'avec le monde. Il écrivait à un ami : « Oui, cher Monsieur, Notre-Seigneur est venu séparer, le mot est très évangélique; et quand Notre-Seigneur reviendra, ce sera encore pour séparer. La grâce est une séparation, la gloire en sera une autre. Qui ne comprend cela ne comprend rien au christianisme. »

En conséquence, il n'hésitait pas à prendre le glaive pour séparer : et comment? Il exigeait de ses chrétiens le renoncement au cabaret; de ses chrétiennes, celui aux danses et aux païennes vanités de la toilette. Quand les modes voulurent franchir le seuil de sa paroisse, il en arrêta résolument l'invasion; il maintint la modestie des anciens costumes, et notamment le « petit bonnet blanc », qui devint à vingt lieues à la ronde la caractéristique des « chrétiennes de la Sainte-Espérance ».

Peut-on dire qu'il ait exagéré sur ce point? N'est-ce point là l'expresse doctrine apostolique? Saint Pierre et saint Paul prescrivent aux femmes la modestie dans le vêtement comme une conséquence de leur renoncement aux pompes de Satan.

« Que fit Dieu dans l'œuvre des six jours? disait le P. Emmanuel. Il commença par séparer : la lumière d'avec les ténèbres, le firmament supérieur d'avec l'inférieur, la terre ferme d'avec les eaux. Puis il produisit la vie, suivant tous les degrés qu'elle comporte; celle-ci eût été impossible sans les séparations préliminaires. »

Constituer un groupe de chrétiens homogènes, de chrétiens d'une seule pièce, en qui l'extérieur répondît à l'intérieur, qui répudiassent les vanités et les maximes du monde, faire que ce groupe devînt la paroisse, ce fut là l'œuvre pastorale du moine-curé; et c'est par là qu'elle se

maintint d'une solidité à toute épreuve. Alors qu'autour de lui des paroisses réputées bonnes se dissolvaient par la mondanité et les compromissions des chrétiens, la sienne demeura compacte et même fervente par la fidélité aux promesses du baptême. *Quid tibi cum pompis sæculi quibus renuntiasti?* disait saint Augustin.

Il est facile de comprendre qu'aucune exhortation ne porte coup comme le rappel aux promesses du baptême. On peut s'illusionner en se faisant croire qu'on aime Dieu, alors qu'on se recherche soi-même et qu'on se nourrit d'une sentimentalité creuse. Mais, quand on envisage les promesses du baptême, on est ramené à la réalité vécue de la vie chrétienne. « Où est ton cœur, ô chrétien? Là est ton trésor. Qu'amasses-tu? Des œuvres chrétiennes ou des œuvres mondaines? Te conduis-tu suivant les maximes de l'Évangile ou suivant celles du monde? Que fais-tu de la croix de Jésus-Christ? Est-elle compatible avec le ton licencieux des conversations du monde, avec le scandale de ses mœurs et de ses modes? Souviens-toi que tu seras jugé d'après les promesses de ton baptême, sache qu'un extérieur modeste, la retenue dans les paroles et les démarches, est pour une bonne partie la confession que le Seigneur attend de toi pour te reconnaître un jour comme sien devant son Père. *Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus....., etc.* »

En résumé, par son baptême, le chrétien n'appartient plus au monde, mais à Jésus-Christ, et il lui appartient corps et âme. Pas de dualisme : le chrétien doit l'être intégralement, son salut est à ce prix (1).

(1) Un vieillard nous témoignait se rappeler, à plus de cinquante ans de distance, avec quelle énergie le Père Emmanuel, alors abbé André, dit à lui et à ses camarades, au jour de leur première communion : « Mes enfants, vous n'appartenez plus au monde, mais à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

C'est en agissant avec cette vigueur que le Père Emmanuel sauva sa paroisse; c'est en combattant victorieusement les pompes de Satan, qu'il y maintint l'intégrité de la vie chrétienne. Les habitudes liturgiques seules n'auraient pas obtenu ce résultat; et la sainte communion aurait été compromise dans ses fruits par la mondanité des âmes, si celle-ci n'eût pas été réprimée.

Nous avons dégagé le point vital de la grande œuvre pastorale que nous étudions.

Mesnil-Saint-Loup.

Dom Bernard Maréchaux.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

L'Épiphanie et la royauté universelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]

Mon Révérend Père,

Depuis le jour où j'ai publié dans la *Vie Spirituelle* (janvier 1925) mon article L'*Épiphanie de Notre-Seigneur*, une pacifique controverse s'est engagée sur les conclusions qui s'en dégageaient, dont le résultat le plus appréciable a été de permettre aux partisans d'une fête nouvelle et spéciale en l'honneur du Christ-Roi, de préciser leur point de vue et de nous combattre par le moyen d'objections très nettement formulées. Connaissant votre grande sollicitude pour tout ce qui concerne la doctrine et la vie de la sainte Église, je suis assuré, mon Révérend Père, que vous voudrez bien soumettre à vos lecteurs les considérations suivantes destinées à justifier et développer ce que j'ai avancé moi-même dans votre très estimable revue. Je crois ne pouvoir mieux faire que de reprendre chacune des objections que le R. P. Monier-Vinard s'est chargé de présenter tout récemment dans le *Messager du Cœur de Jésus* (juillet 1925).

Tout en admettant que l'Épiphanie renferme l'idée de la

(1) En publiant cette lettre — est-il besoin de le dire? — ni son auteur ni la revue n'ont l'intention d'entraver en quoi que ce soit des décisions supérieures. Ces décisions prises, nous les accepterons de plein gré. Notre seul but est de répondre à l'intention du Souverain Pontife lui-même manifestant le désir que la question fût agitée dans les revues ; ce qui suppose qu'on envisage la question sous ses divers aspects afin que la vérité se dégage de ces pacifiques discussions.

Royauté de Jésus-Christ, le R. P. M.-V. se refuse à la considérer comme la fête, par excellence, du règne social et universel de Jésus-Christ, pour quatre raisons.

Première objection : le nom même d'Épiphanie qui signifie manifestation. — A cela, je me contenterai de répondre que le titre liturgique et complet de la fête du 6 janvier est exactement : *Epiphania* Domini, ou Manifestation du Seigneur, ce qui veut dire, si je ne me trompe, qu'en ce jour très solennel, Jésus, le fils de Marie, l'enfant de Bethléem, l'artisan de Nazareth, s'est manifesté à nous comme *Notre Seigneur* et notre Roi, selon la notification très explicite que nous en fait l'Introït de la messe : « Voici le Souverain Seigneur qui tient dans sa main le règne, la puissance et l'empire. » Or, ce qui fait l'intérêt propre de l'introït, avons-nous déjà écrit dans la *Vie Spirituelle*, c'est qu'il nous propose l'objet du mystère célébré par la liturgie (1). Je ne vois, du reste, aucun inconvénient à ce qu'il fût ajouté à l'annonce du Martyrologe une très courte notice soulignant le caractère propre de la solennité.

Deuxième objection : Il n'est question de royauté, ni dans la collecte de la messe, ni dans l'invitatoire du bréviaire, où l'Église a coutume de nous préciser le sens des fêtes célébrées. — En ce qui concerne la collecte, cette assertion ne me paraît pas tout à fait exacte, car cette oraison n'a pas tant pour but de « préciser le sens des fêtes célébrées » que de nous faire demander les fruits appropriés au mystère du jour. Le plus souvent, j'en conviens, l'Église, dans la collecte, rappelle d'un mot l'objet de la fête, mais ce n'est pas toujours le cas, puisque la collecte de l'Assomption, par exemple, ne fait allusion ni au trépas ni à la montée au ciel de Notre-Dame. Ce qui est essentiel à la collecte, c'est de solliciter des grâces en rapport avec l'objet de la fête. Or, ce que l'Église demande à Dieu dans l'oraison de l'Épiphanie, c'est qu'après avoir vécu ici-bas à l'obscure lumière de la foi, nous puissions contempler à découvert l'éclat de sa divine Majesté : « Ut qui jam te ex fide cognovimus, *usque ad contemplandam speciem* tuae celsitudinis *perducamur*. » Eh bien, le règne de Jésus-Christ, dans l'ordre temporel, c'est-à-dire, en tant qu'il s'exerce par le moyen des gouvernements et des sociétés politiques, ne saurait avoir d'autre but que de nous

(1) *La liturgie de la messe* (Vie Spirituelle, 1924, p. 371).

conduire (*perducamur*) à la contemplation de sa gloire céleste. C'est au pouvoir politique, nous dit saint Thomas, qu'il appartient d'assurer cette tranquillité morale et matérielle qui est indispensable à l'exercice de la contemplation : « Ad quam (quietem) *ordinatur totum regimen vitae civilis*, ut sic, si recte considerentur, *omnia humana officia servire videantur contemplantibus veritatem* » (*Contra Gentes*, l. III, c. 37). Et la vision intuitive du Fils de Dieu dans toute la majesté de sa gloire, est-elle autre chose que l'épanouissement de la contemplation commencée sur la terre?

Quant à l'invitatoire : Christus *apparuit nobis*, le Christ s'est manifesté à nous, il nous met bel et bien en présence de celui qui a reçu l'*onetion royale*, non pas de la main des hommes, mais par la vertu de son Père céleste, comme le dit fort à propos le catéchisme du Concile de Trente, en expliquant très bien pourquoi l'appellation de Christ, appliquée au Sauveur, emporte avec elle le titre et les prérogatives de la royauté. Personne n'ignore, parmi ceux qui récitent le bréviaire, que le nom de Christ, donné aux rois d'Israël, pour rappeler le caractère religieux de leur puissance, et réservé de préférence aux plus illustres d'entre eux, ne pouvait convenir pleinement qu'à celui dont la royauté éternelle surpasse, par son origine et son étendue, tous les pouvoirs terrestres. Si bien que le titre de Christ proclame, à la fois, l'existence et la nature de la royauté de Jésus.

Si on nous oppose que tout ceci n'est pas dit assez nettement, assez *crûment*, nous répliquerons : C'est le propre de la liturgie, laquelle ne s'adresse jamais qu'aux âmes attentives, de s'exprimer toujours dans ce langage mystérieux qui est seul susceptible de refléter, sans l'amoindrir, la plénitude suréminente de son enseignement.

Troisième objection : L'Épiphanie n'est pas la fête de la Royauté de Jésus-Christ parce que l'Église joint à l'adoration des Mages la mémoire de deux autres mystères : le Baptême de Notre-Seigneur et les Noces de Cana. — Disons d'abord, par souci de la vérité, que ces deux mystères, qui n'ont aucune place dans la messe de l'Épiphanie, n'apparaissent que d'une manière très fugitive dans un office qui est presque entièrement consacré à l'adoration des Rois (antiennes, versets, répons). Mais surtout, bien loin de retirer quoi que ce soit à l'intérêt de l'objet principal, ils le complètent admirablement.

puisque l'épisode du baptême nous montre le Christ sortant des eaux comme *chef* de l'humanité régénérée, et conquérant sur toute la famille humaine, sociétés et nations, par la vertu de sa mort — dont le baptême est la figure, — une souveraineté incomparablement supérieure à celle du premier Adam. Quant aux noces de Cana, qui nous découvrent en la Vierge Marie la nouvelle Ève, l'Épouse du Christ, elles nous montrent à quel point la Mère de Jésus partage la souveraineté de son Fils.

Il demeure vrai que l'adoration des Mages est l'objet, non pas exclusif, mais de beaucoup le plus important, de la solennité de l'Épiphanie. Et c'est là, précisément, ce qui enlève toute solidité à la dernière objection du R. P. M.-V., la plus grave, semble-t-il, puisqu'elle permet à notre contradicteur de rejeter purement et simplement une conclusion qui n'aurait certainement pas reçu l'approbation de prélats éminents et de théologiens distingués, si elle n'avait quelque sérieux fondement. Voici cette objection, que le R. P. M.-V. a eu la bonne fortune de trouver déjà formulée par l'*Ami du Clergé* (avril 1925) :

« L'idée de royauté, telle qu'on la trouve dans l'Épiphanie, n'est pas exactement celle qu'on voudrait souligner par l'institution de la nouvelle fête », car « ce qu'on veut surtout mettre en lumière par la fête de la Royauté de Jésus-Christ, c'est le droit souverain du Christ sur les sociétés, les nations, les gouvernements tant au temporel qu'au spirituel ». Or, le R. P. M.-V., — qui nous oppose d'une manière fort inattendue ces paroles de la liturgie : *non eripit mortalia, qui regna dat celestia!* — observe que dans l'Épiphanie le royaume de Dieu est surtout *spirituel*. Assurément, et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque dans l'hypothèse que nous envisageons, il s'agit de célébrer la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon toute son amplitude et par conséquent au spirituel comme au temporel. Donc au spirituel *d'abord*, car il est évident qu'on ne peut célébrer la royauté du Sauveur sans donner la préférence à un élément qui est tout à la fois le *fondement* et le *but* de la souveraineté temporelle. Par cela même qu'elle dérive de sa royauté spirituelle, le Christ possède sa souveraineté temporelle au double titre de son origine divine et de son sacrifice rédempteur. Or, pour revendiquer à la face du monde le droit souverain du Christ sur les sociétés, les gouvernements et les

nations, il importe par-dessus tout, aujourd'hui plus que jamais, d'en établir le solide fondement qui est essentiellement surnaturel. Si les nations modernes refusent avec obstination de s'assujettir à la domination du Christ Jésus, n'est-ce pas précisément parce qu'elles méconnaissent les justes titres de sa divine royauté? Faut-il rappeler que notre Sauveur n'a jamais cessé, lui, d'affirmer l'origine céleste de son pouvoir? Ne savons-nous pas avec quelle fermeté il a revendiqué devant le gouverneur romain le titre véritable de sa royauté : *Regnum meum non est* DE *hoc mundo*? Prétendre faire abstraction de la royauté spirituelle du Seigneur Jésus, pour ne célébrer *liturgiquement* que sa royauté temporelle, ce serait ni plus ni moins priver celle-ci de son point d'appui, et lui ravir son indispensable couronnement. Quiconque voudra bien se reporter à l'œuvre doctrinale du cardinal Pie remarquera que jamais ce grand pontife n'a parlé de la royauté sociale du Christ, dont il fut au siècle dernier le plus vigoureux champion, sans la replacer sur ses bases spirituelles.

Ceci posé, on ne saurait contester, à moins de nier l'évidence même, que l'*Épiphanie du Seigneur* honore la royauté du Christ dans la plénitude de sa signification, selon tous ses prolongements et dépendances. La liturgie splendide de cette solennité nous en présente les divers aspects, et nous les fait d'autant mieux comprendre qu'elle les ramène avec plus d'art à l'unité d'un même mystère. Sans cesse elle nous redit, et sans importunité, grâce au délicieux symbolisme de son langage, les titres authentiques de la royauté de Jésus-Christ. Sans cesse elle nous remet sous les yeux le but de cette domination universelle, qui, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel, ne tend pas à autre chose qu'à la formation du royaume éternel, l'Église, corps mystique du Christ et prolongement de son Humanité.

Quant à la souveraineté temporelle de Notre-Seigneur, qu'on nous dise si, dans la carrière terrestre de Jésus, elle a jamais été plus spontanément et plus clairement reconnue, plus complètement et plus librement proclamée que par l'adoration des saints rois? La liturgie ne nous laisse aucun doute sur le caractère de cette démarche que les Mages ont accomplie, non pas en leur nom personnel, non pas comme les mandataires d'un plus ou moins grand nombre d'individus, mais *en tant que représentants des sociétés de* TOUS LES TEMPS *et* DE TOUS LES PAYS,

en tant que chefs des peuples ORGANISÉS EN NATIONS : « OMNES NATIONES *venient a longe portantes munera sua* » (ant. de *Benedictus*, 5e jour dans l'octave).

C'est pourquoi l'Épiphanie est par excellence la fête de la Chrétienté — de la société chrétienne des nations, dirait-on aujourd'hui —. Si les nations, en tant que telles, ne font pas partie de l'Église, elles en dépendent en vertu même de leur mission providentielle qui est de contribuer, pour leur part, à la réalisation du règne de Jésus-Christ sur la terre.

Et, chose étonnante, le R. P. M.-V. ne repousse avec tant d'insistance les droits incontestables de l'Épiphanie que pour lui préférer, en raison de l'évangile de ce jour, le dernier dimanche après la Pentecôte! Comme si le jugement dernier n'était pas un acte relevant de « la royauté surtout spirituelle et individuelle » de notre Sauveur!... Il est vrai que dans la pensée de notre bienveillant contradicteur une fête spéciale de la royauté de Jésus-Christ aurait pour effet de *faire mieux comprendre au peuple chrétien le geste des Mages et son amplitude*, ce qui est reconnaître du même coup la justesse de notre point de vue.

Puissent ces quelques considérations trop brèves, mais bien opportunes, servir pour leur petite part à dégager la signification profonde d'une fête qui célèbre la royauté de Jésus-Christ, avec une magnificence liturgique que rien ne saurait égaler.

Je vous prie d'agréer, mon Révérend Père, avec ma vive reconnaissance, l'expression respectueuse et fraternelle de mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

fr. EMMANUEL FLICOTEAUX,
moine bénédictin.

Au service de Jésus Prêtre

Le nom de la Mère Louise-Marguerite Claret de la Touche, d'abord Visitandine au Monastère de Romans, puis Fondatrice du couvent de Vische (diocèse d'Ivrée) qui devait devenir après sa mort l'Institut de Béthanie du Sacré-Cœur, est maintenant familier au public religieux. L'Alliance sacerdotale universelle des Amis du Sacré-Cœur, dont elle a été l'initiatrice et dont Mgr Filipello, évêque d'Ivrée, est présentement le chef, publiait en 1922, par les soins de son conseil et sous ce titre : *Les Voies de Dieu* (1), un volume formé d'extraits de son autobiographie et de ses notes spirituelles qui reçut le plus favorable accueil. Un second volume vient de paraître intitulé : *Les Vouloirs de Dieu* (2). Le lecteur y trouvera, avec une lettre simple et belle de Mgr Filipello et une remarquable introduction doctrinale du R. P. Heris, O. P., de nouveaux extraits des notes spirituelles de la Mère Louise-Marguerite, et l'essentiel de sa correspondance avec son directeur, le R. P. Charrier, S. J.

Après les tâtonnements du début, et avant les douloureuses épreuves de la fin, nous assistons, au cours de cette période qui va de 1902 à 1906, à l'épanouissement d'une vie spirituelle privilégiée. Résumons-en les caractères essentiels. La santé de la Mère demeure plus que médiocre. Ses journées s'écoulent occupées, parfois encombrées de travaux matériels et de tracas divers. Lorsque s'appesantit la persécution religieuse, l'inquiétude et le surmenage, à de certains moments surtout, s'installent dans sa vie. Elle sent vivement et décrit avec clairvoyance ce qui fait la véritable dureté de la vie religieuse. A l'occasion d'un court voyage qu'elle fait avec sa Supérieure dans l'Italie

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, tome VIII (1923), pp. 294 et suiv.

(2) *Au Service de Jésus Prêtre*. Notes intimes tirées des écrits de Mère L.-M. Claret de la Touche. II : « Les vouloirs de Dieu ». — Turin, Marietti, 1925, in-16 de VIII-351 p.

du Nord, en quête d'un refuge pour la communauté menacée d'expulsion, elle écrit : « On me trouvait le visage plus coloré et la démarche plus alerte. Eh ! sans doute, la nature a besoin de liberté et d'air pur : le corps vit de toutes ces jouissances légitimes qui font la matière de nos sacrifices journaliers. Les privations au contraire, *l'action continuelle contre les mouvements et les instincts naturels* (c'est moi qui souligne), le lent martyre de la vie claustrale le font dépérir et le conduisent à la mort. Qu'importe que le corps s'affaisse ou que le sang s'appauvrisse, si l'âme s'épure et s'élève, et si Jésus, le divin martyr du Calvaire, trouve des consolateurs dans sa voie et d'humbles continuateurs de son œuvre de rédemption ? » Son directeur, le P. Charrier, S. J., se montre avant tout préoccupé de l'enraciner dans l'humilité. Elle apparaît manifestement élevée à l'oraison mystique. Elle y reçoit des grâces et des lumières spéciales où n'interviennent pas, semble-t-il, de phénomènes bien insolites d'ordre extérieur et sensible. Mère Louise-Marguerite jouit dans sa communauté d'une situation normale, avantageuse même. Elle a la confiance, en particulier, de sa supérieure. Les contradictions qu'elle peut avoir à souffrir de son entourage immédiat et de son milieu religieux n'ont rien d'extraordinaire. Les grâces qu'elle reçoit et les voies où elle marche, d'une part, et d'autre part ses inévitables infirmités et défauts humains, pour ne parler que de ce qui la concerne elle-même, les expliquent aisément. Nous éprouvons même quelque surprise, au premier moment, de la douloureuse sensibilité dont elle fait preuve à cet égard. Mais elle a un mot juste, profond et qui rend compte de ce fait d'ailleurs si fréquent dans la vie des âmes saintes : « Jésus console. Ce qu'il veut pour moi c'est la souffrance, mais il la veut par amour, parce que c'est la part que je dois donner pour l'Œuvre (sacerdotale). Mon Père (son directeur) agit, moi je souffre. C'est pour cela qu'*il augmente la sensibilité* (c'est moi qui souligne) et qu'il permet tous ces sentiments du prochain. A ces souffrances d'origine extérieure, Dieu ajoute, d'ailleurs, de vives épreuves intérieures de caractère nettement mystique, et qui ont valeur de purifications passives.

Une nuit de Noël, à Revigliasco, près de Turin, où sa communauté expulsée a cherché refuge, elle trace ces lignes émouvantes qui nous laissent apercevoir le fond, tout ensemble lassé et invincible, de son âme que la vie éprouve et que

Dieu soutient : « Pendant que j'écris, deux images se présentent à mon esprit. Celle d'une vie qui s'éteint, et celle d'une vie qui commence. Non loin de moi, dans une chambre, notre Mère vénérée repose. Après cinquante-cinq ans de vie religieuse, elle décline doucement vers la tombe. Les travaux, les épreuves, les brisements n'ont point manqué à ces dernières années : six semaines de souffrance et de maladie ont terrassé son énergie : elle s'en va lentement vers la dissolution de son corps, parmi les ombres de la souffrance et des séparations dernières. C'est une vie qui s'éteint.

« A côté de moi, dans ma chambre, une enfant de dix-neuf ans repose en rêvant à Jésus, le divin Fiancé qu'elle désire, à la vie religieuse qu'elle brûle d'embrasser.

« Ame innocente, et simple, elle ne sait rien encore de la vie, de ses luttes, de ses souffrances : c'est une fleur qui s'épanouit presque inconsciente sous les rayons de l'Amour infini.

« Et je suis là, entre ces deux vies, déjà bien lasse du chemin parcouru, mais obligée de dominer ma lassitude pour servir, pour consoler, pour soutenir cette vie qui s'éteint, et pour instruire, pour développer, pour faire fleurir cette vie qui commence. »

Pauvre Mère! De plus durs travaux et de bien autres douleurs l'attendent, qu'elle ne soupçonne sans doute même pas.

Mais nous n'avons pas dans ce volume que la belle histoire émouvante d'une âme où l'Amour infini affermit et développe son empire. Nous y trouvons aussi le progrès d'une doctrine spirituelle et la prise de conscience croissante d'une mission au bénéfice du sacerdoce catholique.

La doctrine est celle de l'Amour miséricordieux par où se définit Dieu lui-même, qui trouve sa suprême révélation dans le Sacré-Cœur, et dont le prêtre est l'instrument officiel en même temps que le bénéficiaire privilégié. Qu'elle soit d'origine mystique et toute nourrie de lumière infuse, il semble bien difficile d'en douter. Mais l'intelligence où il plaît à Dieu de répandre ses lumières est de premier ordre et servie par de remarquables dons littéraires. Les belles pages dont le présent volume abonde sur Dieu-charité, sur le Sacré-Cœur, sur l'Eucharistie et le Sacré-Cœur, sur la Vierge-Prêtre, sur le prêtre catholique, etc..., surprennent par leur solidité théologique, par leur ampleur synthétique, par la fermeté et la sobriété de leur forme littéraire encore plus que par leur pro-

fondeur et ferveur spirituelles. L'élément imaginatif, chose rare dans ces sortes d'écrits, n'y tient presque aucune place. Quant à la pensée, elle appartient à la substance même de la doctrine catholique.

La doctrine de Mère Louise-Marguerite, comme sa vie elle-même, nous apparaît dans une étroite relation avec le Sacerdoce, avec la sanctification personnelle et avec le ministère sanctificateur du prêtre. La Mère a la conviction d'avoir reçu de Dieu une mission spéciale en ce sens. Cette conviction, il est bien difficile de ne point la partager. Comment expliquer, en dehors de l'hypothèse d'une mission divine, l'intelligence qu'elle a, non pas seulement du rôle et de la grandeur du prêtre, mais de son âme et de sa vie réelle? Sur tous ces sujets, elle s'exprime avec une profondeur, une netteté et une vérité surprenantes. Elle trouve, pour parler des prêtres, des accents d'une vénération, d'une tendresse, d'une délicatesse et d'un tact émouvants. Son âme leur est toute donnée, sa prière, ses souffrances, sa vie intérieure et tout son zèle entièrement consacrés. La liaison si étroite qu'elle a avec son directeur se développe principalement sur ce terrain de l'assistance spirituelle à procurer aux prêtres. Femme, elle a conscience de ne rien pouvoir par elle-même dans l'ordre extérieur et de l'action. Seul, son directeur, prêtre lui-même, peut agir au dehors et procurer la réalisation de l'Œuvre sacerdotale dont elle doit à Notre-Seigneur l'idée et l'ardent désir.

Cette œuvre, elle la décrivait ainsi dès 1902 :

« *Les désirs de Jésus.* — Le premier désir de Jésus est le salut des âmes : le relèvement du monde par l'amour, le règne de l'Amour infini établi par toute la terre. Son deuxième désir est d'employer ses prêtres à ce grand travail, d'en faire des auxiliaires actifs; d'agir par eux sur les âmes et dans le monde. Son troisième désir est, me semble-t-il, une œuvre groupant et préparant les prêtres et les sanctifiant pour cette grande mission.

« *L'Œuvre.* — Donc une œuvre, une confrérie, une société si l'on veut, exclusivement composée de prêtres; non seulement pour ceux de France, mais pour tous les prêtres du monde, les unissant entre eux, les mettant sous les divines influences du Cœur sacré, de l'Amour infini.

« *Son but.* — Le but serait de sanctifier les prêtres, de les unir, de les faire agir dans un même esprit, de les pénétrer

d'amour; d'en faire comme une grande armée combattant partout pour le bien, rallumant partout le feu divin de l'amour dans les âmes; de développer l'action sacerdotale par l'union.

« *Les moyens.* — Les moyens que l'Œuvre emploierait pour la sanctification du prêtre seraient ceux-ci :

« 1° Union à Jésus-Christ par l'étude et la pratique des vertus sacerdotales de son Cœur. Le prêtre de l'Œuvre devrait se mouler sur Jésus-Christ, entrer dans ses pensées, prendre ses sentiments, vivre sa vie. Il devrait s'efforcer de reproduire Jésus en lui, d'une manière aussi parfaite que possible, et confronter souvent son être moral et sa personnalité extérieure avec le divin modèle; cherchant par ce moyen à perfectionner toujours plus en lui la divine ressemblance.

« 2° Union fraternelle dans l'amour de Jésus-Christ et des âmes, entente, union et coopération dans les œuvres, etc.

« *Ses obligations.* — Si les prêtres étaient déjà d'une œuvre sacerdotale quelconque, comme celle de Montmartre par exemple, ils seraient fidèles à en remplir les obligations, à en suivre les directions, etc., toujours selon l'esprit de la société. Celle-ci n'imposerait à ses membres qu'une méditation le matin sur Notre-Seigneur, les devoirs du prêtre, etc., un examen attentif le soir sur la journée (examen dans le genre de celui que nous avons écrit ultérieurement); l'assistance aux réunions et le zèle à répandre par la parole, les écrits, les œuvres, la connaissance de l'Amour infini et de la Miséricorde.

« *L'organisation.* — Un centre général, un directeur général inspiré par le fondateur.

« Les prêtres de chaque diocèse groupés ensemble sous un directeur diocésain, nommé ou reconnu par le directeur général, approuvé et protégé par l'évêque.

« Les prêtres de chaque ville, de chaque canton, se groupant entre eux et se réunissant une fois par mois sous la présidence d'un prêtre délégué ou nommé par le directeur diocésain. Donc, un directeur général, nommant ou reconnaissant les directeurs diocésains, et ceux-ci déléguant des présidents de conférence dans les villes ou cantons de leur diocèse.

« *Les conférences.* — Pour les réunions, voici, il me semble, comme elles pourraient se faire. Le président ferait lui-même ou ferait faire par un prêtre qu'il aurait averti d'avance (soit membre de l'œuvre, soit étranger) une conférence sur les devoirs du prêtre, les vertus sacerdotales, la conformité avec Jésus-Christ.

« Cette conférence devrait être simple, apostolique, tendant

uniquement au bien des âmes des auditeurs, plutôt que savante ou littéraire.

« On ferait quelque exercice en l'honneur du Cœur sacré de Jésus vivant dans l'Eucharistie. Cette première partie de la réunion serait bien à sa place dans une église ou chapelle. Après, dans un entretien familier (chez le président ou dans une salle spéciale), on s'exciterait à l'amour de Jésus et des âmes ; on se ferait part de ses vues pour le bien ; on proposerait ses difficultés, etc.

« Les jeunes prêtres trouveraient là une direction pour leur zèle, pour leurs études, leurs lectures, etc. Chacun chercherait à faire du bien à ses frères. Le président surtout aurait un zèle particulier pour cela ; il dirigerait la conférence, la maintiendrait dans l'esprit de la société, visiterait les membres entre temps, et, s'il remarquait quelque chose de répréhensible, il chercherait à y remédier.

« Les présidents devraient être bien dépendants du directeur diocésain, et celui-ci recourir facilement à la direction générale, en sorte qu'il y ait une grande unité de vues, de mouvement et d'action. »

Qu'on me permette de citer encore cette belle page où la Mère explique quel doit être l'esprit de l'Œuvre :

« Il me semble que c'est moins sa croix qu'il (Notre-Seigneur) veut donner maintenant à ses prêtres que son Cœur. Il veut le leur montrer, le leur donner parce qu'il dit : « Quand ils con-« naîtront mieux mon amour, quand il m'aimeront davan-« tage, ils recevront et porteront plus facilement ma croix. »

« Il ne veut pas que rien dans l'Œuvre sente la réforme, car il ne vient pas dans un esprit de réforme, mais dans un esprit d'amour.

« Il ne veut pas que rien dans ce qui sera écrit ou dit puisse jeter des ombres sur ses consacrés, ses bénis. Il veut, notre divin Jésus, qu'on porte dans cette Œuvre de la sanctification du prêtre d'infinies délicatesses.

« Si je pouvais montrer son Cœur comme je le vois, si adorablement doux, tendre pour les âmes, pour ses prêtres !

« Les vues de Jésus, ses désirs, sont si simples : de relever le monde, de le retirer de cette froideur sceptique, de cet esprit de paganisme qui l'enveloppe. Il a besoin d'auxiliaires dans cette Œuvre, et il rappelle ses prêtres, et, avant de les employer au grand travail du relèvement du monde, il leur ouvre les trésors de son indéfectible amour. Il leur dit : « Venez « puiser dans mon Cœur la lumière, la force, la vie. »

C'est une abondance de vie qu'il veut communiquer à ses prêtres, de vie divine, surnaturelle, afin qu'ils puissent eux aussi la communiquer et vivifier les âmes.

« Jésus n'aime pas, quand, sous prétexte de redresser certains torts, de corriger certains défauts, on parle sans respect ni délicatesse, et on livre au monde les défaillances de ceux qui doivent être le sel de la terre et la lumière des intelligences.

« Il me semble que Notre-Seigneur veut que je dise que l'esprit de l'Œuvre doit être un esprit d'amour, de miséricorde; un esprit qui élève les âmes au-dessus de la terre, qui les détourne de la vue de ses fanges, pour les jeter en haut dans l'Amour infini; un esprit qui divinisera le prêtre, qui le rendra par l'amour un autre Jésus-Christ.

« Cette union au Christ par l'amour rendra le prêtre saint, fort, miséricordieux, puissant sur les âmes. »

Pour que l'amour miséricordieux de Dieu, qui brûle dans le Sacré-Cœur et nous est révélé en lui, rayonne sur les âmes, placer le prêtre, instrument de Dieu et de Jésus-Christ, sous son influence de plus en plus directe : c'est une pensée, un désir, un projet qui ne laissent plus de répit à Mère Louise-Marguerite et qu'elle s'emploie à faire partager au P. Charrier. Celui-ci résiste d'abord, à raison tout particulièrement du rôle qui lui reviendrait dans cette entreprise et dont il se juge indigne. Puis, avec lenteur, avec circonspection, ainsi qu'il convenait, il se laisse persuader et finit par se rendre.

La Mère écrivait, le 4 juin 1903 : « Il m'a semblé aussi que l'Œuvre devait se répandre plus facilement en dehors de France qu'en France, même pour le moment ». Sans doute parce que le clergé de France, admirablement formé dans nos séminaires et abondamment pourvu de secours spirituels, aura besoin d'un peu de temps pour sentir et saisir tout le prix de cette nouvelle grâce que son divin Seigneur semble lui offrir. Je crois cependant que ce nouveau volume d'écrits de Mère Louise-Marguerite contribuera grandement à attirer son attention sur cette doctrine de l'Amour miséricordieux et sur cette Œuvre de l'Alliance sacerdotale. La première paraît propre à donner à la dévotion au Sacré-Cœur toute la valeur qu'elle recèle pour le prêtre, et la seconde à compléter les œuvres sacerdotales déjà existantes en y accroissant, sous une forme qui convient admirablement à la vocation du prêtre, l'esprit intérieur.

Le Saulchoir. A. LEMONNYER, O. P.

Chronique de Pédagogie spirituelle

Chanoine Janot : *Livre de famille catholique.* Manuel d'éducation familiale. Art d'élever les enfants à la maison. Prix 7 fr. Chez Dumas, 4, rue Georges-Dupré, à Saint-Etienne.

Chanoine Granger : *Ego sum vita. VI^e Traité de la vie d'amour de Dieu.* Formation de l'enfance et de la jeunesse. Prix 5 fr. Chez Aubanel frères, à Avignon.

Pastor (chanoine Blouet, Supérieur du Grand Séminaire de Coutances) : *La sanctification des enfants.* Chez Duvivier, à Tourcoing.

L. de Grandmaison (*Études*) : *La crise de la foi chez les jeunes.*

Abbé Arnauld d'Agnel et D^r d'Espiney : *Psychologie et psychothérapie éducatives.* Chez Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris.

Mgr Convert : *Le B^x Curé d'Ars et la famille.* Chez Vitte, 3, place Bellecour, Lyon.

« Il n'est pas donné à tous les anges, a écrit saint Thomas, de percevoir les secrets des divins mystères dans la clarté même de l'essence divine : mais aux anges supérieurs seulement, lesquels en font part aux autres » (*Sum. Theol.*, I^a, q. 112, a. 3, c). Application aux anges du principe général de la divine Providence : Dieu pourvoit par les êtres supérieurs aux nécessités des êtres inférieurs.

Parmi les hommes donc, et pas seulement parmi les anges, les petits, les humbles ne peuvent, en principe, atteindre leur fin, qui est la divine béatitude, s'ils n'y sont conduits par leurs chefs naturels. D'où les invectives de saint Paul contre « ces hommes qui détiennent la vérité captive » (Rom., 1, 18). D'où le grand mal, dans nos sociétés modernes du laïcisme officiel, légal, scolaire. D'où le scandale, dans tous les temps, des éducateurs, et d'abord des parents, inférieurs à leur mission.

M. le chanoine Janot a été frappé surtout par le rôle des parents. Les parents sont en effet les éducateurs naturels, dont l'influence, on ne le voit que trop, peut être contrariée et pres-

que anéantie, mais ne saurait être suppléée. Des enfants, bien élevés au foyer, se corrompent trop souvent dans les mauvaises compagnies de l'école ou de l'atelier : Les meilleures leçons n'empêchent pas les enfants de se gâter, quand le foyer paternel est corrompu. La réforme des lois s'impose. Le Saint-Père Pie XI, tout récemment, dénonçait aux prêtres venus à Rome pour la canonisation du Curé d'Ars le fléau meurtrier de l'école laïque. Mais, à coup sûr, une bonne éducation dans la famille est le plus nécessaire et le plus efficace correctif des violences légales infligées à la conscience des enfants. C'est pourquoi M. Janot a pu écrire, à la page liminaire de son *Livre de famille catholique* : « Une vérité qui m'a paru toujours évidente, c'est que si tous les enfants étaient bien élevés dans leur famille, la société entière se trouverait transformée rapidement... Je ne nie pas que l'école puisse être éducatrice (et surtout corruptrice, si elle est mauvaise), mais l'éducation, surtout l'éducation morale, est avant tout une affaire domestique. On l'a trop oublié. »

Après avoir traité des conditions préliminaires indispensables : que la souche soit bonne, que le mariage soit bon, que le foyer soit bon, que l'éducation soit bonne, l'auteur expose l'art éducatif : éducation physique, éducation intellectuelle, éducation morale. Ce dernier point est le plus développé ; un paragraphe important y est consacré à la Religion : laquelle se présente alors comme un moyen et le principal moyen d'éducation. La religion, en effet, aide à l'éducation, comme elle aide au gouvernement des peuples : étant, à divers points de vue, et le principal moyen, et la fin principale de toute discipline, privée ou domestique, ou publique, des bonnes mœurs.

L'amour de Dieu, poussé généreusement jusqu'à l'héroïsme, par une éducation dont la « spiritualité », ou l'esprit des Saints, sera l'inspiration constante et puissante, voilà en effet le but. M. le chanoine Granger montre clairement ce but et le poursuit d'une allure alerte et par des chemins directs dans le *VI^e^ Traité de la vie d'amour de Dieu* : en sous-titre, « formation de l'enfance et de la jeunesse ». Héraut du divin Amour, il préconise « l'âme salésienne et thérésienne ». Saint François de Sales et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, à travers lesquels il retrouve saint Augustin, et saint Jean, et le Verbe qui révèle l'Amour, voilà ses modèles, ses inspirateurs. Les trois cents et

quelques pages de ce traité, toutes brûlantes d'amour et d'une doctrine solide, s'adressent aux éducateurs, et, en même temps, aux jeunes gens et aux jeunes filles. Les plus grands pourront seuls goûter la troisième partie, dont les idées et le style s'élèvent beaucoup plus haut. Elle est intitulée : Théodicée de saint Augustin pour former la jeunesse à la vie d'amour de Dieu: On y prend de très belles vues des mystères du divin Amour, et l'on y ressent de saintes impatiences de les vivre. La deuxième partie, beaucoup plus à la portée des enfants, et qui traite de l'éducation jusqu'à l'adolescence, s'appuie directement sur saint François de Sales. Éducation religieuse de l'intelligence, intitule l'auteur; éducation religieuse de la volonté; éducation religieuse du cœur. Où il a écrit « religieuse », nous pouvons lire : « spirituelle »; et ce livre rentre tout à fait sous le titre de notre Chronique de spiritualité. Rare fortune pour le chroniqueur !

« On peut être saint à dix ans, écrit fort justement M. le Ch. Granger (1). Les grandes idées d'union à Dieu, de renoncement, d'esprit de sacrifice sont accessibles à ces âmes encore pures, dont le Saint-Esprit a fait son sanctuaire » (p. 60). Habitué des cimes de la spiritualité, et praticien de l'apostolat des « roulottes » sur les champs de foire, l'auteur ne recommande rien que du vécu et du praticable, mais d'où s'exhale le parfum des grandes hauteurs.

C'est aussi du vécu, l'opuscule de M. le Chanoine Blouet, supérieur du grand séminaire de Coutances, sur *la Sanctification des enfants*. Publiées d'abord dans la Revue *Prêtre et Apôtre*, de la Bonne Presse, ces pages formeront sans doute un chapitre de la Théologie Pastorale à l'usage des séminaires que nous fait espérer l'éminent spécialiste, qui signe volontiers « Pastor ». Avec Pastor nous prenons intérêt aux plus menus détails de la croissance spirituelle de nos agnelets. La précision des conseils sera extrêmement goûtée, surtout des débutants; et les vieux praticiens y retrouveront presque toujours les pratiques auxquelles, après de longs tâtonnements, et des expériences parfois douloureuses, ils ont fini par se tenir (2). Des conditions

(1) D'après le Cardinal Mercier, *Vie intérieure*.

(2) Nous regrettons que l'auteur ayant raconté deux histoires très frappantes de communion quotidienne, et, n'en ayant raconté que

exceptionnellement favorables, ou contraires, à la sanctification des enfants, obligeraient évidemment à modifier tels et tels détails. L'auteur suppose l'âme moyenne de nos provinces moyennes, à l'heure moyenne d'aujourd'hui. Des œuvres d'actualité, il faut user tout de suite ; et les conseils les plus autorisés ne dispensent pas ceux qui les appliquent de toute espèce de discernement. Coincés entre le laïcisme d'une part, et le jansénisme d'autre part, les catéchistes se sentent de plus en plus gênés. Par réaction contre le laïcisme, qui traite Dieu comme rien, et n'a plus même la notion du péché, ils tendent au rigorisme ; et par réaction contre le jansénisme, qui a si fortement imprégné la « religion de nos pères », ils tendent au laxisme. L'amour sans la crainte ; ou la crainte sans l'amour. Fausse crainte, faux amour : dont la cause est une altération de la foi.

M. Léonce de Grandmaison, dans les *Études*, avait étudié, voilà un an (1), *la crise de la foi chez les jeunes*. L'éminent écrivain vise principalement la jeunesse des Universités et des grandes Écoles. Mais les principes, comme on va le voir, valent pour tous les milieux.

La formation religieuse d'un enfant commence, on le sait du reste, longtemps avant qu'il ne fasse des actes pleinement conscients et personnels » (p. 272). On ne fait pas, pour autant, crédit aveuglément à Freud, « dont il est juste de dire que (les observations) apportent une confirmation inattendue aux constatations empiriques faites de temps immémorial (ibid.). Dès l'âge de trois ans, les premières pratiques d'une piété personnelle consolident les bases, jetées dans l'inconscient, de la persévérance future. D'où la grande importance et la portée lointaine de la communion précoce et fréquente : l'auteur cite un de ses condisciples, au scolasticat, un jeune jésuite sicilien, qui avait fait, et en gardait souvenir, sa première communion à l'âge de trois ans. « Avec la force considérable du parti pris, de l'habitude délibérément contractée, une telle pratique (qui

deux, ait raconté deux fois l'histoire de communions quotidiennes sacrilèges. Nous regrettons qu'il n'y ait pas une contrepartie. La tendance eucharistique de ces articles donna lieu à des controverses. La partie pénitentielle suit de très près Timon David.

(1) 5 août, 20 août, 5 septembre 1924.

implique l'usage habituel et persévérant des exercices spirituels les plus importants), assure par surcroît la présence ordinaire des dispositions, qui fourniront, à l'étude féconde du problème religieux, l'atmosphère la plus désirable : droiture, innocence, simplicité de cœur. Bien plus, en pénétrant de la vertu de foi jusqu'aux inclinations naturelles, et en les imprégnant peu à peu, elle crée, de la religion ainsi vécue, cette connaissance sympathique qui s'exerce, comme le dit saint Thomas (1), spontanément, et guide l'esprit à la façon d'un instinct, sans discours mais très certainement » (p. 275).

A côté de cette préparation morale se place la préparation intellectuelle. L'auteur, visant les jeunes gens adonnés aux hautes études, se devait d'insister sur l'importance de la préparation intellectuelle, avant une crise qui se présentera avec des considérants d'ordre intellectuel. Néanmoins il ne veut pas qu'on incrimine uniquement les catéchistes, dont la tâche toujours lourde devient accablante, « quand l'enseignement préalable donné par la famille vient à manquer » (p. 276).

« Ainsi préparé, l'enfant aura chance d'affronter avec succès les forces d'erreur qui en veulent à sa foi. Sa victoire ou sa défaite dépendra néanmoins, pour une large part, de l'atmosphère mentale, morale, religieuse, où le combat décisif se livrera » (p. 277).

C'est à ces données très simples que se réduit le problème, pratiquement si difficile, de la préservation de la foi. Elles ont du moins l'avantage d'expliquer péremptoirement l'incrédulité plus ou moins latente, et ses manifestations intermittentes, dont les catéchistes se plaignent de plus en plus dans les milieux laïques. La « connaissance sympathique » fait défaut, ou plutôt joue à faux. D'instinct nos petits laïques « ne croient plus qu'à ce qu'ils voient » ; et, sitôt émancipés du catéchisme, tout ce qu'ils y ont appris ne leur paraît plus vrai : sans crise apparente, dès l'âge de onze ou douze ans. Ensuite, par intermittences, ils croiront de nouveau. Et lorsqu'ils s'arrêteront, avec une sérénité effroyable, dans la plus pure indifférence laïque, auront-ils encore gardé le minimum qui est requis pour le salut des infidèles ? Et seront-ils venus en cet état sans avoir péché contre la foi ?

M. de Grandmaison rapporte fort à propos l'enseignement de

(1) IIª IIæ, q. 1, a. 4, ad 3.

l'Église, résumé par cette sentence de saint Thomas : « Un homme en possession de la lumière de foi ne donne pas son assentiment à des doctrines contraires à la foi, sans pécher dans l'abandon de ce que la foi l'incline à croire » (IV *Sent.*, l. III, d. 24, q. 1, a. 3, sol. 2 ad 3). Le Concile du Vatican reprit la même doctrine : « Ceux qui ont adhéré, moyennant le don céleste de la foi, à la vérité catholique, ayant embrassé la foi sous le magistère de l'Église, ne peuvent jamais avoir un juste motif de changer cette foi, ou de la mettre en doute » (Const. *de Fide*, Sess. III, cap. III). Il ajoute : « Il ressort clairement de ces paroles qu'en règle générale un croyant catholique formé n'a jamais de bonne raison de renoncer à sa foi. S'il la renie, son acte est donc coupable, ou en lui-même, ou dans sa cause, et, vu l'importance de la matière, gravement coupable. Des exceptions à cette règle peuvent-elles être envisagées, et quelles? Peut-on admettre, sans entamer la vérité objective d'une thèse qui ne fait pas doute pour un fidèle, l'existence de cas particuliers, dans lesquels un jeune homme (à plus forte raison, dirons-nous, un enfant) suspendrait ou même retirerait son allégeance à l'Église sans commettre la faute dénoncée par les Pères du Concile? Ce serait alors un accident infiniment douloureux, qui aiguillerait une destinée humaine sur une voie sans issue normale. Ce ne serait pas toujours, — par suite d'une illusion qui, subjectivement, atténuerait la malice de cette désertion, — le péché entraînant la ruine totale de la vertu de foi... Est-ce tourner le texte que de refuser de l'appliquer à des jeunes gens dont l'instruction et la formation religieuse ont été notoirement insuffisantes, sinon tout à fait nulles?... Nous demandons si, dans ces conditions, la grâce nécessaire à la persévérance n'apparaît pas comme plus que commune, comme une sorte de miracle moral qu'il est plus aisé d'espérer que d'escompter? On hésitera peut-être à soutenir le contraire (p. 413-415).

De ces constatations trop certaines, de ces espoirs hypothétiques, tous les éducateurs concluront à la nécessité d'imprégner profondément de foi, de religion, de spiritualité, la psychologie, toute la psychologie de l'enfant. L'amour maternel, auquel il semble que tous les éducateurs aient quelque part, devine les secrets ressorts, et les énergies latentes, qui déclanchent les résolutions irrévocables. D'instinct l'éducation vise

ces profondeurs. Elles seront plus facilement accessibles à ceux qui auront fréquenté le récent ouvrage de M. l'abbé Arnauld d'Agnel et du Dr d'Espiney : *Psychologie et Psychothérapie éducatives*. Excellent manuel pour se mettre au courant des méthodes nouvelles, des innovations heureuses. Restera l'application, qui sera le mérite d'un chacun, à l'éducation proprement chrétienne, religieuse, spirituelle.

D'adaptation vécue on en trouvera une excellente, et qui pourtant ne se prévalait d'aucune information psychologique, sous la plume, sur les lèvres du saint Curé d'Ars. Mgr Convert a fort heureusement résumé, présenté, commenté, l'enseignement et les pratiques pédagogiques du saint Curé. Le volume, édité avant la canonisation, est intitulé : *Le Bienheureux Curé d'Ars et la Famille*. Rien de plus simple. Rien de plus fort. Parce que Dieu y est tout.

F. Gellé.

Spiritualité Carmélitaine [1]

Connaissance de Dieu et union d'amour est une traduction du *Tratado breve del Conocimiento oscuro de Dios afirmativo y negativo, y modo de unirse el alma con Dios por amor*, qui a été attribué à saint Jean de la Croix, et qui est reproduit dans la dernière édition espagnole de ses œuvres. Quoi qu'il en soit de son authenticité, ce petit traité fournit de solides éléments de théologie mystique, et s'il n'est pas de saint Jean de la Croix, il reflète bien son esprit. Il insiste particulièrement sur la contemplation négative et obscure, et indique trois signes de son début, qui se ramènent aisément aux trois signes classiques de saint Jean de la Croix (p. 26). Il s'agit, on le voit, de contemplation infuse, appelée ici « théologie mystique » expérimentale (p. 28). Est-elle accessible à tous ? La réponse de ce traité sur ce point est bien conforme à celle de la *Nuit obscure*. Il dit : « Quoique la Théologie mystique soit quelque chose de sublime, personne cependant, parmi ceux qui s'appliquent de tout cœur à l'oraison et qui se sont exercés dans la vie purgative ainsi que dans la vie illuminative, n'en est incapable. » A la fin, p. 88, il est dit de la contemplation infuse et de l'union qui en résulte : « C'est un don gratuit du Seigneur..., nous pouvons cependant, par les moyens décrits en ce traité, nous préparer et nous disposer à le recevoir. »

Telle est la doctrine que nous avons toujours enseignée ici. Le *Mensajero de Santa Teresa*, 15 janv. 1925, nous reproche d'avoir, pour la défendre, traduit ainsi la fin du Prologue de

(1) *Connaissance de Dieu et union d'amour*, traité attribué à saint Jean de la Croix, traduit et annoté par le P. Théodore de Saint-Joseph, C. D., chez Beyaert, Bruges. 1 vol. in-12, 90 pp., 4 fr. — *A l'école de sainte Thérèse*, par le P. Théodore de Saint-Joseph, C. D. Retraite de dix jours, Beyaert, Bruges, 1924. 1 vol. in-12, 184 pp., 5 fr.

la *Montée du Carmel* : « J'écris pour tout le monde, mais c'est à condition qu'on se décide à passer par la nudité de l'esprit... » Il est bien vrai que, il y a cinq ans, dans la *Vie Spirituelle*, déc. 1919, p. 158, nous avons donné cette traduction, qui était celle du Chan. Hoornaert, première édition. Mais si le *Mensajero* avait consulté l'ouvrage où nous avons reproduit cet article (1), il aurait vu que nous avons corrigé cette traduction par celle plus littérale que donne le Ch. Hoornaert dans sa seconde édition : « Il s'agit... d'une doctrine substantielle et solide qui s'adresse aux uns et aux autres, à condition qu'on se décide à passer par la nudité de l'esprit. » Le saint ajoute sans doute : « Et même ma *principale* intention n'est pas de parler à tous, mais à quelques membres de notre saint Ordre ramené aux traditions primitives du Carmel. » Cette intention principale n'est pas exclusive et ne permet pas de dire que saint Jean de la Croix n'écrit dans la *Montée* que pour quelques rares contemplatifs, il déclare expressément que « sa doctrine substantielle et solide s'adresse aux uns et aux autres », et, par ce qu'il dit, dans la *Montée* et au début de la *Nuit obscure*, des défauts des commençants, on voit bien qu'il ne parle pas seulement pour des âmes très avancées.

Le second volume publié par le P. Théodore de Saint-Joseph : *A l'école de sainte Thérèse*, reproduit un ancien manuscrit de forme ingénue, qui n'était pas destiné à la publicité; c'est comme un plan de retraite de dix jours, auquel le reviseur a ajouté pour chaque jour une élévation. Les principaux sujets sont les suivants : La fin de l'homme, le péché, le jugement, la grandeur de Dieu, l'oraison, l'imitation de Jésus-Christ, la sainte Eucharistie, l'amour de Dieu et du prochain, l'union à Dieu. Cet heureux choix de textes de sainte Thérèse a été remanié d'après la dernière traduction des Œuvres de la sainte par les Carmélites de Paris.

Le même auteur vient de publier une troisième édition, revue et augmentée, de son livre : *Les ascensions de l'âme de la B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Ces pages montrent bien que la sainte connut les voies de l'oraison infuse et distinguent nettement l'essentiel de la vie contemplative de certains phénomènes extraordinaires qui peuvent l'accompagner. On voit ainsi, sur un exemple frappant, le caractère normal de la contempla-

(1) *Perfection chrétienne et contemplation*, t. I, p. 31, note 1.

tion infuse que la sainte reçut de très bonne heure. (Cf. *Vie Spirituelle*, mai 1924, p. 122.)

La même doctrine sur la nature de la contemplation se retrouve même dans une vie populaire de sainte Thérèse que vient de publier le P. Berthold de Jésus, C. D., sous le titre : *Au parterre du divin amour*, Courtrai, 67 pages. « Toute la réforme de Thérèse est un appel à la vie contemplative ; c'est pour mener cette vie dans sa plénitude que Thérèse a rassemblé ses filles dans ses monastères... « Ne nous lassons point de travailler, leur dit-elle (V^e^ Demeure), jusqu'à ce qu'enfin nous ayons trouvé ce trésor caché » (p. 56). Ce trésor caché, cette perle précieuse est un don spécial de Dieu, ce n'est pas le fruit de notre activité.

R. GARRIGOU-LAGRANGE.

Quelques ouvrages de piété

Les Dogmes générateurs de la Piété, par M. A. Tanquerey. 1re série. 1 vol. in-8, 120 pp. Paris, Mignard. — Ces articles, extraits de l' « Évangile dans la vie », traitent de notre incorporation au Christ-Jésus, de notre participation à la vie divine, du rôle de Marie dans la vie chrétienne. C'est un essai de vulgarisation de ces doctrines qui mènent à la vie intérieure et à la contemplation. L'auteur a remarqué, comme beaucoup d'autres, que les âmes ferventes, qui prennent goût à ces doctrines, surtout au mystère de l'habitation en nous des personnes divines, font de rapides progrès dans la vie intérieure, arrivent facilement à l'oraison de simplicité, et de là sont élevées, quand il plaît à Dieu, à la contemplation, si elles sont bien généreuses. Ces pages de M. Tanquerey sont pour les prêtres surtout un bon sujet d'oraison, et peuvent être aisément transposées dans la prédication pour les simples fidèles. L'auteur insiste sur nos devoirs envers l'hôte divin de nos âmes, et sur la médiation universelle de Marie, d'après la doctrine du Bx Grignion de Montfort. Le Bienheureux avait été initié à Saint-Sulpice à cette forme très belle de la dévotion à Marie, que fit connaître à M. Olier la Vénérable Mère Agnès de Langeac, dont M. R. Jeuné, S. S., vient de retracer très heureusement la vie (1).

***

Lectures choisies pour le temps de la retraite, extraites des œuvres de Bossuet, par l'abbé G. C. — Lethielleux, 1 vol. in-8,

(1) *Une mystique dominicaine*, la Vénérable Agnès de Langeac, 1602-1634, par M. R. Jeuné, supérieur du séminaire de philosophie d'Issy. Paris, Téqui, 1924. 1 vol. 242 pp., 6 fr. — Au ch. III de la 2e partie l'auteur caractérise la vie mystique, comme nous, par la prédominance des dons du Saint-Esprit, montre ce qu'elle fut chez la mère spirituelle de M. Olier, et ce qu'elle est encore au monastère de sainte Catherine de Sienne de Langeac.

432 pp. 10 fr. — Ce recueil contient, ordonnées selon le plan des Exercices de saint Ignace, les meilleures pages de Bossuet sur les sujets suivants : Dieu créateur; l'homme, image de Dieu; le péché; la pénitence; le Verbe incarné; l'ennemi; la Passion; l'amour de Dieu. Ce choix a été fait avec beaucoup de goût dans les Élévations, dans les Méditations sur l'Évangile, dans les Sermons et dans certaines œuvres moins lues de Bossuet; il offre les meilleurs sujets de réflexion pour une retraite et il unit admirablement l'élévation de la pensée aux résolutions les plus pratiques.

***

Il Regno del SS. Cruore di Gesù, par Mons. Giacomo Sinibaldi, évêque titulaire de Tibériade, secrétaire de la S. Congrégation des Séminaires et des Universités. Società editrice « Vita e Pensiero », Milan. 1 vol. grand in-8, 566 pp.

Livre écrit avec une grande piété, un amour rayonnant de Notre-Seigneur, et qui, en suivant toujours très fidèlement saint Thomas, expose toute la théologie de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Église, du point de vue spirituel et mystique, du règne du Cœur de Jésus sur les âmes. Un bref résumé ne peut en donner qu'une très faible idée!

Le titre de Roi a été donné au Messie par Jacob, David, Isaïe et Daniel; la souveraineté de Jésus-Christ dérive de sa Filiation divine; il est roi par droit de naissance, il l'est aussi par droit de conquête depuis le sacrifice de la Croix. Ce règne sur les âmes est un règne d'amour, manifesté de façons différentes à Bethléem, au Prétoire, sur le Calvaire, dans l'Eucharistie et au ciel. Tel est le règne du Sacré-Cœur et le fondement du culte qui lui est dû : l'amour divin et humain du Christ pour nous. C'est cet amour qui vivifie le corps mystique, dont nous sommes les membres. Aussi devons-nous rendre à Notre-Seigneur un amour d'amitié, de réparation, d'imitation. C'est Marie qui conduit progressivement les âmes à cette intimité avec son Fils. Monseigneur Sinibaldi insiste lui aussi (p. 527) sur la médiation universelle de Marie; cette médiation, dit-il, ne regarde pas seulement l'espace et le temps, mais encore toutes les grâces, car toutes nous viennent par l'intercession de notre Mère du ciel, qui n'a d'autre but que de nous unir à son Fils, comme Jésus nous unit au Père.

***

Estasi e Lettere scelte, S. Maria Maddalena de' Pazzi. Introduzione et Scelta di *Maurice Vaussard*. Firenze, Libreria Editrice fiorentina, 1 vol. 303 pp., 7 lire.

On n'a pas encore une édition critique des œuvres de sainte Madeleine de Pazzi; les éditions qu'on possède depuis trois siècles contiennent parfois des résumés ou des amplifications du texte original conservé dans son couvent. M. Maurice Vaussard suit, au contraire, fidèlement ce texte original, et dispose les extases et les lettres qu'il a choisies selon l'ordre chronologique, ce qui aide à mieux entendre la doctrine. Il distingue trois périodes. Sitôt après sa profession (27 mai 1584), pendant un an la Sainte eut de très fréquentes extases et ravissements. — Après cette période de préparation, elle eut de nouveau pendant dix jours et dix nuits des visions admirables, qui précédèrent la terrible épreuve de cinq ans (juin 1585 à juin 1590) pendant laquelle elle dut souffrir, pour la conversion des pécheurs et pour sa propre perfection, toutes sortes de douleurs physiques et morales. — Après 1590, jouissant de nouveau de la paix intérieure jusqu'à sa mort (1607), elle eut encore des extases, mais plus rares.

Dans ces extases, le Seigneur lui enseigne le prix des vertus d'humilité, de virginité, de charité; il lui fait pénétrer le mystère de l'Incarnation rédemptrice, et l'élève à la plus haute contemplation des perfections divines, surtout de l'infinie miséricorde.

Parmi les lettres qui se trouvent à la fin du volume et qui furent écrites pour travailler à un renouveau de ferveur dans l'Église, celles adressées aux grands personnages ecclésiastiques ne furent pas envoyées, probablement sur l'avis des supérieurs de la Sainte; seule sainte Catherine de Ricci reçut les siennes. Ces lettres contiennent les plus pressantes exhortations à la générosité et à la ferveur, pour que la foi vive et l'ardente charité des âmes consacrées à Dieu rayonnent autour d'elles et convertissent les pécheurs; l'œuvre à faire à Florence, dit-elle, ne demande pas moins de zèle que celle à faire dans les missions chez les infidèles; il s'agit de ramener au bercail tant de brebis perdues, plus coupables que celles qui n'ont encore jamais entendu la prédication de l'Évangile. On voit par ces lettres le sens profond de la doctrine sur laquelle aime à insis-

ter saint Thomas : l'enseignement de la doctrine sacrée et la prédication doivent procéder *ex plenitudine contemplationis* (IIª IIæ, q. 188, a. 6). Alors elles sont véritablement fécondes en fruits de vie, alors elles travaillent efficacement à la conversion des pécheurs, et bâtissent pour l'éternité. Il y a véritablement dans les paroles que sainte Madeleine de Pazzi prononçait pendant ses extases et dans ses lettres cet *ignitum eloquium* qui pénètre les consciences et les remue dans leurs profondeurs pour les retourner vers Dieu.

*
* *

La Formation chrétienne de l'âme, Avis de Piété, par P. Boumard, vicaire à Saint-Sulpice. 1re série, 1 vol. in-16, 256 pp., 5 fr. ; 2e série, 1 vol. in-16, 296 pp., 6 fr. Lethielleux, Paris.

Les catéchistes, dont les journées sont absorbées par de multiples occupations, auront là sous la main en ces pages les éléments d'exhortations variées à adresser à leurs jeunes auditoires. Sur chaque sujet des *avis*, qui peuvent être facilement développés, un *trait*, tiré de l'Ancien ou du Nouveau Testament ou encore de la Vie des saints, et une *résolution pratique*. — La première série traite de Jésus et de ses rapports avec nous, des grandes Vérités et des diverses actions de la journée d'un enfant. — La deuxième série porte sur la Prière, les défauts et les vertus. L'auteur sait très bien adapter aux jeunes intelligences l'enseignement des Docteurs sur la nature, la nécessité de la prière, ses conditions, sa pratique, ses consolations et ses bienfaits ; il décrit ainsi sous une forme très simple ce qu'on appelle généralement la voie purgative et la voie illuminative. Ce livre est particulièrement à recommander pour les pensionnats, en vue des instructions spirituelles pour former à une solide piété.

Soyez joyeux, Le Poverello séraphique et la joie de la vie, par le R. P. Vittorino Facchinetti, O. F. M., traduit de l'italien par l'abbé Ph. Mazoyer. 1 vol. in-12, 304 pp. Lethielleux, 7 fr. 50.

Ce livre évoque la joie constante de saint François d'Assise, joie dans le renoncement et au milieu des épreuves, joie dans ses rapports avec Dieu, avec ses frères, avec toute la création où il voit l'expression de la bonté divine. Il étudie les sources

intimes de la joie franciscaine, et les trouve dans la sainte pauvreté, unie à la prière et à l'amour de Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie. L'auteur montre fort bien par opposition la faillite de la civilisation moderne, qui s'égare loin de la joie véritable, en trompant l'humanité souffrante; avec ses améliorations matérielles et ses plaisirs de plus en plus multipliés et raffinés, elle rend l'homme superficiel, crée le vide, l'ennui, le dégoût, le conflit des classes et des peuples, la guerre mondiale et ses suites. Impossible de retrouver la véritable joie de la paix sans le retour à l'Évangile. Ce livre peut rendre courage aux âmes abattues, en leur rappelant d'une façon charmante la voie suivie par les saints et quelle joie ils ont su trouver par l'amour de Dieu au milieu même des plus grandes épreuves.

Il Vangelo Eucharistico, Fervorini per le ore d'adorazione. Prof. Dott. Lorenzo Regattieri, sacerd. Pietro Marietti, Torino. 1 vol. in-12, 220 pp.

Le prêtre qui a écrit ce petit livre, appelé souvent à prêcher les « heures d'adoration », a réuni ainsi ces prédications très simples sur le culte eucharistique. Elles considèrent successivement la promesse de l'Eucharistie, son institution, ce qu'elle est comme Sacrement, et comme Sacrifice, quels sont ses effets, et ces divers aspects sont toujours envisagés en rapport avec les quatre fins du sacrifice : adoration, action de grâce, réparation et supplication. Ce sont d'excellentes lectures pour la visite au Saint-Sacrement.

R. Garrigou-Lagrange.

Le Triomphe de saint Thomas (1)

Il était extrêmement difficile de représenter sur la scène le conflit des idées philosophiques dans la Grèce antique, le travail du génie de saint Thomas mettant au service de la parole de Dieu la pensée d'Aristote, les grandes erreurs philosophiques modernes et la nécessité d'un assainissement, d'une régénération de l'intelligence par le retour à saint Thomas si souvent demandé par les Souverains Pontifes.

Cette tâche semblait même impossible. Elle a été pourtant admirablement réalisée par Henri Ghéon. Bien des élèves de philosophie, en assistant à la représentation de ce *Triomphe de saint Thomas*, au séminaire français de Rome, ont compris plus vivement que jamais quel duel de l'esprit met aux prises, depuis les origines de l'histoire de la philosophie, des penseurs comme Parménide et Héraclite, l'intellectualisme et l'empirisme; comment, après Platon et mieux que lui, Aristote a trouvé le mot de l'énigme dans la distinction de puissance et acte, qui fonde les preuves de l'existence de Dieu, Acte pur; comment saint Thomas a assumé d'en haut cette philosophie aristotélicienne, comment il la fit servir la Vérité divine et lui donna ainsi de régner avec elle sur les intelligences pour les délivrer. Saint Thomas apparaît ici dans ces beaux vers et dans cette admirable prose, si pleine, si précise, si chargée de pensée, comme un très grand contemplatif, écrivant sa *Somme* dans la lumière de Dieu. L'instant où il entre en extase, et reçoit la vision intellectuelle, qui ne lui permettra plus d'écrire, est véritablement sublime. Tout cela a été admirablement rendu par les élèves du Séminaire français; on écoutait dans le recueillement religieux le plus profond, et l'on sentait quelle immense grâce est faite à tous ceux qui peuvent boire aux eaux si limpides d'une pareille doctrine, pour mieux

(1) *Le Triomphe de saint Thomas d'Aquin* à la manière des vieux âges composé pour la scène en prose mêlée de vers pour le sixième centenaire de la canonisation de saint Thomas, par Henri Ghéon. 2 fr. 50. Éditions de la Vie Spirituelle, Saint-Maximin (Var).

comprendre l'infinie grandeur de Dieu et pénétrer le sens de la parole du Christ : « *Si tu savais le don de Dieu!* »

Henri Ghéon n'a pas moins bien réussi la description des monstres philosophiques modernes, présentés par le démon, habillé en professeur d'Université, pour détourner les intelligences de la vérité catholique. Le portrait du modernisme est particulièrement frappant. Il y a une vérité éclatante et vengeresse dans ces raccourcis saisissants, dans cette pénétrante critique des grandes filières d'erreurs venues de la pseudo-réforme de la Renaissance, des principes de l'idéalisme moderne, de Rousseau et de la Révolution. Ce qui est *trop vrai*, ce qu'on n'ose pas dire dans des Revues de philosophie, ce que pressent constamment l'esprit de foi, ce qui apparaîtra au dernier jour, Ghéon le proclame avec une conviction et une sûreté implacable. On trouve là, sous une forme littéraire, l'esprit le plus radicalement opposé à celui qui anime un livre récent : *La Scolastique et le Thomisme*. Et cette simple opposition de principes suffit pour tout catholique à se former un jugement. Ce réquisitoire trop vrai, inspiré par une justice infiniment supérieure au libéralisme de l'humaine médiocrité, s'allie admirablement avec le plus parfait amour de Dieu et des âmes en Dieu, selon *l'ordre* de la charité. Ainsi n'est-on pas surpris d'entendre après lui le chant du *Lauda Sion*, qui termine cette remarquable pièce toute à la gloire de saint Thomas.

Henri Ghéon a retrouvé ici, par le culte de la Vérité, l'élévation surnaturelle des plus belles pages de ses chefs-d'œuvre, qui resteront, *Saint Maurice*, *Les trois miracles de sainte Cécile*, *Le martyre de saint Valérien*.

Ce n'est pas seulement une belle œuvre, un admirable témoignage à la vérité, c'est une preuve de grand courage, une très noble action inspirée par l'amour de Dieu et qui porte les âmes à prier.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Avec la permission des Supérieurs
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne)

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XII

AVRIL-SEPTEMBRE 1925

Les Principes et la Pratique

A. de Boissieu. — Notes de direction 141
Dom E. Flicoteaux. — L'Épiphanie de Notre-Dame. 553
R. Garrigou-Lagrange. — La mortification et les suites du péché originel. 17
— La mortification et nos péchés personnels 113
— La mortification et l'élévation infinie de notre fin surnaturelle. . 369
Ch. Héris. — Le Christ notre victime 126
D. Joret. — L'action de Jésus en chacun de nous. 521
H.-D. Noble. — L'amitié de la charité. 5
— Ici-bas, aimer Dieu sans le voir. 387
Mgr L. Paulot. — L'art de la direction spirituelle. . . . 399, 573
Dom E. Pichery. — Le bon pasteur. 32

Les Maîtres et les Modèles

F. Cazes. — L'abbé Emprin 145
P. Jérôme. — La doctrine de Jean de Saint-Samson. . . 49, 179
L. Poisson. — La vie apostolique de S. Jean Eudes. 229
L. Lévêque. — S. Jean Eudes. L'œuvre des séminaires. . . 260
J. Gauderon. — S. Jean Eudes et le culte des SS. Cœurs. . . 282
D. Boulay. — La spiritualité de S. Jean Eudes. 304
F. Hulin. — S. Jean Eudes. Bibliographie. 352
H. Lavocat. — La mère Jeanne Deleloë. 423, 589
Dom B. Maréchaux. — L'œuvre pastorale du Père Emmanuel. 67, 466, 606.
F. de Lanversin. — Le P. Lenoir. 498

Textes Anciens

Jean Cassien. — Extraits des Institutions. 80
Jean de Saint-Samson. — Extraits sur l'humilité. 197
Saint Nil. — Traité de la prière. 472

Les Idées et les Œuvres

J. Blouet. — Un texte trop souvent tronqué. 106
P. Étienne. — Pour la conversion de la Chine. 108
Dom E. Flicoteaux. — L'Épiphanie et la royauté universelle du Christ. 624
A. Lemonnyer. — Au service de Jésus prêtre. 630
Dom J. de Vathaire. — La liturgie et l'esprit de deux grands ordres. 95
— La date de Pâques. 211

Comptes-rendus

Arnauld d'Agnel et Lespiney. — Psychologie et Psychothérapie éducatives. . . . 642
A. Auffray. — Une méthode éducative. 222
Bossuet. — Lectures choisies pour le temps de la retraite . . 647
Boumard. — La formation chrétienne de l'âme. 650
Claret de la Touche. — Au service de Jésus prêtre. . . . 630
Convert. — Le Bx Curé d'Ars et la famille 643
Fachinetti. — Soyez joyeux. 650
H. Ghéon. — Le triomphe de saint Thomas d'Aquin. . . . 652
Granger. — Ego sum vita 638
G. Guitton. — Un preneur d'âmes. Louis Lenoir 498
Huvelin. — Quelques directeurs d'âmes, au XVII[e] siècle . . 227
Janot. — Livre de famille catholique 637
Saint Jean de la Croix. — Connaissance de Dieu et union d'amour 644
Mgr Landrieux. — Sur les pas de saint Jean de la Croix . . 516
Meynard-Gerest. — Traité de la vie intérieure 513
Pastor. — La sanctification des enfants. 639
Regattieri. — Il Vangelo eucaristico 651
Mgr Sinibaldi. — Il regno del SS. Cuore di Gesù. 648
Tanquerey. — Les dogmes générateurs de la piété 647
Théodore de Saint-Joseph. — A l'école de sainte Thérèse. . 645
M. Vaussard. — S. Maria Maddalena di Pazzi. Estasi e lettere scelte. 649
*** De la vie d'oraison. 520

Études et documents

Dom Ph. Chevallier. — S. Jean de la Croix en Sorbonne . . [188]
Dom J. Huyben. — Les premiers documents sur l'Imitation . [213]
G. Théry. — Le procès d'Eckhart. . . . . [149]
Dom J. Huyben. — Chronique d'histoire de la spiritualité. . [229]
R. Garrigou-Lagrange. — Chronique de théologie mystique. [241]